

# L'ÉCLAT DU VICE

*Eros*



# L'Éclat du Vice

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Vitrine de la 5ème	4
Chapitre 2 : Lignes de Crête	13
Chapitre 3 : Le Sanctuaire de Verre	21
Chapitre 4 : L'Ombre Numérique	31
Chapitre 5 : Open Space	40
Chapitre 6 : La Rencontre Froide	50
Chapitre 7 : Ascenseur pour l'Enfer	61
Chapitre 8 : Chantage et Salive	72
Chapitre 9 : Parking Souterrain	83
Chapitre 10 : Le Reflet de l'Autre	93
Chapitre 11 : Gala de Verre	104
Chapitre 12 : L'Addiction Finale	114
Chapitre 13 : Bris de Glace	124
Chapitre 14 : L'Infinie Dualité	134

# Chapitre 1

## La Vitrine de la 5ème

L'humidité de novembre colle à ma peau comme une seconde membrane, poisseuse et froide. Sous les néons agressifs de la 5ème Avenue, la ville n'est qu'une succession de surfaces tranchantes, un labyrinthe de verre et d'acier où mon image se démultiplie à l'infini. Chaque vitrine que je croise est un jugement, une épreuve de symétrie à laquelle je me sou mets avec une rigueur malade. Mes talons claquent sur le trottoir mouillé, un rythme métronomique qui résonne dans mes tempes. L'air sent le bitume trempé et mon propre parfum, une fragrance de tubéreuse métallique qui coûte une fortune et qui marque mon territoire dans cette atmosphère clinique.

Je m'arrête devant la façade de cette boutique de luxe. Le verre est si pur qu'il semble absent, laissant place à mon reflet qui flotte au-dessus des sacs en cuir d'autruche et des montres squelettes. Je me dévisage. Mes traits sont parfaits, figés dans une immobilité de marbre. C'est la seule chose qui m'excite vraiment : cette vision de moi-même, sans la souillure d'un autre corps, sans la sueur étrangère ou le souffle fétide d'un partenaire. Je suis mon propre idéal, ma propre fin.

Pourtant, sous mon trench-coat en gabardine sombre, la chaleur commence à poindre, une pulsation sourde entre mes cuisses. C'est le risque qui l'alimente. La rue est bondée. Des ombres anonymes me frôlent, des parapluies noirs s'entrechoquent, mais personne ne me regarde vraiment. Sauf lui. Je sens le poids de son regard à travers les caméras dômes fixées aux angles des immeubles. Julian est là, quelque part derrière un mur d'écrans, à traquer le moindre tressaillement de mes muscles, à zoomer sur la dilatation de mes pupilles. Cette certitude d'être observée par cet expert de la surveillance, ce prédateur numérique, transforme mon sang en plomb liquide.

Je pose une main sur la vitre froide. Le contraste thermique est violent. Mes doigts laissent une trace de buée sur la surface immaculée, brisant la symétrie que je chéris tant. Je déboutonne lentement le haut de mon manteau. Mes yeux ne quittent pas mes yeux dans le reflet. Je me trouve obscène et magnifique. Ma respiration devient plus courte, plus rauque. Je sens la dentelle de ma culotte scier mes lèvres déjà gonflées par l'humidité ambiante et l'impudence de ce que je m'appête à faire.

Je glisse ma main droite sous le tissu lourd du trench. Le froid de l'air s'engouffre dans l'ouverture, léchant mes seins dont les pointes durcissent instantanément, mais ma paume cherche l'entrejambe. Je trouve la fente de mon sexe à travers la soie fine. C'est déjà trempé. Une mouillure épaisse, chaude, qui poisse le tissu et glisse sur mes doigts quand je les écarte. Je ne cherche pas la tendresse. Je cherche la friction, le choc, l'affirmation de mon propre plaisir face à cette ville qui tente de m'écraser.

Je commence à masser mon clitoris avec une force qui frise la douleur. Mes doigts s'enfoncent dans ma propre chair, pétrissant les lèvres que je sais rougies. Dans le reflet, je vois mon visage rester impassible, une masque de glace, tandis que mon bas-ventre est en feu. Je suis une architecture de contradictions. Un homme d'affaires en costume gris me dépasse, à moins de trente centimètres, sans se douter que sous ma main, ma chatte est en train de s'ouvrir, béante et avide de mon propre toucher.

Le plaisir monte, sec, électrique. Je sens les sucs qui coulent maintenant le long de mes doigts, collant à la base de mes poils, lubrifiant chaque va-et-vient. Je ne cligne pas des yeux. Je veux voir l'instant exact où mon contrôle va se briser. Je veux que Julian voie ma déchéance narcissique, qu'il enregistre chaque spasme, chaque millimètre de peau qui frémit. Ma main gauche remonte pour saisir mon propre cou, serrant assez fort pour que je sente le battement de ma carotide contre ma paume. Je m'étrangle légèrement, cherchant à réduire l'apport d'oxygène pour exacerber la sensation de mon propre doigt qui s'enfonce maintenant dans mon vagin, forçant le passage dans une plainte muette.

La sensation de ma propre chair serrée autour de mon index est la seule vérité qui compte. C'est dur, étroit, lubrifié par mon propre désir pour moi-même. Je bouge mon doigt avec une sauvagerie calculée, cherchant le point de rupture, tandis que mes yeux, ancrés dans ceux de mon reflet, réclament plus de cruauté. Je ne suis plus une femme qui marche sur la 5ème Avenue ; je suis un animal en vitrine, se dévorant lui-même sous l'œil d'un voyeur invisible. Le cuir de mes bottes s'ancre dans le trottoir, mes jambes tremblent imperceptiblement, et le rythme de ma main s'accélère, ignorant la foule, ignorant le froid, concentrée uniquement sur la pulsation furieuse qui s'apprête à exploser dans mon bassin.

Ma gorge se serre sous ma propre poigne, mes phalanges blanchissent. Je sens le liquide chaud et glissant qui s'échappe de moi, imbibant la dentelle de ma culotte, avant que mon index ne s'y enfonce à nouveau avec une brutalité qui m'arrache un tressaillement. Je ne cherche pas la douceur. Je cherche la marque, la morsure, l'impact. Dans le reflet de la vitre, mes pupilles sont dilatées, noires de ce besoin qui me dévore de l'intérieur comme un parasite. Le froid de l'acier du bouton de mon trench presse contre mon ventre, un contraste cinglant avec la fournaise qui se propage entre mes jambes.

Soudain, une ombre se coule derrière mon reflet. Un homme. Il s'est arrêté à quelques pas, feignant d'ajuster sa montre, mais ses yeux ne quittent pas mes hanches, là où ma main droite s'agite frénétiquement sous le tissu rigide. Il a compris. L'air de la 5ème Avenue semble se figer. Le bruit des taxis et les éclats de voix des touristes ne sont plus qu'un bourdonnement lointain. Il est grand, sanglé dans un manteau de cachemire sombre qui exhale une autorité prédatrice. Nos regards se croisent dans le verre. Il ne baisse pas les yeux. Il ne s'en va pas. Il se rapproche, jusqu'à ce que je sente la chaleur de son corps dans mon dos, sans pour autant qu'il me touche.

— Vous avez un rythme saccadé, murmure-t-il, sa voix basse, chargée de gravier, percutant ma nuque. Vous devriez ralentir si vous voulez que ça dure.

Le choc électrique de ses mots me fait contracter les muscles du bassin. Mon doigt, enfoui dans ma propre chair trempée, reste immobile un instant, prisonnier de ma propre étreinte interne. Je ne réponds pas. Je le fixe dans la vitrine, mettant au défi l'inconnu d'aller plus loin. Je sors mon index, lentement, sentant le bruit de succion qu'il fait dans l'humidité dense de mon sexe, et je le porte à ma bouche sous son regard. Je lèche le bout de mon doigt, savourant l'acidité métallique et le sel de mon propre désir, mes yeux ancrés dans les siens.

— Vous êtes une petite exhibitionniste courageuse, continue-t-il, faisant un pas de plus. Ou alors, vous êtes juste désespérée.

Il glisse une main dans sa poche, et je devine le mouvement de ses doigts derrière le tissu de son pantalon. L'humiliation et l'excitation se mélangent dans ma gorge, un cocktail amer qui me fait saliver. Je réinsère deux doigts cette fois, écartant mes lèvres déjà gonflées, forçant le passage dans un gémissement que je ne cherche plus à étouffer. La douleur exquise de l'étirement me fait cambrer le dos, mes fesses frôlant presque le devant de son manteau.

— Touchez-moi, je souffle, ma voix brisée par l'effort de ne pas m'effondrer sur le bitume.

Il laisse échapper un rire sec, dépourvu de toute trace d'amusement.

— Pas encore. Je préfère vous regarder vous dégrader toute seule au milieu de cette foule. Regardez-vous, Eléonore. Vous êtes en train de tremper le trottoir de la ville la plus chère du monde.

L'utilisation de mon nom me fige. Comment le connaît-il ? La panique flambe une seconde, mais elle est instantanément balayée par une vague de jouissance plus sombre. Il sait qui je suis, et il me regarde me souiller volontairement devant des vitrines de diamants. Je reprends mon mouvement, plus sauvage, plus animal. Mon pouce vient écraser mon clitoris avec une force qui me tire des larmes, tandis que mes

deux doigts fouillent mes entrailles avec une cadence obscène. La soie de ma doublure frotte contre mes cuisses nues, créant une irritation brûlante que j'adore.

Je transpire malgré le froid de décembre. Une goutte de sueur glisse entre mes seins, se perdant sous ma lingerie. L'homme se rapproche encore, son souffle court rasant mon oreille. Il pose une main gantée de cuir noir sur la vitrine, juste au-dessus de l'image de ma tête, comme s'il m'épinglait au verre.

— Plus vite, ordonne-t-il, le ton désormais dénué de toute suggestion. Je veux voir vos yeux se révolter. Je veux que vous oubliiez où vous êtes.

J'obéis. Ma main devient un flou de mouvement sous le trench. Je ne sens plus mes doigts, je ne sens plus que la friction, le feu, le glissement incessant de mes fluides qui coulent désormais le long de mes doigts pour venir tacher le revers de ma manche. Je suis un gâchis de chair et de pulsions. La honte est une drogue qui décuple ma sensibilité. Je me vois dans la vitrine, une femme élégante en apparence, les traits tordus par un plaisir solitaire et sordide, tandis qu'un homme dont je ne connais pas les intentions me domine de sa simple présence.

— Voilà... murmure-t-il, sa main sur la vitre se serrant en un poing. C'est ça que vous vouliez, n'est-ce pas ? Que quelqu'un voie la vérité derrière votre masque de porcelaine.

Il descend sa main le long du verre, ses doigts gantés grinçant contre la surface froide, s'arrêtant exactement à la hauteur de mon entrejambe reflété. Il commence à décrire des cercles sur le verre, imitant mon propre geste, une parodie cruelle et distante de l'acte que je m'inflige. Le cuir du gant contre la vitre produit un son strident qui m'excite jusqu'à la folie. Je m'enfonce les doigts si loin que je touche mon col, provoquant une décharge qui me fait vaciller sur mes talons. Je suis au bord, suspendue au-dessus d'un gouffre noir, mes entrailles se convulsant déjà autour de ma propre main.

— Ne viens pas encore, ordonne-t-il brusquement, sa voix se faisant menaçante. Si tu oses lâcher maintenant, je m'en vais et je te laisse ici, vide et pathétique.

Il glisse son autre main sous mon bras, sa paume large venant presser ma poitrine à travers l'épaisseur du trench, écrasant mon sein avec une force qui me coupe le souffle. Le contact physique est comme une déflagration. Je sens le cuir de son gant contre le tissu, la pression de ses doigts qui cherchent mon téton durci. Je rejette la tête en arrière, venant percuter son épaule solide.

— S'il vous plaît... j'expire, mes hanches s'agitant de manière incontrôlée, mes doigts fouraillant mon propre sexe avec une frénésie désespérée.

— S'il vous plaît quoi ? Dis-le. Dis-moi ce que tu es, ici, devant tout le monde.

— Je suis une traînée... j'articule, la voix brisée par un sanglot d'excitation pure. Une chienne qui se mouille devant une vitrine parce qu'un étranger lui broie le sein.

Ses doigts gantés se resserrent sur ma gorge, juste assez pour entraver ma respiration, m'obligeant à lever le menton vers le ciel gris de Manhattan alors que la pluie commence à cingler mon visage. Dans le reflet de la vitre, je vois mon propre masque de débauche : mes lèvres entrouvertes, mes yeux révulsés, et cette main, la mienne, qui s'agite frénétiquement sous le tissu de luxe. Je sens le glissement visqueux de mes propres fluides entre mes doigts, la chaleur poisseuse qui trempe ma culotte de soie et s'étale sur mes cuisses. Chaque mouvement de mon poignet produit un bruit de succion discret, mais qui résonne à mes oreilles comme un coup de tonnerre au milieu du brouhaha de la 5ème Avenue.

— Regarde-toi, murmure-t-il contre mon oreille, son souffle chaud contrastant avec le froid humide qui s'engouffre sous mon manteau. Regarde comme tu es avide. Tu sens comme tu es trempée ? Tu inondes tes doigts, Éléonore. Tu salis ce trench à trois

mille dollars avec ta propre cyprine, juste là, à la vue de tous.

Il lâche ma gorge pour glisser sa main libre dans mon dos, descendant violemment pour pétrir mes fesses à travers la jupe étroite. La brutalité du geste me fait cambrer davantage. Je n'essaie même plus de me cacher. Une femme en tailleur passe à moins d'un mètre de nous, le regard fixé sur son téléphone. Elle n'a aucune idée de l'obscénité qui se joue sous ses yeux. Elle ne voit pas mes doigts s'enfoncer plus profondément en moi, cherchant le point de rupture, ni l'homme qui me possède par la simple force de sa menace.

— Plus vite, ordonne-t-il, sa voix vibrant d'une autorité qui me fait trembler les genoux. Donne-moi ce que je veux. Montre-moi à quel point tu es sale.

Je n'ai plus besoin de prière. Je suis devenue une machine, un animal en rut poussé par le besoin viscéral de cesser d'exister en dehors de cette douleur exquise. Ma main s'accélère, mes ongles griffant la muqueuse sensible, provoquant des élancements qui me font gémir tout haut. La sensation du cuir de son gant qui malmène mon sein, écrasant le téton jusqu'à la limite de la souffrance, finit de me faire basculer. Je ne suis plus Éléonore, l'épouse modèle, la femme d'affaires. Je suis un trou béant, une chair qui brûle, une flaque de désir au milieu du luxe.

Le monde autour de moi devient un flou de lumières et de bruits étouffés. Seule compte la pression de son corps massif contre mon dos et le rythme saccadé de mes doigts qui labourent mon sexe. Je sens le spasme arriver, une vague de fond noire et dévastatrice qui part de mon bas-ventre pour irradier jusqu'à mes orteils.

— Je vais... je vais...

— Jouis, chienne. Jouis pour moi. Maintenant.

Au moment où il prononce ces mots, il enfonce son genou entre mes cuisses, écartant

mes jambes de force pour m'offrir encore plus au vide du trottoir. L'orgasme me frappe avec la violence d'un accident de voiture. Mon corps se fige, mes muscles se contractent si fort que je manque de m'effondrer. Je sens le jet chaud et incontrôlé de ma propre jouissance inonder ma main, poisser le tissu intérieur de mon manteau, couler le long de mes doigts. Je pousse un cri rauque, étouffé par son épaule qu'il plaque contre ma bouche au dernier moment.

Pendant de longues secondes, je reste suspendue à lui, secouée par des tremblements convulsifs. Mon sexe palpite autour de mes doigts immobiles, de longs frissons électriques remontant le long de ma colonne vertébrale. L'odeur de mon propre plaisir, musquée et entêtante, remonte jusqu'à mes narines, se mélangeant au parfum coûteux de l'inconnu.

Il se recule brusquement. L'absence de son corps est comme une gifle glacée. Je vacille, me rattrapant à la vitre froide de la boutique, laissant une trace de buée et de sueur sur le verre impeccable. Mes doigts, à l'intérieur de ma manche, sont gluants, lourds de ce fluide que j'ai expulsé avec une impudeur totale.

— Nettoie-toi, dit-il d'un ton sec, sans une once de chaleur. Tu es pathétique quand tu trembles comme ça.

Je lève les yeux vers le reflet. Il est déjà en train de s'éloigner, sa silhouette sombre se fondant dans la foule des passagers anonymes. Il ne se retourne pas. Il me laisse là, le sexe en feu, le ventre encore noué par les restes de l'orgasme, et la certitude terrifiante que je ne pourrai plus jamais marcher dans cette rue sans sentir le poids de sa main sur ma gorge.

Je retire lentement ma main de dessous mon trench. Mes doigts sont brillants, couverts d'une substance translucide et filante qui luit sous les néons de la vitrine. Je les regarde, fascinée par ma propre déchéance, avant de les porter à ma bouche pour en lécher l'amertume salée. Le goût de ma propre soumission envahit mon palais, plus

enivrant que n'importe quel alcool. Autour de moi, New York continue de bruir, indifférente à la femme qui, debout devant des diamants, vient de vendre son âme pour une décharge de plaisir volée sur le trottoir.

# Chapitre 2

## Lignes de Crête

Le goût de ma propre humidité sur mes doigts est une morsure acide et familière. Je les retire lentement de ma bouche, sentant le fil de salive visqueux s'étirer avant de rompre sur ma lèvre inférieure. Devant moi, la vitrine de la bijouterie n'est plus qu'un cadre pour mon image. Les diamants, froids et obscurs dans leur perfection minérale, ne sont que des témoins inertes de mon dérèglement. Je me regarde dans le reflet du verre épais : mes traits sont tirés, mes yeux brillent d'un éclat fiévreux que la lumière crue des néons accentue. Je suis seule, mais je sens le poids de son regard. Julian est là, quelque part derrière les optiques de surveillance de la ville, gravant mon indécence sur ses serveurs. Cette certitude agit comme une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale.

Je m'arrache à la vitre. Mes pas résonnent sur le trottoir de New York, un martèlement sec qui rythme le battement sourd entre mes jambes. Sous mon trench, la soie de la doublure est une insulte à ma peau brûlante. Chaque mouvement, chaque frottement du tissu contre mes grandes lèvres déjà congestionnées, arrache un frisson qui me fait vaciller. La tache d'humidité à l'entrejambe du manteau s'élargit, froide et poisseuse, une marque infâme que je ne cherche même plus à dissimuler.

Je m'engouffre dans la bouche du métro comme on descend en enfer. La chaleur moite de la station me frappe au visage, un mélange d'ozone, de poussière métallique et de sueur humaine. C'est un labyrinthe clinique où je me sens traquée. Je descends les escaliers, les cuisses serrées pour tenter de contenir l'élancement de mon clitoris, mais la friction ne fait qu'aggraver mon cas. Je suis à vif.

Le train arrive dans un hurlement de ferraille. Je monte dans la rame, presque vide à

cette heure, et je me dirige instinctivement vers la vitre du fond. Le train s'ébranle, plongeant dans l'obscurité totale du tunnel. Immédiatement, le verre noir se transforme en un miroir parfait. Je m'y vois. Je vois ma pâleur, le désordre de mes cheveux, et cette expression de prédatrice affamée que je ne reconnais que lorsque je suis face à moi-même.

Je m'assois brusquement. La banquette de plastique dur est une agression supplémentaire. Je pose mon sac à main sur mes genoux, une barrière dérisoire contre le monde extérieur, contre les deux ou trois passagers hébétés à l'autre bout du wagon. Ma main plonge sous le rabat de mon sac, puis sous le pan de mon trench. La chaleur qui se dégage de mon entrejambe est une fournaise.

Mes doigts, encore marqués par l'odeur du trottoir, trouvent immédiatement le chemin de la fente. Je ne porte rien sous mon manteau, une habitude que j'entretiens pour ces moments de crise où le besoin de me posséder devient une urgence vitale. La peau est gonflée, glissante. Dès que ma pulpe rencontre le sommet de ma vulve, un gémissement reste coincé dans ma gorge. Je suis inondée. La cyprine est chaude, épaisse, elle sature mes doigts alors que je commence un mouvement circulaire, lent, presque méthodique.

Je fixe mon reflet dans la vitre noire. Je me regarde me violer moi-même, fascinée par la symétrie de mon plaisir. Le tunnel défile, une succession de flashes grisâtres, mais mes yeux ne quittent pas mes yeux. Je suis l'architecte de ma propre chute. Mes doigts s'enfoncent, deux phalanges d'abord, explorant les parois lisses et brûlantes de mon vagin qui se contracte déjà par spasmes réflexes. C'est étroit, presque douloureux à force d'être gorgé de sang.

La paranoïa se mêle à l'extase. À chaque secousse de la rame, ma main s'enfonce un peu plus violemment. Je crains que l'un des passagers ne lève les yeux, ne remarque le mouvement saccadé de mon épaule sous le manteau, ou le bruit humide, ce succion obscène que mes doigts produisent en labourant ma propre chair. Mais cette peur est

le carburant de mon excitation. Je veux que Julian voie ça. Je veux qu'il observe la manière dont je me passe de lui, dont je n'ai besoin que de mon image pour sombrer.

Ma respiration s'accélère, hachée, bruyante dans le silence relatif du wagon. Je sens la sueur perler à la racine de mes cheveux, couler entre mes seins. Ma main libre agrippe le rebord du siège, mes phalanges blanchissent sous l'effort. Je commence à accélérer le rythme, mes doigts entrant et sortant avec une brutalité croissante, cherchant à atteindre ce point de non-retour où la raison s'efface devant l'animalité. Le liquide coule maintenant sur mes cuisses, une traînée thermique qui me fait frissonner de dégoût et d'envie. Je suis une plaie ouverte, offerte au reflet froid du tunnel.

Le wagon tangué violemment dans une courbe, m'écrasant contre la paroi glacée. Le choc envoie mes doigts plus profondément en moi, un coup de butoir imprévu qui m'arrache un hoquet étouffé. Je ne recule pas. Au contraire, je me sers de la barre métallique qui soutient mon siège pour m'ancrer, pour offrir plus de résistance à ma propre main. Le tissu de ma culotte est une barrière dérisoire, déjà saturée, un lambeau de dentelle poisseuse qui irrite ma peau à chaque va-et-vient, ajoutant une morsure délicieuse à la brûlure de l'orgasme qui monte.

Un homme vient de s'asseoir sur le strapontin juste en face de moi, séparé seulement par l'étroit couloir central. Un quadragénaire en costume sombre, l'air las, les yeux rivés sur l'écran de son téléphone. Mais je sens son regard dévier. Il a entendu ce petit cri, ce spasme de souffle que je n'ai pas pu contenir. Sous mon manteau, mon bras droit est un piston frénétique. Ma main, cachée par le cuir rigide de mon sac à main posé sur mes genoux, travaille avec une précision de bouchère. Je me laboure. Je cherche le nerf, la fibre, l'endroit exact où la douleur de la friction devient un plaisir insoutenable.

Mes doigts sont englués, couverts de cette substance visqueuse et chaude qui me définit à cet instant précis : je ne suis qu'une femelle en rut dans un espace public, une

insulte vivante à la décence des gens qui m'entourent. Je sens l'odeur. Elle est musquée, lourde, elle s'échappe des pans de mon manteau et semble saturer l'air vicié du métro. C'est l'odeur de ma honte et de mon triomphe. Je veux que cet homme la sente. Je veux qu'il lève les yeux et qu'il lise dans les miens que, sous cette étoffe de laine coûteuse, je suis en train de me souiller pour le plaisir d'un homme qui n'est même pas là.

Julian.

Son nom est un mantra qui scande chaque pénétration de mes doigts. Il possède cette scène. Il possède chaque goutte de cyprine qui perle sur mes phalanges. Mon téléphone vibre soudain dans la poche intérieure de mon manteau, juste contre ma poitrine. Le choc électrique me fait sursauter. Je sais que c'est lui. Il a ce don, cette intuition de prédateur qui lui permet de savoir exactement quand je suis la plus vulnérable, quand je suis sur le point de rompre.

Je lâche la barre de fer pour sortir l'appareil d'une main tremblante, tandis que l'autre continue son carnage entre mes jambes, de plus en plus vite, de plus en plus dur. Mes ongles courts écorchent parfois la muqueuse sensible, une piqûre de douleur qui décuple l'incendie. L'écran m'éblouit. Un seul message.

\*« Est-ce que tes doigts sont aussi trempés que je l'imagine ? Regarde l'homme en face de toi. Montre-lui un peu de ce que tu m'appartiens. »\*

Un frisson de pure terreur glacée remonte ma colonne vertébrale, s'entrechoquant avec la chaleur volcanique de mon sexe. Comment sait-il ? Mes yeux scannent frénétiquement les caméras de surveillance au plafond du wagon, les vitres sombres, la foule anonyme. Il est là, quelque part, ou il m'a poussée si loin dans la folie que je projette ses ordres sur la réalité.

L'homme en face a levé la tête. Nos regards se croisent. Il a remarqué le mouvement

de mon épaule, le tremblement de mes lèvres, la sueur qui trace des sillons brillants sur mon cou. Il sait. Il ne dit rien, ne détourne pas les yeux. Il y a une lueur de dégoût fasciné dans ses pupilles, une reconnaissance animale de ce qui se joue sous ce sac à main.

Obéissant à l'ordre de Julian, je déplace légèrement mon sac. Pas assez pour tout dévoiler, juste assez pour que le mouvement de ma main soit indéniable. Je baisse ma fermeture éclair de quelques centimètres supplémentaires. L'air frais du tunnel s'engouffre dans l'échancrure, frappant ma peau brûlante. C'est une torture. Je commence à me masturber avec une sauvagerie renouvelée, le pouce écrasant mon clitoris gonflé tandis que deux doigts s'enfoncent et ressortent avec un bruit de succion de plus en plus sonore, rythmé par les soubresauts du train sur les rails.

Je n'ai plus aucune retenue. Ma tête bascule en arrière, heurtant la vitre. Mes yeux se révulsent. Je m'en fous de la prison, de la police, du scandale. Je ne suis plus qu'un réceptacle de sensations brutes, un morceau de viande en proie à une électricité que je ne contrôle plus. Le liquide coule désormais librement, imbibant mon collant, coulant sur le siège en plastique bleu, une trace indélébile de mon abandon.

L'inconnu en face de moi se crispe. Sa main se referme sur son genou, crispée. Il ne bouge pas, il ne descend pas à son arrêt. Il est pris au piège de mon obscénité, spectateur forcé de ma déchéance. Je fixe son regard, je le défie de me juger alors que je sens mon corps se tendre comme un arc, chaque muscle prêt à lâcher. Ma main s'accélère encore, un flou de mouvement saccadé, une agression directe contre ma propre chair. Je commence à gémir tout bas, un son de gorge, animal, qui couvre presque le vacarme des freins alors que le train approche de la station suivante.

Je ne suis pas encore au bout. Le plaisir me nargue, restant juste hors de portée, une crête acérée que je dois gravir coûte que coûte avant que les portes ne s'ouvrent et que la réalité ne vienne me briser. Julian veut que je souffre, il veut que cette attente soit une agonie. Je m'enfonce les doigts si fort que je sens mon col, cette barrière interne

qui semble vouloir se déchirer sous l'assaut. Je suis à vif, trempée, une plaie béante et pulsante au milieu de la grisaille urbaine. Et je continue, encore et encore, cherchant dans le regard de cet étranger la confirmation de ma propre perte de contrôle.

L'homme en face de moi ne cille pas. Ses yeux sont deux fentes sombres, des gouffres où s'engouffre ma dignité. Il sait. Il voit le tressaillement de mon épaule, le rythme erratique de mon buste, et cette main, maudite, qui s'acharne sous le cuir de mon sac. Je n'essaie même plus d'être discrète. Je veux qu'il voie l'abjection de mon désir, je veux qu'il sente l'odeur de ma mouille qui commence à saturer l'air confiné entre nous deux, une senteur âcre, musquée, qui s'élève de mon entrejambe comme une insulte.

Mes doigts sont trempés. Je les sens glisser, s'enfoncer avec une brutalité qui me tire des grimaces de douleur. Je me frotte contre l'arête dure de mon propre poignet, cherchant à broyer ce bouton de chair qui hurle sous la pression. C'est électrique, une décharge qui remonte le long de ma colonne vertébrale à chaque saccade. Je ne suis plus une femme, je suis une bête en cage, un animal de foire que Julian a dressé à ne trouver de repos que dans l'excès et la souillure.

Le train tangué violemment dans un virage. Mon corps est projeté contre le dossier froid du siège en plastique, mais ma main ne lâche rien. Au contraire, le choc accentue la pénétration de mes doigts qui s'enfoncent dans ma propre viande, écartant les lèvres gonflées, cherchant le col de mon utérus pour l'écraser. Je sens le jus chaud couler sur mes jointures, poisser le tissu de mes sous-vêtements désormais réduits à une loque inutile. Je respire par la bouche, de grands appels d'air saccadés, ma gorge serrée par un cri que je retiens au prix d'un effort surhumain.

L'inconnu déplace légèrement sa jambe. Son genou frôle le mien. Ce contact, si minime soit-il, est une étincelle sur un baril de poudre. La haine de moi-même se mêle à une excitation si pure qu'elle me donne la nausée. Je me dégoûte. Je l'aime. Je veux qu'il m'insulte, qu'il pose sa main sur la mienne pour enfoncer mes doigts

encore plus loin, pour me déchirer.

« Regarde-moi », j'articule sans un son, les lèvres tremblantes.

Mon clitoris est devenu un point de douleur insoutenable, une perle de feu que je torture sans relâche. La vitesse du métro semble s'accorder au rythme de mes doigts. Le vacarme du tunnel devient une symphonie de métal hurlant qui accompagne ma chute. Je sens le spasme arriver, cette vague noire et épaisse qui part du bas de mon ventre. Mes muscles se contractent si fort que mes orteils se recroquevillent dans mes chaussures, mes cuisses tremblent d'un spasme incontrôlable.

Encore. Plus vite. Plus dur.

Je me fiche des caméras, des passagers qui pourraient entrer, de la décence. Il n'y a plus que cette main qui me viole consciencieusement, ce sac qui glisse et révèle presque le mouvement frénétique de mon avant-bras. Je vois le reflet de mon visage dans la vitre : mes yeux sont révulsés, ma bouche béante, une trace de bave brille au coin de mes lèvres. Je ressemble à une épave, à la pute que Julian a vue en moi dès la première seconde.

L'orgasme me frappe avec la violence d'un accident frontal.

Ce n'est pas une libération, c'est une exécution. Mon corps se cambre, se décolle du siège. Un gémissement rauque, presque un aboiement, s'échappe de mes poumons. Je sens le foutre féminin gicler contre mes doigts, inonder ma paume, imbiber le cuir du sac. Ça coule, ça poisse, c'est brûlant. Chaque pulsation de mon sexe est une agonie de plaisir qui me vide de toute volonté. Mon cerveau s'éteint, laissant place à un blanc aveuglant, une décharge de dopamine si violente qu'elle me donne envie de pleurer.

Je reste là, pantelante, la main toujours enfouie dans l'humidité chaude de mon entrejambe, incapable de bouger. Le silence revient alors que le train ralentit. Les

freins crissent, une plainte métallique qui répond à la mienne.

L'homme en face de moi se lève. Il ajuste sa veste, son regard retombant une dernière fois sur mes mains souillées, sur la tache sombre qui commence à poindre à travers mon pantalon. Il ne dit rien. Il n'a pas besoin de parler. Son mépris est une caresse plus brûlante que n'importe quel mot.

Les portes coulissent dans un sifflement pneumatique. L'air frais du quai s'engouffre dans la rame, me frappant en plein visage, séchant la sueur sur mon front. Je retire lentement ma main, sentant le froid mordre mes doigts poisseux. Je suis vide. Je suis souillée. Je suis exactement là où Julian me veut : à genoux, même en restant assise, prisonnière d'une faim que rien ne pourra jamais rassasier.

Je me lève d'un pas mal assuré, sentant le liquide glisser le long de ma cuisse, une trace collante de ma déchéance. Je sors sur le quai, la tête haute malgré la honte qui me dévore, emportant avec moi l'odeur de mon propre crime. Le chapitre se ferme sur le bruit des portes qui se referment derrière moi, m'abandonnant seule dans la lumière crue de la station, une ombre parmi les ombres, marquée au fer rouge par un plaisir que j'exècre autant que je le chéris.

# Chapitre 3

## Le Sanctuaire de Verre

Le souffle brûlant de la rame qui s'engouffre dans le tunnel fait claquer mes cheveux contre mes tempes poisseuses. Je suis seule sur le quai de la station, immobile, les jambes légèrement écartées pour ne pas écraser la sensation de la soie trempée entre mes cuisses. La rame est partie, emportant avec elle le vacarme métallique, me laissant dans un silence clinique, seulement troublé par le bourdonnement des néons qui agressent mes rétines.

Je baisse les yeux sur mon entrejambe. Le tissu sombre de mon pantalon est marqué par une tache plus sombre encore, une auréole d'humidité qui s'étend, dessinant les contours de mon obsession. Je sens le liquide glisser lentement le long de ma peau, une traînée visqueuse qui descend vers mon genou. C'est froid maintenant, mais l'excitation, elle, reste brûlante, nichée au creux de mon ventre. Ma main, encore poisseuse de ma propre substance, serre la poignée de mon sac en cuir. À l'intérieur, je devine le carnage : mes doigts y ont cherché le plaisir avec une telle violence que les parois de la doublure sont imbibées de cyprine. L'odeur monte jusqu'à moi, musquée, entêtante, se mêlant au parfum métallique de la station.

Je remonte la tête, croisant mon regard dans le reflet d'un panneau publicitaire en verre. Une trace de bave brille encore au coin de ma lèvre inférieure. Je ne l'essuie pas. Je savoure cette déchéance superbe, cette preuve physique que mon corps m'appartient et qu'il n'a besoin de rien d'autre que de sa propre vision pour exploser. Je sais qu'il regarde. Derrière l'une de ces caméras dômes nichées dans les recoins du plafond, Julian observe chaque tressaillement de mes muscles, chaque spasme de ma chair sous le vêtement. Cette certitude agit comme un lubrifiant supplémentaire. Je suis ma propre idole, et il est mon grand prêtre voyeur.

Je marche vers la sortie, le pas raide, chaque mouvement frottant le tissu mouillé contre mon sexe encore palpitant. Le trajet jusqu'à mon immeuble n'est qu'une transition irritante, un sas nécessaire avant de rejoindre mon sanctuaire. La ville n'est qu'un décor de verre et d'acier conçu pour refléter ma silhouette. Dans l'ascenseur, les parois en inox brossé me renvoient quatre fois mon image. Je me dévisage, fascinée par la dilatation de mes pupilles. Je suis une prédatrice affamée de son propre sang.

Quand la porte de mon appartement s'ouvre, l'obscurité est totale, à l'exception des reflets de la ville qui percent à travers les baies vitrées. Ici, les murs n'existent plus. Ils ont été remplacés par des miroirs du sol au plafond, soigneusement angulés pour qu'aucune parcelle de mon anatomie ne puisse échapper à mon regard. C'est une boîte de verre, un labyrinthe narcissique où je suis multipliée à l'infini.

Je ne prends pas la peine d'allumer. La lumière crue des enseignes publicitaires extérieures suffit à sculpter les reliefs de mon corps. Je lâche mon sac au sol. Il s'écrase avec un bruit sourd, lourd de mes sécrétions. Je me poste au centre de la pièce, là où la symétrie est parfaite. Je commence à défaire ma ceinture, mes doigts tremblants luttant contre la boucle. Mes mains sont encore collantes, rendant chaque geste laborieux, presque animal.

Je laisse glisser mon pantalon. Le tissu lourd s'effondre sur mes chevilles, révélant la peau rougie de mes hanches. Je suis nue sous ce vêtement, n'ayant jamais supporté l'entrave d'une lingerie qui masquerait mon sexe à mes propres yeux. Mes jambes sont zébrées de traînées brillantes, des rigoles de désir qui ont séché en laissant des traces nacrées sur mon épiderme. Je me regarde dans le miroir de face, puis dans celui de gauche, puis dans celui qui reflète ma cambrure. Partout, je vois la même fente gonflée, les lèvres mineures d'un rose sombre, gorgées de sang, entrouvertes sur un abîme que je suis la seule à pouvoir combler.

Je passe mes mains sur mes seins, serrant les tétons entre mes pouces et mes index

jusqu'à ce que la douleur me fasse monter les larmes aux yeux. Mes seins sont froids, mais mes doigts sont brûlants. Je descends lentement vers mon ventre, suivant la ligne de mes abdos contractés. Ma main droite plonge entre mes cuisses, là où la chaleur est la plus dense. Mes doigts s'enfoncent dans la mouillure abondante, retrouvant le chemin de mon clitoris déjà durci, dressé comme un reproche.

Je ferme les yeux une seconde, mais les rouvre aussitôt. Je ne veux pas seulement ressentir, je veux voir. Je veux voir la manière dont ma peau se plisse sous la pression de mes doigts, la manière dont le liquide s'écoule entre mes phalanges à chaque mouvement de va-et-vient. Je commence à me caresser avec une lenteur méthodique, mes yeux fixés sur le reflet de mon entrejambe. Le bruit est obscène dans le silence de l'appartement : un clapotis rythmé, de plus en plus rapide, le son de la chair qui s'écrase contre la chair.

Je sais que Julian est là, quelque part derrière le réseau, ses yeux rivés sur les écrans qui retransmettent mon intimité. Je lui offre le spectacle de ma propre dévotion. Je ne le fais pas pour lui, mais pour que son regard valide la perfection de mon autarcie. Je glisse deux doigts à l'intérieur de moi, sentant les parois de mon vagin se resserrer violemment autour de l'intrusion. C'est étroit, brûlant, saturé de fluides. Je me cambre, offrant ma fente aux multiples reflets des miroirs, m'assurant que chaque angle de ma pénétration manuelle soit documenté par mon propre regard.

La sueur commence à perler sur mon front, coulant dans mes yeux, mais je ne cligne pas. Je suis une machine de désir, un moteur alimenté par ma propre image. Ma main gauche remonte à ma bouche, je lèche mes propres doigts, goûtant l'acidité de mon sexe, le sel de ma peau, avant de les redescendre pour masser mes seins de plus belle. Je me vois ainsi, dédoublée, éclatée en une douzaine d'Éléonore possédées par la même rage érotique, toutes tendues vers le même point de rupture, là où la symétrie se brise enfin pour laisser place au chaos de l'orgasme.

Le rythme de mon poignet s'accélère, créant un bruit de succion humide qui résonne

contre les parois froides du verre. Mes doigts, noyés de cyprine, s'enfoncent jusqu'à la garde, heurtant mon col avec une brutalité qui m'arrache un gémissement rauque. Je ne cherche pas la douceur ; je cherche la dislocation. Dans le reflet central, je vois mes lèvres génitales, gonflées et d'un rouge sombre, se distendre sous le passage de ma propre main. C'est obscène, et cette obscénité est mon offrande.

Soudain, une ombre se coule dans le cadre d'un miroir latéral. Il est là. Je savais qu'il ne tiendrait pas, que l'appel de ce spectacle finirait par le traîner hors du silence des couloirs. Je ne tourne pas la tête, je reste focalisée sur la multiplication de mon corps dénudé, mais je sens sa présence comme une brûlure dans mon dos. Il s'arrête à deux mètres, restant dans la pénombre pour mieux dévorer l'image de ma main s'activant entre mes cuisses trempées.

— Regarde, Julian, je souffle, ma voix brisée par l'effort. Regarde ce que je me fais. Regarde comme je n'ai besoin de personne pour m'ouvrir.

Je retire brusquement mes doigts pour les porter à mon visage, laissant un filet de liquide visqueux s'étirer entre mon sexe et ma main. Je me lèche avec une lenteur provocante, mes yeux plantés dans les siens à travers le jeu des reflets. Je goûte mon propre musc, cette saveur de fer et de vie qui imprègne tout l'appartement. Ses mains se crispent le long de son corps, ses articulations blanchissent. Je vois sa propre excitation gonfler l'étoffe de son pantalon, une protubérance rigide qu'il essaie vainement de contenir.

Je m'écarte les jambes davantage, posant un pied sur le rebord d'une console en cristal, exposant ma fente béante, ruisselante, offerte à la lumière crue des lustres. Ma main libre vient saisir mon clitoris entre le pouce et l'index. Je le broie presque, cherchant la limite de la souffrance pour exacerber le plaisir. Mes muscles fessiers se contractent, je tremble de tout mon long. Dans les miroirs, je suis partout : une Éléonore de profil, une autre de dos montrant la cambrure de ses reins, une autre de face, les doigts enfoncés dans sa propre viande.

— Approche, ordonné-je. Ne me touche pas. Regarde seulement.

Il fait un pas, puis deux. Son odeur — tabac froid, cuir et cette fragrance masculine entêtante — vient saturer l'air déjà lourd de mes propres effluves. Il se place juste derrière moi. Dans la glace, son visage est une lame : dur, anguleux, les yeux dilatés par une faim animale. Il ne cligne pas. Il regarde mes doigts qui fouillent mes entrailles, il regarde ma peau qui se marbre de plaques rouges sous l'effet de la montée de chaleur.

Je sens son souffle chaud sur ma nuque, mais je ne lui laisse rien. Je suis la maîtresse de ce sanctuaire. Je replonge deux doigts, puis trois, forçant l'étroiture de mon vagin qui proteste avant de céder dans un glissement lubrifié. Je me cambre violemment, ma tête bascule en arrière, venant s'appuyer contre son torse dur. Je sens la fermeté de ses pectoraux sous sa chemise de soie, le battement frénétique de son cœur contre mon crâne.

— Tu es une sale narcissique, Éléonore, murmure-t-il, sa voix n'est plus qu'un grognement étranglé. Tu ne te donnes jamais, tu te célèbres.

— Je suis mon propre temple, Julian. Et tu n'es qu'un pèlerin admis à regarder l'idole.

Je commence un mouvement de va-et-vient frénétique, mes doigts imitant la pénétration d'un membre. Le bruit est obscène, un claquement de chair contre chair qui emplit l'espace. Mes hanches s'agitent, possédées. Je vois ma propre bouche s'ouvrir pour aspirer l'air qui me manque. Je suis une machine de chair et de fluides. Ma main gauche remonte à mes seins, je pince mes mamelons dressés avec une force qui me fait grimacer.

Ses mains se posent finalement sur mes hanches. Ses paumes sont brûlantes, elles marquent ma peau pâle comme des fers rouges. Il me maintient fermement,

m'empêchant de bouger, me forçant à subir le rythme que j'ai moi-même instauré. Je sens sa queue, dure comme du bois, presser contre la base de ma colonne vertébrale. La frustration qu'il dégage est presque palpable, une électricité statique qui fait dresser les poils de mes bras.

— Continue, siffle-t-il à mon oreille. Ne t'arrête pas. Je veux te voir jouir de toi-même. Je veux voir tes muscles se déchirer pour ton propre plaisir.

Je lui obéis, non pas par soumission, mais parce que son désir décuple le mien. Je me dédouble à nouveau dans mon esprit. Je suis celle qui fait, et celle qui regarde. Je vois Julian baisser les yeux vers mon sexe, ses narines frémir. Il lâche une de mes hanches pour descendre sa main vers ma fente, mais je le repousse du coude.

— Pas encore, haleté-je. Regarde le spectacle que tu as payé si cher.

Je me remets à me doigter avec une rage renouvelée, les yeux fixés sur le reflet de ma propre vulve qui s'ouvre et se referme sur mes phalanges. Le liquide s'écoule désormais le long de mes cuisses, traçant des sillons brillants sur ma peau. Je suis une fontaine, un abîme de besoins que je suis la seule à pouvoir combler. La tension monte, insoutenable, une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture. Mes jambes flageolent, je ne tiens debout que grâce à sa poigne sur ma taille.

Le chaos approche. Je le vois dans la brume qui commence à recouvrir les miroirs, sous l'effet de notre chaleur combinée. Les images deviennent floues, se fondent les unes dans les autres, créant une danse de membres et de visages déformés par la luxure. Julian passe sa langue sur le lobe de mon oreille, un contact humide qui me fait tressaillir, tandis que sa main libre vient s'écraser sur ma gorge, me forçant à lever le menton, à regarder le plafond de verre où les étoiles semblent participer à mon exhibition.

— Tu vas te briser, Éléonore, dit-il dans un souffle. Et je serai là pour ramasser les

morceaux.

Je ne réponds pas. Je ne peux plus parler. Je ne suis plus qu'un cri contenu, un spasme en attente, une explosion imminente dans ce palais de reflets où chaque miroir hurle ma propre perfection érotique. Mes doigts accélèrent encore, une cadence inhumaine, cherchant le déclic, la petite mort qui me laissera exsangue sur le sol de marbre.

Sa main se resserre sur ma trachée, juste assez pour que l'air devienne un luxe, une denrée précieuse que je dois lui voler. Je sens le battement de mon propre sang contre ses doigts calleux. Dans le miroir embrumé face à moi, mon visage est une tache pâle, mes yeux deux abîmes dilatés par la terreur et l'impatience. Julian ne bouge pas, il est le prédateur qui savoure l'agonie de sa proie avant le coup de grâce. Sa queue, raide et brûlante, s'écrase contre le bas de mon dos, une promesse de destruction qui me fait gémir malgré l'étau sur ma gorge.

— Regarde-toi, Éléonore, ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un grognement sourd. Regarde cette petite traînée qui ne vit que pour son propre reflet.

Il lâche ma gorge brusquement pour saisir mes hanches. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, y laissant déjà des marques violacées. Il me bascule en avant, m'aplatissant contre la paroi de verre glacée. Le contraste entre le froid du miroir sur mon ventre et la chaleur irradiante de son corps me fait hurler. Mes seins s'écrasent contre la surface lisse, mes tétons durcis pointant vers mon propre double qui me fixe avec une intensité démente.

Il ne prend pas de gants. Il ne cherche pas à m'apprivoiser. D'un coup de rein sec, brutal, il écarte mes fesses et s'enfonce en moi.

La douleur et le plaisir se confondent en une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Je suis trempée, un gouffre de luxure qui l'accueille avec une avidité honteuse. Ma chatte, gorgée de sang, se contracte violemment autour de

lui, essayant de retenir chaque millimètre de ce membre qui me déchire et me comble simultanément. Le bruit est obscène : le claquement de son bassin contre le mien, le suction de nos chairs mouillées, le sifflement de ma respiration erratique contre le verre.

Julian commence un va-et-vient sauvage, sans rythme autre que celui de sa propre bestialité. À chaque assaut, ma tête bascule contre le miroir, produisant un son cristallin qui menace de briser le sanctuaire. Je vois tout. Je vois ses muscles saillants, la sueur qui perle sur ses épaules, le mouvement de va-et-vient qui me transforme en un simple réceptacle. Je vois mes propres doigts qui s'accrochent désespérément au cadre de métal, mes ongles qui crissent sur le verre.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? murmure-t-il en me tirant les cheveux en arrière pour exposer ma nuque à ses dents. Te voir te faire baiser comme une chienne au milieu de tes trésors.

Je ne peux que hocher la tête, incapable d'articuler le moindre mot. Mon clitoris, abandonné, frotte contre le verre froid à chaque poussée, une torture délicieuse qui me rapproche de la rupture. Je me sens sale, exposée, magnifiée. Je suis une idole de chair profanée dans son propre temple. Le plaisir devient une masse lourde, visqueuse, qui s'accumule dans le bas de mon ventre. Julian ne ralentit pas. Au contraire, il accélère, ses coups deviennent plus profonds, cherchant à atteindre le fond de mon col, à marquer mon utérus de son empreinte.

La buée sur les miroirs s'épaissit, mais je devine toujours nos silhouettes entrelacées, une hydre de membres en mouvement. Je sens ses mains quitter mes hanches pour venir écraser mes seins, ses pouces triturant mes pointes avec une cruauté qui me fait défaillir. L'odeur dans la pièce a changé ; ce n'est plus le parfum stérile du luxe, mais l'odeur âcre de la sueur, du sexe, de la semence qui commence à perler.

Le spasme arrive. Je le sens naître dans mes orteils qui se crispent, remonter dans mes

cuisse qui tremblent violemment. Julian le sent aussi. Il grogne, une vibration animale qui résonne dans mon dos, et sa main revient se plaquer sur ma bouche pour étouffer mon cri.

L'explosion est totale. Mon corps se cambre, se tend jusqu'à la rupture. Ma chatte se convulse en une série de contractions spasmodiques, enserrant sa queue dans un étau de jouissance pure. Je vois des étoiles derrière mes paupières closes, puis je rouvre les yeux pour voir Julian, le visage déformé par l'orgasme, décharger son foutre en moi avec une violence qui me fait tressailler. Je sens la chaleur de son jet se répandre, m'envahir, déborder de moi pour couler le long de mes cuisses.

Pendant quelques secondes, le temps s'arrête. Il reste planté en moi, son poids m'écrasant contre le verre, son souffle rauque à mon oreille. Je suis vidée, brisée, exactement comme il l'avait prédit. Mes muscles lâchent, je glisse lentement le long de la paroi, mes mains laissant des traînées de sueur et de condensation sur les miroirs.

Julian se retire lentement, le bruit de succion me tirant un dernier frisson. Je m'effondre sur le marbre froid, les jambes écartées, offrant au regard des mille miroirs le spectacle de ma déchéance. Entre mes cuisses, un mélange de mes fluides et des siens s'écoule, une flaque opalescente qui brille sous la lumière des étoiles.

Je lève les yeux vers le plafond de verre. Les constellations sont floues. Julian se tient au-dessus de moi, réajustant ses vêtements avec une froideur qui contraste avec la fureur de l'instant précédent. Il me regarde comme on regarde un objet précieux qu'on vient de tester jusqu'à ses limites.

— Le sanctuaire est profané, Éléonore, dit-il en se détournant. Et c'est là que tu es la plus belle.

Il s'en va sans un regard de plus, me laissant seule avec mes reflets, au milieu du

désordre de ma propre chair, dans le silence de mon palais de verre où l'écho de mes cris semble encore vibrer contre les parois. Je ferme les yeux, sentant le froid du marbre contre ma peau brûlante, savourant l'humiliation et la victoire d'être enfin devenue le miroir de mes propres désirs les plus sombres.

# Chapitre 4

## L'Ombre Numérique

La lumière bleue des moniteurs lacère l'obscurité de ma planque, projetant des ombres froides sur mes mains encore tremblantes. Je viens de franchir le seuil du Palais de verre, mon propre souffle court encore marqué par l'odeur de son parfum coûteux, ce mélange de gardénia et de sueur acide qui s'est incrusté sous mes ongles. Je m'assois lourdement devant la console de surveillance. L'écran central affiche la cellule 04, le cœur du labyrinthe de miroirs.

Elle est là. Exactement comme je l'ai laissée, mais l'angle de la caméra haute définition, suspendue dans un recoin invisible de la structure d'acier, m'offre une perspective que ma propre chair ne pouvait pas totalement saisir. Éléonore est étalée sur le marbre blanc, une tache de nacre et d'impudeur dans cet univers de lignes droites. Ses jambes sont largement ouvertes, une invitation obscène adressée à son propre reflet au plafond. Entre ses cuisses, dans le creux sombre de son intimité encore palpitante, une flaque opalescente de mes propres fluides se mêle à sa mouillure naturelle, brillant sous l'éclat des constellations qui percent le dôme de verre.

Je zoome. Le grain de l'image est d'une précision chirurgicale. Je vois les pores de sa peau rougie, la chair des lèvres de sa vulve encore gonflée par l'assaut, béante, exhalant une chaleur que je crois presque sentir à travers l'écran. Elle ne bouge pas. Elle savoure sa propre déchéance. Je sens mon sexe durcir à nouveau contre le tissu de mon pantalon, une douleur sourde, un besoin animal de posséder non pas la femme, mais l'image de la femme.

Le contraste est insoutenable. Le marbre est d'un froid clinique, strié de veines grises,

et elle, elle est un brasier de désirs narcissiques. Ses doigts, fins et longs, commencent à bouger. Elle ne cherche pas à se couvrir. Au contraire, elle appuie la paume de sa main sur son ventre plat, faisant descendre ses phalanges vers la zone humide. Elle se touche avec une lenteur calculée, ses yeux restant clos, mais son visage exprimant une concentration presque religieuse. Elle n'a pas besoin de moi. Elle n'a jamais eu besoin de personne. Elle utilise les traces de mon passage, ce foutre qui glisse lentement le long de son périnée pour rejoindre le sol, comme un lubrifiant pour son propre culte.

C'est là que je comprends l'ampleur de sa pathologie, et la mienne par la même occasion. Éléonore est une exhibitionniste qui s'ignore, ou qui feint de l'ignorer pour mieux jouir de la présence invisible d'un prédateur. Chaque cambrure de ses reins, chaque spasme involontaire de ses orteils contre la pierre glacée est une offrande au verre, à l'acier, à l'œil numérique que je représente. Elle sait que je regarde. Elle le sent dans l'électricité statique de la pièce.

Je passe sur le canal thermique. Son corps est une tache de pourpre et d'orange vif sur le fond bleu nuit du Palais. Le point le plus chaud se situe exactement là où elle glisse deux doigts à l'intérieur d'elle-même, fouillant sa propre viande avec une impudence qui me donne la nausée autant qu'elle m'excite. Le bruit de ses doigts dans sa propre glaire, ce clapotis visqueux et rythmé, je l'imagine avec une netteté terrifiante. Les parois de verre autour d'elle sont couvertes d'une fine buée, le résultat de notre lutte, de nos souffles courts, de cette bestialité que nous avons libérée quelques minutes plus tôt.

Je devrais couper le signal. Mon éthique professionnelle n'est plus qu'un souvenir lointain, une peau morte dont je me suis débarrassé. Je suis le voyeur, le gardien de son vice. Je regarde sa main quitter son sexe pour remonter vers ses seins. Elle pince ses tétons durcis, les étirant avec une cruauté tranquille, ses ongles marquant la peau pâle de griffures rosées. Elle se cambre, offrant sa gorge aux étoiles, et un gémissement muet semble traverser l'écran pour venir me mordre au cou.

Sa solitude est une mise en scène. Elle se regarde dans le miroir latéral, tournant la tête pour observer l'angle de sa propre pénétration digitale. Elle est obsédée par la symétrie de sa propre jouissance. Et moi, derrière mes écrans, je suis le miroir de l'ombre, celui qui valide son existence par la surveillance. Ma main descend vers ma braguette. Je ne peux pas détourner les yeux. La ville autour de nous peut bien s'effondrer, se noyer sous ses néons agressifs et sa pluie acide, il n'existe plus que cette cellule de verre et cette femme qui s'offre à son propre reflet sous mon regard dévorant.

Le marbre doit être une morsure sous son dos, mais elle semble s'en nourrir. Elle accélère le mouvement. Sa respiration devient plus saccadée, soulevant sa poitrine dans un rythme erratique. Une goutte de sueur roule de son aisselle, glisse sur ses côtes, et vient se perdre dans la mare de fluides entre ses fesses. C'est graphique, c'est sale, c'est d'une beauté qui me dégoûte. Je suis l'architecte de sa chute, mais je réalise, alors qu'elle s'enfonce les doigts plus profondément en émettant un râle que je devine déchirant, que je suis tout autant prisonnier qu'elle. Elle est ma cible, mon obsession numérique, et je suis son ombre, le fantôme qui hante ses pixels.

Ma main se resserre sur ma queue, un mouvement brusque, presque douloureux, qui fait écho à la violence de ce que je vois. Le cuir de mon fauteuil grince sous mon poids alors que je me penche en avant, le visage à quelques centimètres de la dalle lumineuse. Je zoome. Encore. La résolution est telle que je peux distinguer le grain de sa peau, les pores dilatés par la chaleur de la pièce, et cette fine pellicule de sueur qui fait briller son ventre comme du chrome. Elle n'est plus une femme, elle est une topographie de désir et de soumission à ses propres pulsions.

Ses doigts, longs et nerveux, s'enfoncent avec une régularité de métronome. Je vois la chair s'écarter, le rose cru des muqueuses qui luit sous l'éclat froid des spots encastrés. C'est humide. Tellement humide que j'entends presque, à travers le silence de mon bureau, le bruit de succion, le claquement de la peau contre la peau. Elle ne se

ménage pas. Elle se malmène, cherchant une extase qui semble toujours se dérober, ses ongles griffant parfois l'intérieur de ses cuisses, y laissant des zébrures rouges qui me font bander à en crever.

Je déglutis, la gorge sèche. L'odeur de mon propre foutre commence à flotter dans l'air, un rappel brutal de ma propre condition de voyeur, mais je m'en fous. Je suis le dieu de ce sanctuaire de verre. D'un geste rapide sur mon clavier, je déclenche une séquence que j'ai codée la veille. Dans sa salle de bain, à des kilomètres de moi, l'intensité lumineuse baisse de moitié. Les néons crépusculaires virent au bleu électrique, une teinte de morgue qui transforme sa peau laiteuse en une surface spectrale.

Elle se fige. Ses doigts s'arrêtent net, enfouis dans sa fente. Elle tourne la tête vers le capteur de luminosité, ses yeux écarquillés cherchant une explication rationnelle. Elle a peur, je le vois à la façon dont ses mamelons pointent encore plus durement, à la contraction de ses muscles abdominaux. Mais cette peur est un poison lent qui se mélange à son excitation. Elle sait que sa maison est "intelligente", qu'elle est censée obéir à ses besoins, mais ce soir, c'est moi qui tiens les rênes de son confort.

— Regarde-moi, Éléonore, je murmure contre l'écran, ma voix n'étant plus qu'un grognement sourd. Regarde l'objectif.

Comme si elle m'avait entendu, elle ramène ses jambes vers sa poitrine, s'ouvrant davantage, offrant sa vulnérabilité à la caméra cachée derrière le miroir sans tain. Elle ne sait pas où je suis, mais elle sent ma présence. C'est un lien invisible, un câble de fibre optique qui relie ma perversion à sa solitude. Elle porte sa main libre à sa bouche, mordant ses phalanges pour étouffer un cri, tandis que l'autre main reprend son travail de sape, plus frénétique, plus sauvage.

Je commence à me branler avec une lenteur calculée, calant mon rythme sur le battement de la veine qui pulse dans son cou. La tension dans la pièce devient

insupportable. Je vois les sécrétions couler le long de ses doigts, napper la base de ses poils pubiens d'un vernis visqueux. Elle est en train de se perdre. Ses yeux se révulsent, ne laissant paraître que le blanc, tandis que son bassin donne des coups de boutoir contre le vide. Elle cherche une prise, un ancrage, mais il n'y a que le marbre froid et mon regard de prédateur.

— Oui, salope... donne-moi tout. Montre-moi à quel point tu es vide sans moi.

Je frappe une autre touche. La musique d'ambiance, un morceau de violoncelle mélancolique qu'elle avait lancé plus tôt, s'arrête brutalement, remplacée par un bourdonnement basse fréquence, une vibration infrasonore qui s'insinue sous la peau et fait vibrer les os. Je veux qu'elle se sente envahie, pas seulement par l'image, mais par le son, par l'atmosphère même de sa cellule.

Elle sursaute, son corps se cambrant en un arc de cercle parfait. Son sexe, gonflé, gorgé de sang, s'offre totalement à l'objectif. Elle retire ses doigts, les portant à ses narines pour en humer l'odeur avant de les lécher avec une avidité animale. C'est dégoûtant. C'est sublime. Je sens la pression monter dans mes couilles, une douleur sourde qui demande à être libérée, mais je résiste. Je veux la voir se briser d'abord.

Elle commence à gémir pour de bon, des sons gutturaux qui ne ressemblent plus à rien d'humain. Elle se frotte contre le rebord de la baignoire, cherchant la friction brute, le choc thermique entre sa peau brûlante et la pierre glacée. Je vois les gouttes de sueur perler sur son front, couler dans ses yeux, mais elle ne cille pas. Elle est possédée.

Ma main accélère, la peau de ma queue chauffée à blanc par la friction. Je suis trempé de sueur moi aussi, mon t-shirt collant à mon torse. Je suis dans cette pièce avec elle. Je sens l'humidité de l'air, l'odeur de la vapeur d'eau mélangée à celle de sa cyprine. Dans mon esprit, je ne suis plus derrière un écran. Je suis au-dessus d'elle, mes mains enserrant ses poignets, l'écrasant contre ce marbre pour lui faire sentir la réalité de

mon existence.

Elle attrape un flacon d'huile de massage sur le rebord. Ses mains tremblent tellement qu'elle manque de le faire tomber. Elle en verse une quantité généreuse sur son ventre, le liquide doré glissant immédiatement vers son entrejambe, lubrifiant encore plus la scène de son auto-érotisme. Le reflet de la lumière bleue sur l'huile crée des reflets irisés sur sa peau, comme si elle était recouverte d'une seconde peau, synthétique et luisante.

Elle s'étale l'huile sur les seins, ses pouces écrasant ses tétons avec une force qui doit être douloureuse. Elle gémit plus fort, un son qui se transforme en un long hurlement étouffé. Elle est au bord. Je le sens. Je le vois à la crispation de ses orteils, à la façon dont son dos se décolle du sol.

— Encore, Éléonore. Ne t'arrête pas. Je te regarde. Je te vois.

Je rapproche ma main de ma gland, prêt à exploser, mais je garde les yeux fixés sur la fente qui se contracte violemment sur l'écran. Elle insère deux doigts, puis trois, s'écartelant sans aucune pudeur, cherchant à se remplir d'elle-même puisqu'elle n'a rien d'autre. La saleté de la scène m'excite au-delà de toute raison. C'est une déchéance numérique, une chute en haute définition.

Elle commence à haleter, son corps secoué de spasmes pré-orgasmiques. La vibration que j'ai injectée dans le système audio semble la pousser dans ses derniers retranchements. Elle se griffe les hanches, laissant des marques blanches qui virent au pourpre. Elle est magnifique dans sa détresse, dans ce besoin irrépressible de se sentir vivante sous l'œil de son bourreau invisible.

Je sens mon propre orgasme monter comme une lame de fond, une vague de chaleur noire qui part de mes reins et envahit tout mon corps. Je ne peux plus retenir mon souffle. Je suis au diapason de ses râles, de sa sueur, de sa folie. Elle va lâcher. On va

lâcher ensemble dans cet enfer de pixels et de fluides.

Ma main se referme sur mon sexe, une poigne de fer qui ne cherche aucune douceur. La peau est tendue à s'en déchirer, le gland humide de ce premier suc qui précède le naufrage. Je regarde l'écran de 50 pouces comme si je pouvais y plonger, comme si je pouvais traverser la matrice de verre pour aller pétrir cette chair qui s'offre à mon voyeurisme. Éléonore est une vision d'horreur et de grâce. Ses doigts s'enfoncent, disparaissent dans les replis trempés de sa chatte. Le bruit est obscène, un clapotis poisseux que mes micros ultra-sensibles restituent avec une fidélité qui me donne envie de tout briser autour de moi.

Elle ne sait pas que j'écoute le glissement de sa propre peau contre ses muqueuses. Elle ne sait pas que chaque râle qui s'échappe de ses lèvres entrouvertes vient s'écraser directement contre mon tympan.

Je pousse le curseur de la console audio. Les infrabasses grondent dans sa chambre, une vibration imperceptible à l'oreille mais qui fait entrer ses os en résonance. Elle sursaute, ses yeux révulsés ne fixent plus rien. Elle se cambre, le dos arqué jusqu'à la rupture, offrant son ventre plat et ses côtes saillantes à la lumière crue de son plafonnier. Elle se griffe violemment les cuisses, cherchant une douleur qui viendrait ancrer ce plaisir trop vaste, trop artificiel.

— Oui, gémis-je, la voix étranglée. Donne-moi tout, sale petite exhibitionniste.

Je ne me contente plus de regarder. Je cadence mes mouvements sur les siens. Ma main s'affole, un va-et-vient brutal, sans rythme autre que celui de la rage. Je veux la posséder à travers les pixels. Je veux que mon foutre salisse l'image de son agonie solitaire. Éléonore retire ses doigts, couverts d'une glaire filante qui brille sous les leds, et les porte à sa bouche. Elle les suce avec une avidité animale, les yeux fixés sur l'objectif de la caméra sans même s'en rendre compte. Elle se dévore elle-même parce que je l'ai affamée de présence humaine, parce que je l'ai isolée dans cette cage

dorée où je suis le seul dieu.

Elle écarte ses lèvres charnues avec ses deux mains, exposant la fente béante, rouge de sang et de désir. C'est une blessure ouverte, un abîme de chair qui palpite au rythme de son cœur affolé. Elle se frotte contre le drap, un mouvement de va-et-vient frénétique, cherchant l'orgasme comme on cherche une issue de secours dans un bâtiment en flammes. La sueur perle sur son front, coule entre ses seins, vient mourir dans le creux de son nombril.

Je sens la pression monter dans mes couilles, une brûlure sourde qui remonte le long de ma colonne vertébrale. C'est le moment où la technologie s'efface devant l'instinct. Je ne suis plus un hacker, je ne suis plus un fantôme numérique. Je suis le mâle qui domine sa proie par la seule force de sa volonté.

— Regarde-moi, putain... murmure-je, alors que ma main s'accélère jusqu'à la brûlure.

Elle explose. C'est un cri sourd, étouffé, qui déchire le silence de ma salle de contrôle. Son corps est secoué de secousses sismiques, ses muscles se tendent, se figent, puis se relâchent dans une agonie de plaisir. Elle se vide de toute force, ses jambes retombent lourdement sur le lit, sa chatte encore agitée de spasmes convulsifs, expulsant les sucres de sa jouissance.

L'impact me frappe une seconde plus tard. Un spasme violent qui me fait courber l'échine. Mon foutre jaillit, brûlant, épais, et vient s'écraser contre les écrans, maculant l'image de son visage épuisé. Les jets se succèdent, incontrôlables, une décharge électrique qui me laisse vide, haletant, les doigts crispés sur mon bureau. Je vois ma semence couler lentement sur le verre froid, recouvrant les traits de cette femme que j'ai violée numériquement, que j'ai brisée sans même poser un doigt sur elle.

La pièce retombe dans un silence de tombeau, seulement troublé par le ronronnement des serveurs. Éléonore reste immobile, une poupée de chair désarticulée, les yeux fixés sur le plafond, la poitrine soulevant encore les draps froissés. Elle est souillée, et je le suis autant qu'elle. C'est une déchéance partagée, un pacte de sang et de fluides scellé dans l'obscurité des réseaux.

Je nettoie l'écran d'un geste lent, presque tendre, effaçant la trace de mon plaisir sur son image. Le chapitre se referme sur cette vision : elle, seule dans sa chambre, le corps encore vibrant de la violence que je lui ai injectée ; et moi, dans l'ombre, déjà en train de préparer la suite. Ce n'était qu'un apéritif. Elle ne sait pas encore que le pire n'est pas ce que je lui fais faire, mais ce que je vais l'obliger à devenir.

Je me rhabille, mes mouvements sont froids, mécaniques. La chaleur s'est évaporée, laissant place à une détermination glaciale. Elle est à moi. Chaque pore de sa peau, chaque sécrétion de son corps m'appartient désormais. J'éteins le moniteur principal, mais je sais que même dans le noir, je continue de la voir. Sa déchéance est ma seule lumière.

Demain, je ne me contenterai plus d'une fréquence sonore. Demain, j'entrerai dans son monde, et cette fois, ce ne sera pas son image que je salirai, mais la réalité même de son existence. Je quitte la pièce, laissant derrière moi l'odeur du sexe et du métal chaud, le prédateur rassasié pour quelques heures seulement, avant que la faim ne revienne, plus vorace encore. La porte se verrouille dans un déclic électronique définitif. La chasse ne fait que commencer.

# Chapitre 5

## Open Space

La porte de la salle de contrôle se verrouille derrière moi avec un claquement sec, électronique, définitif. Dans le couloir aseptisé, le silence est une lame de fond qui accentue le bourdonnement résiduel des serveurs dans mes oreilles. Je marche, les muscles de ma mâchoire encore contractés par l'heure que je viens de passer à la regarder. Sur mes rétines, l'image d'Éléonore est imprimée comme une brûlure : allongée sur son lit, les draps en désordre collés à ses hanches par la sueur, son corps souillé par sa propre extase solitaire, les yeux vides fixés sur le plafond de sa chambre. Elle est restée là, inerte, les jambes lourdement retombées de chaque côté du matelas, offerte à mes objectifs sans même le savoir. Ou peut-être le sait-elle. C'est cette incertitude qui me ronge, cette faille dans mon contrôle total.

La nuit urbaine m'accueille à travers les baies vitrées du hall, une jungle de verre et d'acier où chaque reflet est une trahison potentielle. Je sens le poids de mon propre désir, une lourdeur sourde dans l'aîne, que je réprime avec la discipline clinique qui fait ma réputation.

Le lendemain matin, l'atmosphère de l'agence d'architecture est à l'image d'Éléonore : glaciale, symétrique, d'une perfection qui confine à la cruauté. L'open space est un labyrinthe de cloisons transparentes et de bureaux en laque blanche où le moindre faux pas, la moindre tache, semble être un crime. L'air est saturé d'humidité urbaine filtrée par la climatisation et de ce parfum hors de prix qu'elle porte comme une armure.

Elle est là, assise à son poste, le dos d'une droiture malade. Elle porte un tailleur-pantalon gris anthracite d'une coupe impeccable. Ses cheveux sont tirés en un

chignon si serré qu'il semble étirer les traits de son visage, lui donnant cet air de prédatrice impassible. Elle ne m'a pas regardé quand je suis entré. Elle ne regarde jamais personne. Seuls les écrans et les vitres captent son attention.

La réunion Zoom commence à dix heures. C'est une mascarade de politesses corporatistes et de termes techniques vides. Je suis assis à trois bureaux d'elle, mon ordinateur ouvert sur une console de surveillance que personne ne soupçonne. Officiellement, je vérifie l'intégrité du réseau de l'agence. Officieusement, je suis dans son système, j'habite ses pixels.

Sur mon écran, je vois son profil. Sa main droite manœuvre la souris avec une précision chirurgicale, mais je remarque le tressaillement de ses narines. Elle ne regarde pas ses interlocuteurs sur la mosaïque de la réunion. Elle regarde son propre retour vidéo. Elle s'étudie. Elle admire la courbe de son cou, la pâleur de son teint sous les néons agressifs du bureau.

Soudain, elle éteint son moniteur principal. L'écran devient un miroir noir, profond, parfait. Je la vois s'y refléter, son image se détachant sur le fond sombre. Elle s'observe avec une intensité qui me donne la chair de poule. C'est à cet instant que sa main gauche quitte le bureau.

Elle glisse lentement sous la table.

Je zoome sur la caméra de son propre ordinateur que j'ai détournée. L'angle est plongeant, mais je perçois le mouvement de son épaule. Sous le bureau, dans l'ombre que la lumière crue ne peut atteindre, je devine l'action. Sa main s'aventure entre ses cuisses, là où le tissu fin de son pantalon de costume est déjà tendu.

Éléonore ne cille pas. Elle continue de hocher la tête aux remarques insipides du directeur de projet qui déblatère sur les coûts des matériaux. Son visage est un masque de marbre, mais je vois ses doigts s'enfoncer avec force contre son

entrejambe. Le frottement du tissu contre sa vulve doit être un supplice délicieux. Je l'imagine, la soie de son slip déjà trempée, cette mouillure chaude et visqueuse qui commence à imbiber le coton, une tache sombre qui s'élargit sous la pression de ses phalanges.

Elle se caresse avec une brutalité contenue, cherchant son clitoris à travers les épaisseurs de vêtements. Ses yeux, fixés sur son reflet dans l'écran noir, brillent d'un éclat fébrile. Elle ne cherche pas l'autre, elle ne cherche pas ma main, elle cherche la confirmation de sa propre puissance érotique dans le miroir de sa machine.

Je sens ma propre respiration se saccader. Je suis le seul à savoir. Le seul à voir la légère cambrure de ses reins, le soulèvement imperceptible de sa poitrine sous son chemisier de soie blanche. Elle appuie plus fort. Je devine le son de sa chair qui s'écrase, ce petit bruit de succion humide que le micro de la réunion ne capte pas, mais que mon esprit amplifie jusqu'au vertige.

Ses doigts travaillent avec une régularité de métronome. Elle se torture avec une précision d'architecte. Je vois son pouce masser fermement le sommet de son mont de Vénus tandis que deux doigts s'insèrent plus bas, griffant le tissu pour atteindre la fente qui doit déjà être brûlante, gonflée de sang. Elle est en train de se donner du plaisir au milieu de la ruche humaine, au mépris total de la décence, excitée par le risque, par le vide affectif qui l'entoure, et surtout par la vision de sa propre perfection.

Une goutte de sueur perle à sa tempe. Elle ne l'essuie pas. Elle la laisse couler, trace liquide sur son masque de glace, tandis que sous le bureau, sa main devient plus sauvage, plus impatiente. Je vois ses ongles s'enfoncer dans le tissu de son pantalon, cherchant la peau, cherchant le contact direct avec sa propre intimité révoltée. Elle est au bord, je le sens. Sa jambe droite s'agite d'un spasme nerveux. Elle serre les dents, transformant son plaisir en une grimace de haine magnifique.

Je me rapproche de mon écran, mes doigts crispés sur le bord de ma table de travail, le sexe douloureux dans mon jean, prisonnier de cette observation prédatrice. Elle est ma proie, mais dans ce reflet noir, c'est elle qui dicte le rythme de mon propre naufrage.

La voix nasillarde de Lemoine, le directeur commercial, grésille dans les enceintes, déblatérant des absurdités sur les objectifs du prochain trimestre et la « synergie d'équipe ». C'est un bruit de fond, une pollution sonore qui ne parvient pas à briser le silence électrique qui s'est installé entre elle et moi, à travers l'abîme de cet open space. Dans le reflet de mon écran, je la vois dégrafer lentement le premier bouton de son chemisier en soie crème. Ce n'est pas pour avoir de l'air. C'est pour s'offrir à son propre regard, pour se confirmer qu'elle est en train de se profaner en plein jour.

Sa main gauche reste posée sur le bureau, immobile, feignant de tenir un stylo, tandis que la droite a disparu dans l'ombre, sous le plateau de chêne clair. Je connais ce rythme. Je le devine aux tressaillements de son épaule, à la manière dont son buste se cambre imperceptiblement pour presser son entrejambe contre ses doigts. Elle ne porte rien sous son pantalon de tailleur ajusté, j'en donnerais ma vie à couper. Je l'ai vue arriver ce matin, la démarche trop fluide, le tissu épousant ses fesses avec une impudeur calculée.

Le curseur de ma souris tremble. Je zoome sur la vignette de sa caméra Zoom. Elle a coupé son micro, mais son image est là, figée dans une dignité de façade. Ses yeux sont fixés sur l'écran, mais ils sont vitreux, perdus dans un ailleurs que je partage avec elle par procuration. Je vois sa mâchoire se crispier. Elle se mord l'intérieur de la joue pour ne pas gémir alors que Lemoine demande si quelqu'un a des questions sur le graphique des ventes.

Je tape frénétiquement sur mon clavier, non pas pour prendre des notes, mais pour évacuer une partie de l'agression qui me tord les boyaux. Ma propre érection est devenue une barre de fer qui me scie le bas-ventre, écrasée par la couture de mon

jean. La douleur est exquise. Je veux qu'elle souffre autant que moi. Je veux que ce plaisir qu'elle s'inflige soit une torture.

Soudain, sa main droite remonte un instant, juste assez pour que je voie l'éclat de l'humidité sur ses phalanges avant qu'elle ne les porte à ses lèvres, feignant de réfléchir. Elle lèche ses propres fluides, ses yeux plongeant soudainement dans l'objectif de la caméra, comme si elle savait que je dévorais chaque pixel de sa déchéance. Ce n'est pas de l'amour, c'est une guerre de territoire. Elle marque son propre corps de son odeur, de son foutre de femme, sous le nez de vingt collaborateurs qui ne voient qu'une cadre dynamique attentive.

— « Quelque chose à ajouter, Sarah ? » lance Lemoine, sa voix brisant soudainement la transe.

Elle ne sursaute pas. Elle est trop loin pour ça. Elle prend une inspiration lente, sifflante, que je devine derrière le silence de son micro coupé. Ses doigts, sous le bureau, doivent être enfoncés profondément en elle, peut-être deux ou trois, malmenant son clitoris gonflé, cherchant l'explosion qui la réduira en miettes devant tout le monde. Elle appuie sur l'icône du micro.

— « Non, tout est parfaitement clair pour moi, Jean-Pierre », répond-elle d'une voix sourde, presque rauque, chargée d'une électricité qui ferait griller les circuits de l'étage si les autres avaient une once d'instinct.

Pendant qu'elle parle, sa main ne s'arrête pas. Au contraire, elle accélère. Je vois le mouvement saccadé de son avant-bras sous la table. Elle se massacre. Elle se laboure. Je peux presque entendre le bruit de succion, le claquement de la peau mouillée contre la peau, le glissement gras de ses doigts dans sa propre fontaine. Une goutte de sueur coule maintenant de son décolleté, disparaissant entre ses seins que je devine lourds, les tétons durcis comme des pierres sous la soie.

Je ne tiens plus. Je glisse ma main dans ma poche, cherchant le contact de ma verge à travers le tissu fin du fond de poche que j'ai déchiré d'un coup sec ce matin, prévoyant ce moment. Je sens la chaleur animale de mon sexe, le gland déjà poisseux de liquide séminal. Je l'empoigne, serrant jusqu'à la limite de la syncope, mes yeux ne lâchant pas l'écran. Elle sait. Elle a vu mon mouvement. Un sourire cruel, à peine une ombre, étire ses lèvres.

Elle écarte les jambes un peu plus, laissant ses genoux s'ouvrir largement sous le bureau, offrant son intimité béante au vide de la pièce, à ma vue invisible. Le reflet dans son écran éteint lui renvoie l'image de sa propre main qui s'acharne, qui s'enfonce, qui fouille. Elle devient sauvage. Sa respiration devient un combat. Le masque de glace se fissure, laissant place à une expression de pure bestialité. Elle n'est plus la collègue, elle n'est plus l'employée du mois. Elle est une femelle en rut, se donnant en spectacle à un prédateur qu'elle méprise autant qu'elle désire.

Je commence un va-et-vient lent, méthodique, tout en fixant ses pupilles dilatées à l'écran. Je veux qu'elle voie que je suis là, que je la possède à distance, que chaque spasme de sa main est dicté par ma présence. Lemoine continue de parler de « parts de marché ». Le contraste est écœurant, sublime. La moquette grise, les néons blafards, l'odeur de toner et de café froid, et au milieu de ce désert aseptisé, le sel de notre sueur, le musc de nos sexes qui s'appellent.

Elle enfonce soudainement un doigt plus loin, son corps entier se raidissant. Ses yeux se révulsent un instant, ne laissant paraître que le blanc, tandis que sa bouche s'ouvre sur un cri muet. Elle est à l'agonie du plaisir. Ses doigts doivent être noyés, perdus dans la chaleur poisseuse de son propre antre. Je serre ma prise, le rythme s'accélération, ma respiration devenant un sifflement entre mes dents serrées. On y est presque. Le point de non-retour. La chute libre. Et je compte bien la regarder s'écraser.

Je ne la quitte pas des yeux. Je veux voir la seconde exacte où elle perdra pied, où la

décence de cette boîte de merde volera en éclats sous la pression de son propre désir. Dans le reflet, son visage est une torture de retenue. Elle a les lèvres pincées, les narines frémissantes, et cette petite veine qui bat à sa tempe, trahissant l'orage qui gronde entre ses cuisses. Je glisse ma main dans mon pantalon, mes doigts se refermant sur ma queue déjà brûlante, durcie par le spectacle de sa déchéance consentie. Le tissu de mon costume frotte contre mon gland, une irritation délicieuse, tandis que je commence un mouvement de va-et-vient lent, calé sur le rythme de ses doigts que je devine s'agiter frénétiquement dans son humidité.

Lemoine déblatère sur les objectifs du second semestre. Sa voix monocorde, métallique à travers les haut-parleurs, est une insulte à l'obscénité de ce qui se joue ici. À chaque mot technique, à chaque « synergie » ou « optimisation », je sens la jouissance monter, nourrie par ce contraste dégueulasse. Elle est là, à trois bureaux de moi, séparée par une pauvre cloison de mélamine grise, en train de se noyer dans son propre jus devant vingt collaborateurs qui ne voient que son buste immobile et son regard fixe.

Je serre ma prise. Je sens la veine de mon sexe battre contre ma paume. C'est une chaleur lourde, une pression qui exige d'être libérée. « Regarde-moi », je lui ordonne intérieurement, mon regard vrillé dans le sien à travers l'objectif de la caméra. Et elle le fait. Elle lève les yeux vers le haut de son écran, là où ma vignette s'affiche. Ses pupilles sont tellement dilatées qu'on ne voit plus l'iris. Elle me voit. Elle sait que je me palpe en la regardant s'ouvrir. Elle voit ma mâchoire contractée, l'inclinaison de mon épaule qui trahit mon geste sous le bureau.

Le bruit de ses doigts dans sa mouille me parvient presque, une hallucination auditive née de ma propre transe. Je l'imagine : l'index et le majeur enfoncés jusqu'à la garde, labourant sa chair tendre, le clitoris gonflé, frotté sans aucune pitié jusqu'à ce qu'il devienne douloureusement sensible. Elle doit être trempée, le liquide poisseux coulant le long de ses doigts, maculant sa culotte de soie, peut-être même tachant déjà le cuir de son fauteuil ergonomique. Cette idée me rend dingue. L'odeur du sexe, cette

fragrance musquée et fauve, semble saturer l'air climatisé de l'open space, balayant les effluves de café tiède.

Soudain, sa main s'accélère. Je le vois au léger tressaillement de ses épaules. Ses doigts doivent martyriser sa fente avec une violence animale. Elle ne contrôle plus rien. Son masque de professionnelle parfaite se fissure. Sa bouche s'entrouvre, ses dents mordent sa lèvre inférieure jusqu'au sang pour ne pas hurler. Elle est magnifique ainsi, réduite à l'état de bête en rut au milieu des dossiers Excel.

— Est-ce que tout le monde est d'accord sur ces chiffres ? demande Lemoine.

Le silence qui suit est une éternité. Elle doit répondre. Elle doit parler alors que son corps est en train d'exploser. Je m'arrête un instant, ma main crispée sur ma queue, savourant sa détresse. Elle cherche son souffle. Je vois sa gorge se contracter alors qu'elle déglutit.

— Oui... c'est... c'est parfait, lâche-t-elle dans un souffle saccadé, la voix brisée, étrangement rauque.

Ce son est le déclencheur. L'étincelle sur le baril de poudre. Je reprends mon mouvement, plus sauvage, plus rapide. Je n'en ai plus rien à foutre de la discrétion. Ma bite est en feu, ma peau est moite de sueur. Je veux qu'elle jouisse, je veux qu'elle se vide, je veux voir l'instant où elle s'abandonne totalement à l'infamie.

Ses yeux se révulsent. Le blanc apparaît, pur, obscène. Son corps se raidit d'un coup, le dos s'arquant contre le dossier du fauteuil. Sous la table, je sais que ses doigts sont en train de la fouiller avec une frénésie désespérée. Elle convulse. C'est invisible pour les autres, mais pour moi, c'est une symphonie de spasmes. Je sens l'orgasme monter dans mes reins, une onde de choc qui remonte ma colonne vertébrale.

Je n'essaie même plus de retenir mes râles. Je les étouffe dans ma gorge, transformant

mon souffle en un grognement sourd. Ma main s'accélère encore, la friction devient brûlante, presque douloureuse. Je visualise sa chatte, rouge, béante, dégoulinante de son plaisir acide. Je visualise mon foutre jaillissant sur l'écran, marquant son visage numérique de mon sceau.

Puis, c'est le basculement. Elle lâche une plainte étouffée, un gémissement de défaite qui vibre dans mes oreilles. Ses doigts s'enfoncent une dernière fois, violemment, et elle se fige. Le plaisir la foudroie. Je le vois aux battements frénétiques de ses paupières, à la manière dont ses doigts se crispent, probablement enfoncés dans sa propre chair jusqu'à la douleur.

À cet instant précis, je lâche tout. Ma main s'emballe dans un dernier rush sauvage. La décharge est électrique, brutale, totale. Je sens le sperme jaillir, chaud, épais, inondant ma paume et souillant l'intérieur de mon pantalon de costume hors de prix. Je ferme les yeux, la tête renversée en arrière, le souffle court, le cœur cognant contre mes côtes comme un prisonnier contre ses barreaux. Pendant quelques secondes, le bureau, Lemoine, les parts de marché, tout disparaît. Il n'y a plus que cette chaleur visqueuse entre mes doigts et l'image de sa petite mort de bureaucrate débauchée.

Quand je rouvre les yeux, le silence est revenu sur Zoom. Lemoine est passé à un autre slide. Elle est toujours là, à l'écran. Elle a repris une posture droite, mais ses joues sont d'un rouge écarlate et une mèche de cheveux colle à son front trempé de sueur. Elle ne regarde plus la caméra. Elle fixe le vide, le regard absent, encore secouée par les derniers échos de son spasme.

Je retire ma main, sentant la substance refroidir contre ma cuisse. C'est une sensation de victoire sale, de domination absolue. Je prends un mouchoir dans mon tiroir, m'essuie avec une lenteur méthodique, sans jamais cesser de fixer son image. Elle sait que je l'ai vue. Elle sait que je porte son odeur sur mes doigts et mon foutre contre ma peau.

— Bien, conclut Lemoine, on se retrouve demain pour le débriefing. Merci à tous.

L'écran s'éteint. Le silence de l'open space me retombe dessus, lourd et étouffant. Les néons clignotent toujours. Je me lève, boutonne ma veste, et ajuste ma cravate. Je jette un dernier coup d'œil vers son box. Elle est immobile, les mains posées sur son bureau, les doigts encore luisants. Elle ne se retourne pas. Elle n'a pas besoin de le faire.

Le chapitre se ferme sur cette certitude : demain, elle sera encore plus à moi. Demain, le reflet ne suffira plus. Je quitte mon bureau, l'entrejambe humide et l'esprit déjà tourné vers la prochaine souillure, laissant derrière moi l'odeur de notre crime silencieux flottant dans l'air aseptisé de l'entreprise.

# Chapitre 6

## La Rencontre Froide

Le bourdonnement des serveurs dans la pièce voisine sature l'air d'une vibration électrique, presque organique. C'est le seul bruit qui subsiste maintenant que les derniers collègues ont déserté l'open space, laissant derrière eux une odeur de café froid et de moquette synthétique. Je me tiens sur le seuil de mon bureau, la main crispée sur la poignée de la porte vitrée. Sous l'étoffe rigide de mon pantalon de costume, la sensation est insupportable et délicieuse : mon propre foutre, encore chaud, s'étale contre ma cuisse, collant mon caleçon à ma peau dans une morsure humide. Je ne l'ai pas essuyé. Je voulais garder cette preuve physique de ce que je venais de voir sur mon écran de contrôle, à travers l'objectif de la caméra 4B dissimulée dans le plafonnier de son box.

À vingt mètres de moi, Éléonore est immobile. Elle tourne le dos à l'immensité de la ville qui commence à s'allumer derrière les baies vitrées, un labyrinthe de verre froid où chaque reflet semble l'épier. Ses mains sont posées à plat sur le bois laqué de son bureau, les doigts écartés, les phalanges blanches. De là où je suis, je vois la raideur de sa nuque, cette cambrure artificielle qui trahit sa tension. Une mèche de cheveux sombres est restée collée à son front par la sueur, une tache d'humanité désordonnée sur sa perfection d'architecte.

Je sais exactement ce qu'il y a sur ses doigts. Je l'ai vue, il y a moins de dix minutes, alors que la réunion Zoom s'éternisait et que le client pérorait sur les angles morts du futur atrium. Elle avait coupé sa propre caméra, mais pas la mienne. Je l'ai regardée écarter les jambes sous son bureau, soulever le bord de sa jupe crayon avec une lenteur méthodique, les yeux fixés sur son propre reflet dans l'écran noirci de son iMac. Elle ne se touchait pas pour le plaisir de la chair, mais pour la dévotion à son

image. Ses doigts fouillaient sa propre mouillure avec une ferveur clinique, ses lèvres s'ouvrant sur des gémissements muets alors qu'elle s'observait jouir d'elle-même, seule au milieu du vide.

Je lâche la poignée. Le clic métallique résonne comme un coup de feu dans le silence de l'étage. Mes chaussures de cuir claquent sur le sol dur. Un pas. Deux pas. Je ne cherche pas à être discret. Je veux qu'elle entende le prédateur approcher. Je veux qu'elle sente la menace avant de voir mon visage.

À mesure que je me rapproche, l'odeur change. Le parfum coûteux d'Éléonore, cette fragrance froide et poudrée, se mêle à une effluve plus brute, plus âcre. C'est l'odeur de la cyprine qui sèche sur ses mains, l'odeur de son excitation solitaire qui imprègne l'air confiné de son espace de travail. Elle ne bouge pas d'un millimètre, mais je vois le tressaillement de ses omoplates sous le tissu fin de son chemisier. Elle sait que c'est moi. Elle sait que je suis le seul à rester aussi tard.

Je m'arrête juste derrière elle. L'ombre de ma silhouette se projette sur le bureau, recouvrant ses mains pâles. Je peux voir les reflets luisants sur ses doigts, cette pellicule de fluide intime qui brille sous la lumière crue des néons. Elle n'a même pas pris la peine de s'essuyer. Ou peut-être qu'elle aussi voulait garder la trace de son vice.

« La réunion était... instructive, Éléonore. »

Ma voix est basse, rauque, chargée de la frustration qui me tord les entrailles depuis que j'ai vu ses doigts s'enfoncer entre ses lèvres charnues sur mon écran haute définition. Je me penche légèrement. Je suis si près que je sens la chaleur qui émane de son corps, ce rayonnement de bête traquée.

Elle ne se retourne toujours pas. Elle préfère regarder son reflet dans la vitre de la fenêtre face à elle, utilisant le verre comme un miroir pour m'observer. Ses yeux sont

sombres, dilatés, dépourvus de honte. Il n'y a que de la provocation et une peur glacée qui semble l'alimenter.

« Vous avez une vision très particulière de la symétrie, continue-je en laissant ma main frôler le dossier de sa chaise sans la toucher. La façon dont vous bougez... la façon dont vous vous regardez. C'est presque de l'art. »

Je pose une main sur le bureau, juste à côté de la sienne. La différence est brutale : ma main large, masculine, dont les veines saillent sous la peau, et la sienne, fine, tachée de son propre sexe. Je vois une goutte de sa mouillure perler au bout de son majeur et s'écraser sur le bois sombre. Mon sexe, prisonnier de mon pantalon et de mon propre sperme séché, bat furieusement contre la fermeture éclair. La douleur du désir est une brûlure constante.

« Qu'est-ce que vous voulez, Julian ? » Sa voix est un souffle cassé, mais elle garde cette arrogance qui me donne envie de la briser sur ce bureau.

« Je veux voir ce que la caméra ne peut pas capturer, murmurai-je en approchant mes lèvres de son oreille. Je veux sentir l'odeur de votre besoin de près. Je veux voir si vous êtes aussi parfaite quand quelqu'un d'autre vous regarde que lorsque vous vous contemplez dans un miroir. »

Je sens son souffle s'accélérer. Ses poumons luttent contre l'étroitesse de son corsage. Elle est prise au piège entre le bureau et mon corps qui ferme l'issue. Ma main glisse lentement, centimètre par centimètre, vers la sienne. Je veux toucher ce fluide. Je veux mélanger mon odeur à la sienne, ici, sous les lumières chirurgicales de ce bureau qui ne connaît d'ordinaire que la froideur des chiffres et des plans.

« Vous m'espionnez », dit-elle, et c'est une constatation, pas une accusation. Il y a une sorte de délectation malsaine dans le ton qu'elle emploie.

« Je vous surveille, Éléonore. Nuance. Je connais chaque recoin de votre peau que vous exposez à l'objectif. Je sais comment votre clitoris rougit quand vous accélérez le rythme. Je sais quel bruit vous faites quand vous sombrez. »

Ma main recouvre enfin la sienne. Le contact est électrique. Ses doigts sont froids, mais la substance qui les recouvre est poisseuse. Je presse ma paume contre son dos de main, écrasant sa peau contre le bois, la forçant à sentir la force de ma prise. Je me colle contre son dos. La rigidité de mon érection vient percuter le bas de ses reins, séparée seulement par les couches de vêtements qui nous semblent soudain dérisoires.

« Et maintenant, je vais vous montrer ce qu'on ressent quand on ne peut plus se détourner du regard de l'autre. »

Je sens son échine se raidir, une ligne de tension pure qui part de ses vertèbres pour mourir dans mon bassin. Elle ne cherche pas à s'échapper. Au contraire, elle se presse contre moi, cherchant sans doute à vérifier si la menace que je représente est aussi concrète que le membre qui cogne contre son fessier. Je lâche sa main pour remonter le long de son bras, mes doigts s'enfonçant dans la chair tendre de son avant-bras, puis je viens saisir sa mâchoire par-derrière. Je l'oblige à lever la tête, à affronter son propre reflet dans le miroir terni qui nous fait face.

« Regardez-vous, Éléonore. Regardez cette femme si propre sur elle, si maîtresse de ses émotions. Elle a l'air d'une sainte, n'est-ce pas ? »

Ma voix n'est qu'un souffle rauque contre son oreille, mais je vois ses pupilles se dilater dans le reflet, mangeant l'iris clair. Je fais glisser ma main libre, celle qui est encore imprégnée de cette moiteur suspecte, vers le bas de son ventre. Je sens le tissu soyeux de sa robe, une barrière pathétique. Sous la soie, la chaleur est déjà étouffante. Je n'attends pas sa permission. J'insinue mes doigts sous l'ourlet de la robe, remontant lentement le long de ses cuisses galbées. Elle frissonne, un spasme violent qui parcourt tout son corps, et un gémissement étouffé meurt dans sa gorge.

« Vous tremblez. Est-ce la peur, ou est-ce que vous mouillez déjà votre dentelle à l'idée que je sache exactement ce que vous cachez sous ce masque de glace ? »

Mes doigts rencontrent la bordure de sa culotte, un morceau de tissu minuscule qui ne sert qu'à retarder l'inévitable. Je ne suis pas là pour la séduire, je suis là pour la posséder, pour briser cette façade de contrôle qu'elle arbore comme une armure. Je sens l'humidité traverser le coton. Elle est trempée. L'odeur de son excitation, musquée et entêtante, remonte jusqu'à mes narines, se mélangeant à l'arôme de son parfum coûteux. C'est le parfum de la soumission qui s'ignore encore.

Je mords le lobe de son oreille, assez fort pour lui arracher une plainte, tandis que ma main s'engouffre dans son intimité. Je trouve ses lèvres charnues, déjà gorgées de sang, brûlantes. Je glisse un doigt, puis deux, dans la fente étroite. Elle est tellement serrée que j'ai l'impression que sa chair va mordre ma propre peau. Un cri sourd s'échappe de ses lèvres, et elle rejette la tête en arrière, venant s'écraser contre mon épaule. Son souffle devient erratique, des petits hoquets de plaisir et de terreur.

« Voilà la vérité, n'est-ce pas ? » murmuré-je en accélérant le mouvement de mes doigts à l'intérieur d'elle. « La vérité, c'est que vous n'avez jamais été aussi vivante que depuis que vous vous savez traquée. Vous aimez que je vous regarde. Vous aimez que je sache tout. »

Dans le miroir, l'image est obscène. Je vois mon visage sombre, mes traits durcis par l'envie, et le sien, décomposé par une jouissance qu'elle ne peut plus nier. Mes doigts s'activent, malmenant son clitoris avec une rudesse calculée. Je sens les fluides glisser sur mes phalanges, chauds et visqueux. C'est le chaos de la chair, l'animalité pure qui reprend ses droits sur la froideur de son existence millimétrée. Je ne lui laisse aucun répit. Chaque fois qu'elle essaie de reprendre son souffle, je m'enfonce plus profondément, cherchant à atteindre ce point où elle perdra toute notion de qui elle est.

Ma queue, prisonnière de mon pantalon, est si dure qu'elle en devient douloureuse. Je frotte mon bassin contre ses fesses avec une insistance brutale, lui faisant sentir chaque centimètre de mon désir. Elle ondule contre moi, ses hanches cherchant instinctivement le contact, cherchant la pénétration que je lui refuse encore. Elle est en train de se noyer, et je suis le seul point d'ancrage dans ce bar sombre où le reste du monde a cessé d'exister.

« Dites-le », j'ordonne en enfonçant mon pouce contre son mont de Vénus, compressant sa chair contre l'os pubien. « Dites-moi que vous voulez que je vous déchire ici, devant tout le monde, devant tous ces miroirs qui nous observent. »

Elle agrippe le rebord du comptoir, ses phalanges blanchissant sous l'effort. Ses yeux sont clos, ses cils papillonnent, et une goutte de sueur perle à la naissance de ses cheveux, glissant le long de sa tempe. Elle est magnifique dans sa déroute. Elle n'est plus la femme d'affaires, la stratège, elle n'est plus qu'un corps réagissant à la main d'un prédateur.

« S'il vous plaît... » murmure-t-elle enfin, la voix brisée, méconnaissable.

« S'il vous plaît quoi, Éléonore ? Soyez précise. Le langage est important, vous le savez mieux que quiconque. »

Je retire mes doigts brusquement, la laissant vide et pantelante. Le manque se lit instantanément sur son visage, une expression de détresse pure. Je saisis ses hanches et je la retourne avec une force qui la fait basculer contre le zinc. Elle est maintenant face à moi, les jambes entrouvertes, sa robe relevée jusqu'à la taille, révélant sa vulnérabilité absolue. Mes doigts sont couverts d'elle, luisants sous les lumières tamisées du bar. Je porte ma main à mon visage, humant son odeur, avant de lécher lentement le bout de mon majeur, mes yeux rivés dans les siens.

Le défi est là, brut. Elle a le souffle court, ses seins se soulevant violemment sous le tissu de sa robe. Elle me déteste autant qu'elle me désire, je le lis dans l'éclair de colère qui traverse son regard juste avant que l'envie ne reprenne le dessus.

« Je veux... » commence-t-elle, sa voix reprenant un peu de consistance, une lueur de défi dans les yeux. « Je veux que vous arrêtiez de parler et que vous finissiez ce que vous avez commencé. »

Un sourire carnassier étire mes lèvres. Elle veut jouer ? Très bien. Je déboutonne ma braguette d'une main, sans jamais rompre le contact visuel. Le bruit de la fermeture éclair déchire le silence feutré de notre coin d'ombre comme un coup de feu. Ma queue se libère, impatiente, pulsant de besoin. Elle baisse les yeux, et je vois sa gorge s'agiter dans une déglutition difficile. Elle n'a jamais rien vu de tel. Pas avec cette intensité. Pas avec cette promesse de destruction.

Je la saisis par la taille et je la soulève sans effort pour l'asseoir sur le rebord du bar. Ses jambes s'écartent naturellement pour m'accueillir, et je viens me loger entre ses cuisses, sentant la chaleur moite de son entrejambe contre mon ventre. L'acier du comptoir est froid sous ses fesses, mais elle ne semble pas s'en soucier. Elle ne voit que moi. Elle n'est plus que cette attente insupportable, ce vide qu'elle me supplie de combler.

« Vous pensiez mener la danse, Éléonore. Mais dans ce bar, avec ces miroirs, il n'y a qu'un seul spectateur, et c'est moi qui dirige la scène. »

Je place la pointe de mon sexe contre son entrée, là où elle est la plus vulnérable, là où elle m'attend avec une impatience qui la fait trembler de tous ses membres. Je ne pénètre pas encore. Je joue avec ses nerfs, faisant glisser mon gland contre ses lèvres déjà irritées par mes doigts, savourant le son de son souffle qui se brise à chaque va-et-vient.

« Regardez-nous encore une fois », ordonné-je en la forçant à se tourner vers le miroir latéral. « Regardez ce que vous êtes devenue. »

Ses yeux sont deux gouffres de perdition ancrés dans les miens à travers le reflet. Elle voit tout. Elle voit ma main qui lui enserre la mâchoire, l'obligeant à contempler sa propre déchéance, et elle voit surtout l'écartement indécent de ses propres jambes, cette corolle de chair rose et luisante qui palpite autour de mon sexe. Elle est trempée. Son désir est une insulte à sa dignité, un flot de cyprine qui coule le long de ses cuisses et vient tacher le métal sombre du tabouret. C'est dégueulasse et c'est magnifique.

Je ne la quitte pas des yeux quand je pousse. Lentement. Cruellement. La pointe de mon gland force l'entrée, écartant les lèvres gonflées qui tentent désespérément de se refermer sur moi. Éléonore lâche un gémissement étranglé, un son qui oscille entre l'agonie et l'extase, alors que je m'enfonce d'un pouce supplémentaire. Elle est étroite, serrée à m'en broyer le membre, son corps luttant encore contre l'invasion tandis que son esprit a déjà capitulé.

« Regarde, Éléonore. Regarde comme tu m'accueilles. Tu sens ça ? Tu sens comme tu t'ouvres pour l'homme qui va te détruire ? »

Ma voix est un murmure rauque à son oreille, contrastant avec la violence de l'acte. Je donne un coup de rein brusque, m'enfonçant d'un coup jusqu'à la garde. Le choc est tel qu'elle rejette la tête en arrière, venant percuter mon épaule, ses doigts griffant désespérément le comptoir en acier. Je sens son col de l'utérus heurter ma tête, un point d'impact délicieux qui la fait convulser. Elle est pleine. Je la remplis totalement, ne laissant aucune place à sa fierté, aucune place à ses secrets.

Je commence le mouvement. Un va-et-vient lent, calculé, vicieux. À chaque fois que je me retire presque entièrement, je sens ses parois internes s'accrocher à moi, la succion de sa chair mouillée qui me supplie de revenir. Et je reviens. Plus fort. Plus

profond. Le bruit de nos sexes qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd de la peau contre la peau, résonne dans le bar désert, multiplié par les miroirs qui nous entourent. Partout où elle tourne les yeux, elle voit ma main dans ses cheveux, mon bassin qui la pilonne, l'expression de prédateur sur mon visage.

La sueur commence à perler sur son front, à glisser entre ses seins que je malmène de ma main libre, les écrasant sans aucune douceur. Je veux qu'elle ait mal autant qu'elle jouit. Je veux que cette trace reste, qu'elle se réveille demain avec la peau rougie par mes paumes. Elle commence à perdre le contrôle, ses hanches se mettant à bouger d'elles-mêmes, cherchant le rythme, cherchant la friction qui la mènera au bord du gouffre. Ses gémissements deviennent des supplications inarticulées.

« S'il vous plaît... Julian... plus vite... »

Je marque un arrêt net. Je reste immobile au fond d'elle, sentant son cœur battre jusque dans son sexe. Le silence est soudainement oppressant.

« Tu as dit mon nom, Éléonore. Tu as oublié les formules de politesse. Tu as oublié qui tu étais. »

Je la retourne brusquement sur le comptoir, le visage contre le métal froid, les fesses offertes, dressées vers moi. Les verres tremblent alors que je me replace derrière elle. Sans transition, je reprends le pilonnage, cette fois avec une bestialité libérée. Je ne suis plus un homme qui discute, je suis l'animal qui prend ce qui lui appartient. Je frappe ses fesses de ma paume, laissant des marques pourpres qui contrastent avec la pâleur de sa peau, avant de m'agripper à ses hanches pour la ramener vers moi à chaque assaut.

Elle hurle maintenant, un cri étouffé par le bras qu'elle a porté à sa bouche. Elle est à bout. Je le sens aux spasmes qui secouent ses muscles, à la façon dont elle se cambre, cherchant l'orgasme comme une noyée cherche de l'air. La chaleur entre nous est

étouffante, une odeur de sexe, de peur et de sueur qui m'enivre. Je n'ai plus de retenue. Je veux la briser ici, entre les bouteilles d'alcool cher et les reflets de nos péchés.

Ma propre jouissance monte, une vague de fond brutale et sombre. Je sens mon sang battre dans mes tempes, l'urgence de me déverser en elle, de marquer son intérieur de ma semence comme j'ai marqué son esprit de mes menaces.

« Regarde-toi ! » criai-je en saisissant son visage pour le plaquer contre le miroir du fond de bar.

Elle voit ses yeux révulsés, sa bouche béante, le visage d'une femme qui ne s'appartient plus. C'est à cet instant précis qu'elle bascule. Son corps se raidit, ses muscles vaginaux me broient dans une série de contractions électriques, et elle lâche tout. Elle jouit dans un spasme interminable, ses jambes flageolantes manquant de la faire glisser du comptoir.

Je ne la laisse pas s'échapper. Je m'agrippe à elle, un dernier coup de rein sauvage, et je décharge mon foutre au plus profond de ses entrailles. La sensation est volcanique, un déchirement de plaisir qui me vide de toute pensée. Je reste là, haletant, le front collé à sa nuque trempée, sentant les pulsations de mon sexe à l'intérieur de son corps qui s'apaise lentement.

Le silence retombe sur le bar, lourd, poisseux. Je me retire doucement, entendant le bruit de succion humide alors que je la quitte. Un filet de notre mélange s'écoule lentement le long de sa cuisse, venant mourir sur le sol de marbre. Elle reste prostrée sur le comptoir, désarticulée, les yeux vides fixant son propre reflet.

Je me rhabille sans un mot, ajustant ma chemise et ma veste avec une précision glaciale. L'homme civilisé est revenu, mais l'animal a laissé son empreinte. Je me penche sur elle, mon souffle effleurant son oreille encore rouge de plaisir.

« Ce n'était pas un rendez-vous, Éléonore. C'était un avertissement. Ne l'oubliez jamais. »

Je laisse quelques billets sur le comptoir, juste à côté de sa main inerte, et je sors dans la nuit froide, l'odeur d'elle encore collée à ma peau, le goût de sa défaite doux comme un poison sur ma langue. Le chapitre est clos, mais la guerre, elle, ne fait que commencer.

# Chapitre 7

## Ascenseur pour l'Enfer

Le choc a été sec, un claquement de métal contre métal qui a fait vibrer mes talons jusque dans ma colonne vertébrale. Puis, le silence. Un silence de tombeau climatisé, seulement perturbé par le sifflement ténu de la ventilation. Nous sommes coincés entre le 42ème et le 43ème étage. La cabine est un cube de chrome brossé, une boîte à bijoux froide où chaque paroi me renvoie mon image.

Je ne regarde pas le panneau de commande. Je ne regarde pas non plus Julian, dont la présence physique dans mon dos pèse comme une menace physique. Je regarde mon reflet. La symétrie de mon visage est intacte malgré la secousse. Mes cheveux blonds sont lissés, pas une mèche ne dépasse de mon chignon sévère. Ma robe en soie noire, coupée au laser, souligne la cambrure de mes reins. Je suis parfaite. C'est la seule chose qui m'importe : cette perfection glacée qui me protège du chaos du monde.

La sueur commence à poindre à la naissance de mes cheveux. L'humidité de la ville, cette moiteur poisseuse qui semble s'infiltrer partout, s'invite dans l'ascenseur. Je sens l'odeur de Julian. Pas un parfum de supermarché, mais une effluve de cuir, de tabac froid et de métal. Une odeur de prédateur qui a passé trop d'heures devant des écrans à traquer des ombres. À me traquer.

— Tu ne vas pas appeler les secours, Éléonore ?

Sa voix est basse, rauque, elle gratte contre ma nuque. Je ne me détourne pas du miroir. Dans le reflet, je le vois. Il est debout, les bras croisés, une silhouette sombre qui détonne dans cet univers d'acier. Ses yeux ne me quittent pas. Il ne regarde pas l'ascenseur, il ne cherche pas d'issue. Il me dévore. Il sait que je sais. Il sait qu'il m'a

vue, à travers les lentilles de ses caméras de surveillance, me caresser dans les recoins sombres des halls d'entrée, m'offrir à mon propre regard dans les toilettes désertes de l'agence.

— Pourquoi faire ? je réponds, ma voix ne tremble pas. On finira par nous sortir de là. En attendant, j'aime la vue.

Je pose ma main sur la paroi froide. Mes doigts sont longs, mes ongles laqués d'un rouge si sombre qu'il paraît noir. Je regarde ma main dans le miroir. Elle est magnifique. Je commence à la faire glisser le long du chrome, créant une traînée de buée. Je sens mon propre désir monter, une pulsion autarcique qui n'a besoin de personne, seulement de ce double de moi-même, cette femme superbe qui me fixe avec une intensité folle.

Ma robe est serrée. Trop serrée. La soie frotte contre mes mamelons qui durcissent sous l'effet du froid de la clim et de l'excitation de l'enfermement. Je sens une humidité poisseuse entre mes cuisses, la soie de ma culotte qui commence à coller à ma peau. Julian fait un pas en avant. L'espace se réduit. Je peux sentir la chaleur qui émane de son torse, juste derrière mes omoplates. Il ne me touche pas. Pas encore.

— Tu es tellement obsédée par toi-même que tu en oublies que je suis là, murmure-t-il. Ou alors, c'est exactement ce qui t'excite. Savoir que je vois chaque tressaillement de tes muscles, chaque goutte de sueur qui coule entre tes seins.

Il a raison. Le dégoût que je devrais ressentir pour cet intrus est noyé sous une vague de luxure narcissique. Je veux qu'il regarde. Je veux qu'il soit le témoin de mon propre culte.

Je lève lentement les mains vers mon cou, défaisant le premier bouton de ma robe. Mes yeux ne quittent pas mes yeux dans le miroir. Je vois mes pupilles se dilater. Julian est là, son visage juste au-dessus de mon épaule. Il est le cadre de mon

autoportrait. Ses yeux sont des caméras vivantes.

— Regarde-toi, Éléonore, ordonne-t-il d'un ton sans appel. Ne me regarde pas. Regarde ce que tu es. Une créature qui ne s'aime que quand elle est exposée.

Je déboutonne le deuxième bouton. Le tissu s'écarte, révélant la naissance de mes seins, la peau pâle, presque translucide sous les néons agressifs du plafond. Mon souffle s'accélère. Je vois ma poitrine se soulever, le rythme saccadé de ma respiration. C'est obscène. Cette boîte de métal devient une chambre de torture et de plaisir. Je glisse une main sous le tissu, mes doigts cherchent la chaleur de ma chair. Ma peau est brûlante.

— Je suis belle, n'est-ce pas ? je souffle, presque dans une transe.

— Tu es une plaie ouverte, répond Julian. Et je vais regarder chaque seconde de ton agonie.

Il pose enfin ses mains sur mes hanches. Ses doigts sont larges, calleux. Ils serrent la soie de ma robe, froissant le tissu avec une brutalité qui me fait gémir. Le contraste entre le froid du miroir contre mon front et la pression de ses mains est insupportable. Je sens son sexe dur contre mes fesses, une barre d'acier qui revendique sa place. Mais il ne bouge pas plus. Il me force à rester face à moi-même.

Je descends ma main plus bas, sous la ceinture de ma robe, cherchant la fente de mon sexe. Je suis trempée. Mes doigts s'enfoncent dans la dentelle humide de ma culotte, trouvant immédiatement le bouton de chair gonflé par l'attente. À la première caresse, un spasme me traverse. Dans le miroir, je vois mon visage se décomposer, la perfection se fissurer pour laisser place à une grimace de besoin animal.

Julian serre davantage mes hanches, ses ongles s'enfonçant dans ma chair à travers le tissu.

— Ne ferme pas les yeux, grogne-t-il à mon oreille. Regarde ce que tu te fais.  
Regarde comme tu es vulgaire derrière tes airs d'architecte glacée.

Je n'obéis qu'à mon propre reflet. Je vois mes doigts s'agiter frénétiquement entre mes jambes, le mouvement de mon bras qui fait tressauter mes seins. Je suis ma propre proie, et Julian est l'ombre qui donne de la profondeur à l'image. L'odeur du sexe commence à saturer l'espace confiné de l'ascenseur, se mélangeant à l'ozone des circuits électriques. Je me dégoûte et je m'adore simultanément. Je suis une symétrie brisée, une déesse de verre qui se complaît dans sa propre souillure sous l'œil d'un voyeur qu'elle a fini par domestiquer.

Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes cuisses, juste au-dessus du rebord de mes bas de soie, là où la peau est la plus tendre, la plus vulnérable. Il tire brutalement sur le tissu de ma jupe crayon pour la faire remonter jusqu'à ma taille, exposant ma nudité frontale au miroir, à lui, à l'enfer de ce cube de métal. Je devrais hurler, je devrais le gifler pour cette impudeur, mais ma main droite est déjà occupée, glissant sous la dentelle de ma culotte trempée. Mes propres doigts sont devenus des étrangers, des instruments de torture délicieuse qui fouillent la fente brûlante de mon sexe.

Je vois tout. Le chrome de l'ascenseur reflète l'image de mes lèvres charnues, déjà rouges et gonflées, qui s'écartent sous la pression de mes phalanges. La mouille brille, filante, s'étalant sur mes doigts comme une preuve irréfutable de ma déchéance. Je ne suis plus l'architecte dont les plans sont cités dans les revues d'art ; je suis une femelle en rut, coincée entre quatre parois froides, qui s'offre en spectacle à l'homme qu'elle devrait détester le plus au monde.

— Écarte encore, ordonne-t-il, sa voix vibrant contre mes cervicales comme un courant électrique. Je veux voir chaque détail. Je veux voir comment tu te gorges de moi sans même que je t'aie touchée.

Il ne m'aide pas. Ses mains restent fixées sur mes hanches, me maintenant immobile face à mon propre crime de lèse-majesté. Je m'exécute, mes doigts crochetant le bord de ma petite culotte pour la dégager complètement, exposant mon clitoris, ce petit bouton de chair écarlate qui pulse à chaque battement de mon cœur. Je commence à me caresser avec une frénésie qui m'effraie. Le bruit est obscène. Un clapotis sourd, humide, qui résonne contre les parois de l'ascenseur. C'est le son de ma dignité qui s'effondre.

— Regarde-toi, Éléonore, siffle-t-il. Regarde comme ta chatte appelle. Elle réclame ce que ton esprit refuse. Tu es trempée. Tu coules sur tes propres doigts.

Ses yeux, dans le miroir, sont des puits de ténèbres. Il ne cligne pas des paupières. Il dévore l'image de ma main qui monte et descend, de mon pouce qui écrase mon gland avec une précision chirurgicale. Une vague de chaleur part de mon bas-ventre pour irradier jusqu'à mes seins, dont les pointes durcies frottent contre la soie de mon chemisier à chaque spasme. Je sens l'odeur de mon propre désir, une fragrance musquée, lourde, qui sature l'air déjà rare de la cabine. C'est l'odeur de la honte et celle du triomphe de la chair.

Soudain, Julian lâche une de mes hanches. Je crois un instant qu'il va m'accorder le répit de la pénétration, mais sa main remonte vers mon cou. Il ne m'étrangle pas, il enserre ma gorge, juste assez pour que je sente le pouls de mes carotides cogner contre sa paume. Il m'oblige à rejeter la tête en arrière, contre son épaule solide, tout en maintenant mon regard ancré dans le sien à travers la paroi argentée.

— Accélère, commande-t-il. Ne t'arrête pas. Je veux te voir jouir comme une traînée contre ce miroir. Je veux que tes fluides salissent ce chrome impeccable.

Je gémiss, un son rauque qui ne me ressemble pas. Ma main s'agite avec une violence renouvelée. Je ne contrôle plus rien. Mes doigts s'enfoncent en moi, deux phalanges qui cherchent à combler le vide abyssal que sa présence creuse dans mes entrailles. Je

sens mes parois vaginales se contracter, enserrant mes propres doigts dans une étreinte désespérée. Je suis lubrifiée à l'excès, chaque va-et-vient produit un succion visqueuse qui me fait monter les larmes aux yeux.

Julian rapproche son bassin. Je sens la dureté de son sexe, dressé derrière son pantalon de costume sur mesure, venir s'écraser contre mes fesses. La pression est insoutenable. La chaleur de son érection traverse les couches de tissus pour venir brûler ma peau. Il se frotte lentement contre moi, un mouvement de va-et-vient métronomique qui accompagne le rythme de ma main.

— Tu sens ça ? chuchote-t-il, ses lèvres frôlant mon lobe d'oreille. Tu sens comme je suis dur pour toi ? Mais je ne te toucherai pas, Éléonore. Pas avant que tu n'aies admis que tu n'es rien d'autre qu'un animal sous tes airs de glace. Dis-le. Dis-moi ce que tu es en train de te faire.

Je ferme les yeux par réflexe, mais sa main sur ma gorge se resserre, me rappelant à l'ordre.

— Ouvre-les, putain ! Regarde-toi !

Je rouvre les paupières. Ma vision est floue, striée de lueurs blanches. Dans le miroir, je vois une femme aux cheveux défaits, la bouche entrouverte, dont la main s'acharne sur son entrejambe avec une vulgarité magnifique. Je vois mes doigts disparaître et réapparaître, brillants de sueur et de sécrétions. Je vois Julian derrière moi, dominant, sombre, le visage crispé par une tension qui frise la douleur.

— Je... je me caresse, Julian, je souffle, ma voix brisée par l'effort.

— Ce n'est pas assez. Dis-moi la vérité.

— Je suis... je suis en train de me branler devant toi, j'articule dans un souffle

saccadé, les hanches prises de soubresauts incontrôlables. Ma chatte est en train de se noyer... je n'en peux plus...

Le plaisir commence à monter, une lame de fond dévastatrice qui part de mon clitoris pour envahir chaque fibre de mon être. Mon dos se cambre, mes fesses s'écrasent davantage contre son sexe. Je sens une goutte de sueur couler entre mes seins. L'ascenseur semble rétrécir, les parois se rapprocher, nous enfermant dans cette étreinte de métal et de fluides.

Julian lâche ma gorge pour venir saisir mes deux mains. Il les arrache de mon sexe, me laissant brusquement vide, béante, au bord de l'abîme. Je pousse un cri de frustration pure, un râle de bête blessée. Il maintient mes poignets au-dessus de ma tête, me clouant contre le miroir froid. Mon sexe est exposé, offert, palpitant de besoin, recouvert de ma propre trace.

— Tu n'as pas fini, dit-il avec une cruauté délicate. Je n'ai pas dit que tu pouvais venir. Regarde encore. Regarde ce que tu as fait de toi.

Il baisse la tête et, pour la première fois, ses doigts entrent en contact avec ma peau nue, là où ça brûle. Il ne me pénètre pas. Il utilise simplement son index pour recueillir la mouille qui perle à l'entrée de mon vagin, puis il le porte à ses lèvres, me fixant toujours dans le miroir. Il goûte ma souillure avec une lenteur provocante, ses yeux ne quittant jamais les miens.

— Tu as le goût de la reddition, Éléonore. Et on ne fait que commencer.

Ses mots s'écrasent contre mon tympan comme une sentence. Je suis clouée contre ce miroir, le froid du verre mordant mon dos tandis que la chaleur de son corps m'étouffe par devant. Julian reste immobile un instant, savourant le spectacle de ma détresse. Mes poignets protestent sous l'étreinte de ses doigts, mais c'est le vide entre mes cuisses qui me tue. C'est cette béance insupportable, ce feu qui réclame d'être

éteint et qu'il attise avec une cruauté chirurgicale.

Il se recule d'un millimètre, juste assez pour me laisser voir, dans le reflet déformé par le chrome, l'image de ma propre déchéance. Je suis là, les jambes flageolantes, le sexe béant, luisante de mon propre désir. Je ressemble à une bête offerte sur un autel de métal.

— Regarde-toi, Éléonore, murmure-t-il, sa voix vibrant contre ma tempe. Regarde comme tu es trempée. Regarde comme tes lèvres s'ouvrent, comme si elles appelaient mon nom. Tu as tellement besoin de moi que tu en crèves, n'est-ce pas ?

Je veux nier, je veux lui cracher ma haine, mais seule une plainte brisée sort de ma gorge. Il lâche soudainement mes poignets. La chute est brutale. Mes bras retombent le long de mon corps, engourdis, mais je n'ai pas la force de m'enfuir. Je suis hypnotisée par ses mains qui descendent maintenant vers sa propre ceinture. Le cliquetis du métal de sa boucle d'acier résonne dans le silence de la cabine comme un coup de feu.

Il ne me quitte pas des yeux. Il dénoue son pantalon avec une lenteur calculée, ses mouvements fluides, prédateurs. Puis, il libère son sexe, dur, arrogant, une lame de chair qui semble vouloir me transpercer avant même de me toucher. Il est magnifique et terrifiant.

— À genoux, ordonne-t-il.

L'ordre me frappe de plein fouet. Mon orgueil se cabre, mais mon corps trahit chaque parcelle de ma volonté. Je glisse contre la paroi froide, mes genoux heurtant le sol métallique avec un bruit sourd. Je suis là, à sa merci, mon visage à la hauteur de sa virilité qui palpète. L'odeur de l'homme, du cuir et de cette excitation sauvage m'assaille.

— Goûte, dit-il en saisissant une poignée de mes cheveux pour me forcer à lever la tête.

Il n'attend pas que j'obéisse. Il pousse sa verge dans ma bouche d'un coup sec. Je m'étouffe à moitié, mes mains s'agrippant désespérément à ses cuisses dures comme du roc. Il me remplit, m'envahit, sa chair chaude et impitoyable se cognant contre le fond de ma gorge. C'est une intrusion brutale, une possession par le goût et la force. Je sens le sel de sa peau, le pré-foutre qui commence à perler. Il imprime un rythme saccadé, ses hanches claquant contre mon visage.

Je suis une poupée entre ses mains. Il me tire par les cheveux, me forçant à l'aspirer davantage, à me perdre dans cette soumission totale. Mes larmes de frustration se mêlent à ma salive qui coule le long de son sexe. Je déteste ce plaisir qui m'envahit, cette façon dont mon propre vagin se contracte violemment, vide et affamé, alors que je le sers lui.

Soudain, il me tire violemment vers le haut. Il me plaque à nouveau contre le miroir, mais cette fois, il saisit mes cuisses et les enroule autour de sa taille. Mon sexe est pressé contre son bassin, l'humidité de ma mouille s'écrasant contre son ventre.

— Tu voulais que j'arrête ton supplice ? souffle-t-il, son souffle court brûlant ma peau. Je vais te donner ce que tu mérites.

Il n'y a aucun préliminaire, aucune douceur. Il se positionne et entre en moi d'un seul bloc, un coup de boutoir sauvage qui m'arrache un hurlement. C'est trop. C'est trop grand, trop dur, trop soudain. Je me sens déchirée, ouverte en deux par ce pieu de chair qui cherche à atteindre mes entrailles. Le choc fait vibrer toute la cabine. Le miroir derrière moi semble gémir sous la pression.

Il commence à cogner. Chaque coup est une déflagration. Il me baise avec une rage contenue, ses mains s'enfonçant dans la chair de mes fesses pour me ramener vers lui,

pour s'enfoncer plus loin encore. Je sens mon col de l'utérus être pilonné à chaque assaut. C'est une douleur exquise, une agonie de plaisir qui me fait perdre tout contact avec la réalité.

— Regarde ! hurle-t-il. Regarde-nous !

Je tourne la tête vers le miroir. Je vois son visage tordu par l'effort, ses yeux sombres fixés sur mon expression de pure dévastation. Je vois nos corps s'entrechoquer, le contraste de sa peau mate contre ma pâleur, les fluides qui s'écoulent entre nos sexes joints. C'est sale. C'est magnifique. Je sens l'orgasme monter, une vague de fond, une tempête noire qui s'apprête à m'engloutir.

Mes muscles vaginaux se serrent autour de lui comme un étau, le suppliant d'aller plus vite, plus fort. Il grogne, un son animal, primitif, et accélère encore. On ne fait plus qu'un dans ce fracas de métal et de chair. La sueur perle sur son front et goutte sur mes seins.

— Julian... Julian, je vais...

— Jouis pour moi, sale petite menteuse. Jouis !

L'explosion me foudroie. C'est un spasme violent qui me parcourt de la tête aux pieds. Mon sexe se contracte en rafales, aspirant sa virilité alors que je sens le jet brûlant de son foutre inonder mon intérieur. Je crie son nom, les yeux révulsés, mon corps secoué par des décharges électriques qui ne semblent jamais vouloir s'arrêter. Il continue de me pilonner quelques secondes, son propre climax l'arrachant à sa maîtrise, avant de s'effondrer contre moi, son front contre mon épaule, nos souffles hachés se mélangeant dans l'air saturé d'hormones.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par le bruit de nos cœurs qui cognent contre nos poitrines. Il reste ainsi, enterré en moi, me maintenant contre le

verre. Je sens la chaleur de sa semence couler lentement le long de mes cuisses, une trace indélébile de son passage.

Le "ding" de l'ascenseur retentit. Les portes coulissent avec un sifflement métallique. La lumière crue du couloir inonde la cabine, révélant le chaos de nos vêtements et l'obscénité de notre posture.

Julian se retire lentement de moi. Le vide qui s'installe est une morsure froide. Il réajuste ses vêtements avec une aisance déconcertante, redevenant en un instant l'homme de fer, le prédateur en costume. Il ne me regarde même plus alors que je me laisse glisser au sol, tremblante, mon corps encore parcouru de frissons résiduels.

Il sort de l'ascenseur, ses pas résonnant sur le marbre du couloir. Juste avant que les portes ne se referment, il s'arrête et se tourne à demi vers moi.

— Nettoie-toi, Éléonore. Tu as une réunion dans dix minutes.

Les portes se rejoignent, me laissant seule face à mon reflet brisé dans le chrome. J'ai le goût de lui dans la bouche et son empreinte gravée dans mes entrailles. L'enfer ne fait que commencer.

# Chapitre 8

## Chantage et Salive

L'acier brossé des portes de l'ascenseur luit sous les néons blafards du couloir, une barrière froide qui sépare mon monde ordonné du chaos que je viens d'y enfermer. Je lisse le revers de mon veston, ajuste ma cravate avec une précision chirurgicale, alors que mes doigts gardent encore l'odeur de sa peau et de son excitation acide. Le silence du centre de surveillance n'est rompu que par le ronronnement des serveurs, un pouls électrique qui bat au rythme de ma propre impatience. Je pose ma main sur le panneau de commande. Le métal est glacial, contrastant avec la chaleur qui irradie encore de mes paumes.

J'appuie sur le bouton d'ouverture.

Le sifflement pneumatique des portes qui coulissent est le premier signal. Le spectacle qui s'offre à moi est une insulte à la symétrie qu'Éléonore chérit tant, et pourtant, c'est l'œuvre d'art la plus parfaite que j'aie jamais contemplée. Elle est là, prostrée sur le sol en chrome de la cabine, un tas de soie sombre et de chair ivoire. Ses genoux sont écartés, ses mains plaquées contre les parois réfléchissantes comme si elle cherchait à s'agripper à son propre reflet. Sa jupe fourreau, remontée jusqu'à la taille, dévoile le désastre de sa tenue : le dentier de ses bas est arraché, une jarretière pend, inutile, le long de sa cuisse droite.

Je ne dis rien. Je la regarde.

L'éclairage zénithal de la cabine ne lui laisse aucune zone d'ombre. Sur l'intérieur de ses cuisses, une trace de semence, épaisse et nacrée, coule lentement, traçant un sillage de luisance obscène sur sa peau mate. C'est le stigmate de sa propre défaite, le

fluide qui marque son appartenance à ce moment de perte. Ses cheveux, d'ordinaire si impeccablement lissés, lui barrent le visage de mèches poisseuses de sueur. Elle tremble. Un spasme parcourt son ventre plat, et je vois ses muscles se contracter, encore sous le choc de l'orgasme solitaire ou de la terreur que je lui inspire.

— Debout, Éléonore.

Ma voix claque dans le couloir vide, dénuée de toute émotion apparente. C'est la voix du prédateur qui observe sa proie à travers un écran de haute définition. Elle relève la tête. Ses yeux sont injectés de sang, ses pupilles dilatées par une adrénaline noire. Elle me regarde, et je vois l'horreur se mêler à une fascination immonde. Elle déteste ce qu'elle est devenue en l'espace de quelques minutes, mais elle ne peut détacher ses yeux des miens, car je suis le seul miroir capable de lui renvoyer la vérité de sa perversion.

— La réunion commence dans dix minutes, j'ajoute en consultant ma montre. Tes clients n'apprécieraient pas de voir leur architecte dans cet état de décomposition.

Elle laisse échapper un gémissement étranglé, un son animal qui résonne contre les parois de chrome. Elle tente de se redresser, mais ses jambes flanchent. Elle glisse sur sa propre mouillure qui macule le sol de la cabine. Je fais un pas en avant, pénétrant dans l'espace exigü de l'ascenseur. L'odeur est étouffante : un mélange de parfum de luxe à prix d'or, d'ozone et de cette senteur musquée, entêtante, de son sexe ouvert et exposé.

Je la saisis par le bras, mes doigts s'enfonçant dans sa chair tendre, juste au-dessus du coude. Je la hisse avec une rudesse calculée. Elle s'appuie contre moi, sa poitrine heurtant mon torse. À travers le tissu de ma chemise, je sens la pointe dure de ses tétons et la chaleur de son souffle erratique. Ses yeux plongent dans les miens, une supplique muette y brûle, mais je n'ai aucune compassion pour elle. Je ne veux que la

voir s'effondrer davantage.

— Regarde-toi, murmuré-je à son oreille, ma main glissant vers sa nuque pour la forcer à faire face à la paroi miroir.

Elle est obligée de contempler l'image. Son visage est une promesse de luxure, ses lèvres gonflées, sa bouche entrouverte laissant deviner le bout de sa langue qui tente de réhumidifier ses lèvres sèches. Elle voit la trace de frotter qui descend encore vers son genou, une souillure blanche sur la perfection de sa ligne. Je sens son bassin donner un coup involontaire contre ma hanche. Elle se dégoûte, mais la vision de sa propre dégradation la fait jouir d'une manière qu'aucun homme ne pourrait égaler.

— Tu es immonde, Éléonore. Une architecte de renom, si propre, si symétrique... et pourtant, tu ne rêves que de te voir ainsi. Sale. Utilisée. Marquée.

Je resserre ma prise sur ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer la ligne tendue de sa gorge. Je sors un mouchoir en lin de ma poche et, d'un geste lent, presque tendre si ce n'était la violence de mon regard, j'essuie la traînée de semence sur sa cuisse. Le tissu gratte sa peau délicate, la faisant tressaillir. Je ne nettoie pas tout. Je laisse une pellicule collante, un souvenir tactile qu'elle sentira sous ses vêtements pendant toute la durée de sa réunion.

— Viens, dis-je en l'entraînant hors de la cabine. J'ai quelque chose à te montrer sur mes écrans. Tu vas adorer la façon dont tu te touches quand tu crois que personne ne te regarde.

Elle ne résiste pas. Elle me suit, ses talons claquant irrégulièrement sur le carrelage froid, une main tentant vainement de rabattre sa jupe froissée sur sa chair encore luisante de sueur et de désir. Nous entrons dans mon antre, le centre de surveillance, là où chaque pixel de sa vie est disséqué sous mon regard souverain. La pièce est plongée dans l'obscurité, éclairée uniquement par le mur d'écrans qui projettent des

angles de vue différents du hall, des bureaux, et de cette cabine d'ascenseur où elle vient de s'abandonner.

Je la pousse sur le fauteuil en cuir devant la console principale. Elle est petite, frêle, face à l'immensité de sa propre image multipliée par vingt.

— Admire le travail, Éléonore. C'est ta plus belle construction.

Mes doigts courent sur le clavier. Une vidéo se lance en boucle sur l'écran central. Elle se voit, il y a cinq minutes. Elle se voit s'accroupir, ses doigts disparaissant sous sa dentelle, son visage se renversant de plaisir alors qu'elle s'offre à l'objectif caché. Le son est coupé, mais on entendrait presque le bruit de sa salive et de ses doigts qui fouillent sa propre intimité avec une rage narcissique.

Je me tiens derrière elle, mes mains posées sur ses épaules, et je sens le frisson qui la parcourt de la tête aux pieds. Elle est captive, prise entre la peur du chantage et l'extase insoutenable de se voir ainsi mise à nu, traquée, possédée par mon regard.

Je penche mon visage vers son oreille, humant l'odeur de sa peur mêlée à celle de son excitation. C'est un parfum entêtant, une fragrance de peau chauffée par la honte. Ses petites mains se crispent sur les accoudoirs du fauteuil, les jointures blanches, tandis que ses yeux restent rivés, malgré elle, sur l'écran mural où son double numérique finit de se souiller. Sur la vidéo, elle écarte ses lèvres charnues d'un geste saccadé, ses propres doigts s'enfonçant dans sa fente luisante. Le grain de l'image est si net que je peux voir le filet de cyprine qui étire ses fils transparents entre ses phalanges.

— Tu es trempée, Éléonore. Pas seulement sur cet écran, mais là, sous moi. Je le sens. L'air de cette pièce en est saturé.

Ma main quitte son épaule pour glisser le long de son cou, enserrant sa gorge sans presser, juste assez pour qu'elle sente l'emprise de mes doigts. Je sens son pouls

s'affoler sous ma paume, un petit animal pris au piège qui bat la chamade contre ma peau. Je force sa tête en arrière, son crâne venant butter contre mon plexus. Elle est obligée de me regarder de dessous, les yeux embués, les lèvres entrouvertes.

— Dis-le. Dis-moi ce que ça te fait de te voir te comporter comme une chienne en chaleur dans mon ascenseur. Dis-moi que tu aimes l'idée que j'aie chaque seconde de ton indécence stockée sur mes serveurs.

Elle essaie de détourner le regard, mais je renforce ma prise, mes ongles s'ancrant légèrement dans la base de sa mâchoire. Je ne veux pas de sa pudeur, je veux sa vérité la plus crue.

— C'est... c'est une violation, murmure-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle brisé.

— Une violation que tu as provoquée, je rétorque d'un ton cinglant. Tu savais que les caméras étaient là. Tu savais que je te regardais. C'est pour ça que tu l'as fait. Tu avais besoin de savoir que mon regard se posait sur ton sexe ouvert.

Je lâche sa gorge pour faire glisser ma main vers le bas, déboutonnant lentement son chemisier de soie. Elle ne proteste pas. Elle tremble trop pour ça. Je dégage le tissu de ses épaules, révélant la nacre de sa peau sous la lumière crue des moniteurs. Ses seins se soulèvent, les mamelons déjà pointés, durcis par le froid de la pièce et le feu de son propre désir masochiste.

Sur l'écran, la Éléonore virtuelle gémit en silence, sa bouche formant un "O" de détresse orgasmique alors qu'elle s'enfonce deux doigts supplémentaires. Ici, dans la réalité, je plaque ma main sur son entrejambe, par-dessus son mince collant. C'est brûlant. Une chaleur humide traverse le nylon.

— Tu es une fontaine, Éléonore. Tu inondes tout.

Je déchire brusquement le voile de ses collants à l'entrejambe. Le bruit du nylon qui cède est sec, définitif. Mes doigts plongent directement dans sa moiteur, sans préliminaires, sans douceur. Elle lâche un cri étouffé, son dos s'arcant violemment contre moi. Je fouille sa chair, mes doigts glissant sur son clitoris gonflé, saturé de sang. Elle est tellement lubrifiée que mes phalanges font un bruit de succion, un clapotis obscène qui résonne dans le silence de la salle de surveillance.

— Regarde ! j'ordonne en pointant l'écran du doigt. Regarde comme tes doigts bougeaient en toi. Je vais faire exactement la même chose, mais cette fois, tu ne seras pas seule à te souiller.

Je ralentis le mouvement, tournant mes doigts autour de son bouton de chair, le pressant avec une insistance cruelle. Je sens ses muscles vaginaux se contracter autour de ma main, essayant de me retenir, de m'aspirer. Elle gémit, un son rauque, animal, qui n'a plus rien de la femme sophistiquée qu'elle prétend être en public.

— S'il vous plaît... souffle-t-elle, sa tête retombant sur le côté.

— "S'il vous plaît" quoi ? Que j'arrête ? Ou que je te montre à quel point tu es une traînée ?

Je retire mes doigts de son intimité, les portant à sa bouche. Ils sont brillants de sa propre substance, collants, porteurs de son odeur la plus intime. Elle me fixe avec une horreur fascinée.

— Lèche, Éléonore. Goûte-toi. Goûte ce que tu m'offres sur ce tapis de bureau.

Elle hésite une seconde, ses yeux faisant la navette entre l'écran où elle se masturbe et mes doigts souillés. Puis, sa langue sort, timide d'abord, puis plus gourmande. Elle entoure mon index, aspirant la salive et sa propre cyprine avec une docilité qui me

fait bander à en avoir mal dans mon pantalon. Elle ferme les yeux, se perdant dans l'humiliation, acceptant enfin de n'être que cet objet de plaisir sous mon contrôle total.

Je me place derrière le fauteuil, déboutonnant ma braguette d'une main tandis que l'autre reste dans sa bouche, explorant son palais, jouant avec sa langue. Mon sexe s'échappe de mon pantalon, dur, battant, cherchant déjà la chaleur de sa peau. Je ne vais pas la pénétrer tout de suite. Je veux qu'elle macère dans son envie.

Je saisis une poignée de ses cheveux et je tire sa tête en arrière, l'obligeant à regarder à nouveau le mur d'écrans.

— Tu vois cette séquence ? Celle où tu écarter tes fesses pour l'objectif ?

Sur l'écran n°4, elle s'était effectivement retournée dans l'ascenseur, offrant sa croupe à la lentille, un geste de pure exhibition.

— Je veux que tu te mettes dans la même position. Ici. Sur cette console. Je veux voir si ton corps réel réagit aussi bien que ton image quand je le traite comme il le mérite.

Elle se lève, les jambes flageolantes, sa jupe déchirée pendant lamentablement autour de ses hanches. Elle s'appuie sur le rebord de la console de commande, faisant basculer son bassin vers l'arrière. Ses fesses, blanches et rebondies, sont offertes à ma vue, juste à côté de l'image fixe de son propre sexe dilaté sur le moniteur central.

Je m'approche d'elle, collant mon torse contre son dos nu. Je sens la sueur glisser entre ses omoplates. Je passe ma main entre ses cuisses, venant cueillir à nouveau cette salive intime qui ne cesse de couler. Je l'étale sur ses fesses, massant la chair avec une lenteur calculée, sentant ses sphincters se contracter par réflexe.

— Tu es si belle quand tu es brisée, Éléonore. Tu n'as aucune idée du pouvoir que ces

vidéos me donnent sur toi. Je pourrais les envoyer à ton mari, à tes collègues... ou je pourrais simplement les garder pour moi, pour me finir chaque soir en pensant à ta petite fente qui supplie pour qu'on la déchire.

Je sens son souffle se saccader. Elle est à la limite. Le mélange de terreur sociale et de luxure pure est en train de court-circuiter sa raison. Je prends son visage entre mes mains, l'obligeant à regarder son propre reflet dans l'écran noirci d'un moniteur éteint.

— Regarde-toi. Regarde ce que tu es devenue en dix minutes. Une esclave de tes propres pulsions.

Je presse mon sexe contre la raie de ses fesses, ne cherchant pas encore l'entrée, mais marquant mon territoire. La chaleur de son corps est une invitation au carnage. Mes mains descendent pour pétrir ses seins, ses tétons frottant contre la paume de mes mains alors qu'elle commence à gémir de façon incontrôlée, balançant son bassin contre ma virilité.

— Julian... Julian, je t'en supplie...

— Tu me supplies de quoi ? De te prendre ? De te filmer encore ?

Je mords son épaule, assez fort pour laisser une marque qui durera des jours. Un sceau. Elle lâche un cri de douleur qui se transforme immédiatement en un gémissement de plaisir sale. Sa main descend, cherchant la mienne pour me guider vers son entrejambe, mais je la repousse. C'est moi qui décide du rythme. C'est moi qui décide quand elle a le droit de jouir.

— Non. Tu vas d'abord me montrer à quel point tu as besoin de moi. Utilise ta salive. Lubrifie-toi devant moi, Éléonore. Comme sur la vidéo, mais en me regardant dans les yeux. Je veux voir la conscience de ta propre dégradation.

Elle tremble. Ses doigts s'approchent de ses lèvres, hésitants, avant qu'elle ne comprenne que je ne lui laisserai aucune porte de sortie. Je vois sa gorge se contracter quand elle avale sa salive, puis elle glisse deux doigts dans sa bouche. Elle me fixe, ses yeux brillants de larmes qu'elle refuse de laisser couler, tandis que le bruit de succion emplît le silence pesant de la pièce. C'est un son obscène, amplifié par les parois métalliques du centre de surveillance.

Quand elle ressort ses doigts, ils sont luisants, filants. Je lui attrape la nuque, forçant sa tête vers l'arrière pour qu'elle ne puisse pas détourner le regard.

— Fais-le, Éléonore. Lubrifie-toi pour moi.

Sa main descend, lente, torturée. Elle écarte les pans de sa robe, dévoilant sa dentelle déjà trempée. Elle écarte le tissu et je vois sa fente, rose, gonflée, qui semble appeler mon contact. Elle frotte ses doigts humides contre son clitoris, puis les enfonce en elle avec un petit cri étouffé. Le contraste entre sa peau diaphane et la froideur des moniteurs bleutés derrière elle est insoutenable. Sur les écrans, son image passée continue de gémir en boucle, créant une symphonie de débauche qui sature l'espace. Elle se caresse, le souffle court, ses hanches commençant à bouger d'elles-mêmes, entraînées par le rythme que ses propres doigts imposent à son corps traître.

Je ne tiens plus. L'odeur de son excitation, musquée, sauvage, me monte au cerveau comme un poison. Je déboutonne mon pantalon d'un geste brusque, libérant ma virilité tendue à rompre, pulsante. Je la saisis par les hanches et je la retourne sans ménagement, l'écrasant contre la console de commande. Ses seins s'aplatissent contre les écrans tactiles, dérégplant les flux vidéo, faisant défiler des dizaines d'images d'elle, sous tous les angles, alors qu'elle s'agrippe au bord du bureau pour ne pas tomber.

— Regarde-toi, murmurai-je à son oreille en mordant le lobe de son oreille. Regarde comme tu aimes ça.

Je n'attends pas. Je ne cherche pas à être tendre. Je guide ma queue contre son entrée déjà inondée et je m'enfonce d'un coup sec, jusqu'à la garde. Elle pousse un hurlement qui se perd dans le fracas des serveurs. Elle est étroite, brûlante, un étau de chair qui m'enserme avec une violence délicieuse. Je commence à cogner contre elle, des coups de boutoir sourds, rythmés par le claquement de mon bassin contre ses fesses rebondies. À chaque impact, je sens son corps tressaillir, ses muscles vaginaux se contracter autour de moi, essayant de me broyer, de m'aspirer plus profondément encore.

— Julian... plus fort... je t'en prie, plus fort !

Sa voix est rauque, dépouillée de toute dignité. Elle n'est plus la femme fière que j'ai rencontrée ; elle n'est plus qu'un amas de nerfs et de désir brut. Je réponds à sa demande en augmentant la cadence, mes mains s'enfonçant dans la chair de ses hanches, y laissant des marques rouges, presque violettes. Je suis un animal, je ne cherche que la friction, la chaleur, l'humiliation de cette possession totale. Je la prends devant les preuves de sa propre chute, utilisant son corps comme un instrument.

La sueur perle sur mon front, coule le long de mon torse, se mélangeant à la sienne. L'air est devenu irrespirable, chargé de phéromones et d'électricité. Je sens l'orgasme monter, une vague de fond destructrice. Ses gémissements deviennent des sanglots de plaisir pur, elle rejette la tête en arrière, cherchant ma bouche. Je l'embrasse avec brutalité, enfonçant ma langue comme je l'enfonce en elle, goûtant son désespoir et son extase.

Ses parois internes commencent à pulser frénétiquement. Elle est au bord du gouffre. Je ralentis un instant, juste pour la torturer, pour voir ses yeux s'écarquiller de manque, puis je reprends de plus belle, plus sauvage, plus profond. Je veux qu'elle sente chaque centimètre de moi, je veux qu'elle soit marquée par cette pénétration jusque dans ses os.

— Je vais te remplir, Éléonore. Tu vas garder mon foutre en toi toute la nuit, tu m'entends ? Tu vas le sentir couler entre tes cuisses et tu te souviendras de ce que tu es.

Elle ne répond plus que par des cris inarticulés. Elle explose la première, son corps se cambrant violemment, ses doigts griffant le métal de la console. Je la sens se liquéfier autour de moi, son spasme est si intense qu'il déclenche le mien. Je lâche un grognement sourd, animal, alors que ma semence jaillit en elle, vague après vague, brûlante et abondante. Je continue de la pilonner quelques secondes de plus, voulant vider chaque goutte, voulant saturer son utérus de ma présence.

Le silence revient peu à peu, troublé seulement par nos respirations saccadées. Je reste en elle un moment, savourant la chaleur déclinante de son étreinte, puis je me retire avec un bruit de succion humide. Elle s'effondre presque sur la console, ses jambes ne la portant plus. Un filet blanc et visqueux commence déjà à perler le long de sa cuisse, venant tacher le tapis sombre.

Je remonte mon pantalon sans un mot, mon visage reprenant son masque de froideur habituel. Je la regarde, brisée, tremblante, étalée sur mon matériel de surveillance comme une offrande consommée. Elle lève les yeux vers moi, cherchant une trace de tendresse, une résolution émotionnelle qui ne viendra jamais.

— Rhabille-toi, dis-je d'une voix dépourvue d'émotion. Et n'oublie pas de nettoyer le bureau. Tu as laissé de la salive partout.

Je sors de la pièce sans me retourner, la laissant seule avec ses vidéos, son corps endolori et l'odeur de mon foutre qui imprègne désormais chaque pore de sa peau. Le chapitre est clos, mais son calvaire, lui, ne fait que commencer.

# Chapitre 9

## Parking Souterrain

Le métal froid de la console de surveillance me rentre dans les vertèbres, mais je ne bouge pas. Je reste là, les cuisses écartées, étalée sur les claviers et les manettes qui m'ont servie de lit de supplice. L'air climatisé de la salle de contrôle est une morsure sur ma peau trempée. Julian ne se retourne pas. Je l'écoute remonter sa braguette, un bruit sec, définitif, qui claque dans le silence saturé de l'ozone des serveurs. Il sort de la pièce sans un mot, me laissant seule avec le scintillement des dizaines d'écrans qui tapissent le mur.

Je sens la viscosité de sa semence mêlée à ma propre mouillure couler lentement le long de mes fesses, une trace chaude et dégoûtante qui vient souiller le tapis sombre sous la console. Mon corps est un champ de bataille de sensations contradictoires : l'épuisement de mes muscles endoloris et cette faim insupportable qui ne s'est pas éteinte, malgré la brutalité de l'acte. Je fixe une caméra sur le moniteur central. C'est une vue en plongée du parking souterrain, trois étages plus bas. Du béton gris, des lignes jaunes parfaites, une géométrie vide qui m'appelle.

Je me redresse avec peine, mes articulations craquent. Chaque mouvement réveille le feu entre mes jambes. Mes doigts sont encore poisseux de salive et de foutre. Je ne m'essuie pas. Je ramasse mes vêtements éparpillés sur le sol, les enfile avec une lenteur mécanique. Ma culotte de soie est une insulte contre ma vulve gonflée, irritée par les frottements impitoyables de Julian. Je boutonne mon chemisier, l'étoffe frôlant mes tétons encore durs, dressés comme des pointes de fer.

L'ascenseur descend dans un bourdonnement sourd. Les parois en miroir me renvoient mon image, et je me dévore du regard. Mes cheveux sont un chaos, mes

lèvres sont rouges, mordues jusqu'au sang, et mes yeux ont cette lueur de bête traquée que j'adore détester. Je suis une architecture brisée, mais je reste symétrique. Toujours.

Le parking souterrain m'accueille avec son humidité clinique et son odeur de gomme brûlée. C'est un labyrinthe de colonnes de béton et de néons qui bourdonnent. Le silence est si épais qu'il en devient physique. Mes talons claquent sur le bitume lisse, un métronome qui scande mon impatience. J'atteins ma voiture, une berline noire aux vitres teintées, un sanctuaire de cuir et de verre.

Une fois à l'intérieur, je ne démarre pas. Je reste assise dans l'obscurité, les mains crispées sur le volant. L'habitacle est saturé de mon parfum coûteux et de cette odeur de sexe qui me colle à la peau. Mon regard dévie vers le rétroviseur intérieur. Je l'ajuste avec une précision chirurgicale pour ne voir que mon propre visage, puis je l'incline plus bas, vers mon buste.

Je déboutonne lentement mon chemisier, un bouton après l'autre. Je veux me voir. J'ai besoin de cette validation que seul mon propre reflet peut m'offrir. Ma main descend, glisse sous la ceinture de ma jupe, écarte la soie humide de ma culotte. Je suis trempée, une mare de fluides qui s'étire sous mes doigts. Je commence à me masser le clitoris, les yeux fixés sur le miroir, cherchant dans mes propres pupilles l'étincelle de l'orgasme que Julian n'a pas réussi à éteindre totalement. Je me donne ce plaisir avec une rage froide, une autarcie nécessaire. Mes doigts s'enfoncent, explorent la chair meurtrie, tandis que je gémiss contre le cuir du siège.

C'est alors qu'un bruit sec me fait sursauter. Un coup de phalanges contre la vitre latérale.

Mon cœur s'arrête. Julian est là, de l'autre côté du verre. Il est une silhouette sombre, un prédateur dont je ne distingue que les yeux, brillants d'une intensité insoutenable sous la lumière crue des néons. Il n'attend pas que je réagisse. Il ouvre la portière, qui

n'était pas verrouillée. Le froid du parking s'engouffre dans la chaleur moite de la voiture.

Il ne dit rien. Il reste debout dans l'entrebâillement, son regard plongeant directement entre mes jambes écartées, là où mes doigts sont encore enfouis dans ma propre intimité. La honte et le désir se mélangent en un acide brûlant dans ma gorge.

« Continue », ordonne-t-il d'une voix basse, dénuée de toute émotion mais chargée d'une menace électrique.

Je veux protester, je veux refermer mes jambes, mais l'autorité dans son regard me paralyse. Il entre dans la voiture, se glisse sur le siège passager, envahissant mon espace vital. L'odeur de son tabac et de sa peau propre supplante l'odeur du sexe. Il ne me touche pas encore. Il se contente d'observer ma main qui tremble sur ma vulve rougie.

« Regarde-toi, Éléonore, » murmure-t-il en attrapant le rétroviseur pour l'orienter encore plus précisément vers mon sexe ouvert. « Regarde comme tu es avide. Regarde ce que je t'ai fait. »

Ses yeux ne quittent pas le miroir. Il me force à être le témoin de ma propre déchéance, à contempler la façon dont mes lèvres charnues se soulèvent sous mes propres caresses, brillantes de la semence qu'il a laissée en moi. Ma respiration devient un hululement animal. Sa présence est une pression physique, une surveillance totale qui m'excite autant qu'elle me terrifie.

Soudain, sa main, large et calleuse, s'abat sur la mienne. Il écrase mes doigts contre mon clitoris avec une force qui me fait cambrer le dos. Un cri étouffé meurt dans ma gorge. Ce n'est plus une caresse, c'est une prise de possession. Il se penche vers moi, son souffle chaud contre mon oreille, tandis que ses yeux restent fixés sur le reflet de notre union forcée dans le miroir.

« Tu pensais que tu n'avais besoin que de toi ? » grogne-t-il en commençant à me doigter avec une régularité brutale, ses phalanges percutant mon col de l'utérus. « Regarde-moi te briser. »

Ses phalanges s'enfoncent, s'ouvrent un chemin sans aucune pitié dans ma chair trempée, et le bruit de succion qui s'élève dans l'habitacle exigü de la voiture me donne envie de hurler de honte. C'est un son obscène, spongieux, qui trahit l'état de dévastation dans lequel il m'a plongée. Je déteste la façon dont mon corps répond à sa cruauté, la manière dont mon bassin se soulève instinctivement pour en demander plus, cherchant à combler le vide qu'il crée à chaque va-et-vient saccadé.

Julian saisit mon menton de sa main libre, ses doigts s'ancrant dans ma mâchoire pour m'obliger à fixer ce putain de miroir.

— Regarde, Éléonore. Regarde comme tu es ouverte pour moi. Tu sens comme tu es grasse ? Tu es comme une bête en chaleur coincée dans du cuir.

Ma vue se trouble, mais je ne peux pas détourner les yeux. Dans le reflet, je vois mon visage décomposé, mes lèvres entrouvertes qui laissent échapper des gémissements que je ne reconnais pas. Je vois sa main, sombre contre la blancheur laiteuse de mes cuisses, qui entre et sort de moi avec une régularité de métronome. Le jus de mon excitation brille sur ses articulations, coulant le long de ses doigts jusqu'à son poignet. C'est dégoûtant. C'est la chose la plus excitante que j'aie jamais vécue.

Il retire brusquement ses doigts, me laissant un instant dans un vide insupportable, avant de saisir ma nuque pour écraser mon visage contre le volant. Le klaxon lâche un cri bref, étouffé, qui résonne lourdement dans le béton désert du parking. L'odeur du plastique froid et de mon propre parfum se mélange à l'odeur musquée de Julian. Je sens le métal de sa braguette contre mes fesses, une promesse de douleur et de plaisir qui me fait frissonner violemment.

— Tu crois que tu peux te toucher en pensant à moi et t'en sortir comme ça ? murmure-t-il, sa voix vibrant contre mon crâne. Tu voulais que je voie ? Maintenant, tu vas sentir.

Il déboutonne son pantalon avec une lenteur calculée, un cliquetis métallique qui sonne comme une sentence. Je suis pliée en deux, la poitrine écrasée contre la colonne de direction, les fesses offertes, tremblante. Je sens l'air frais du parking sur ma peau nue, puis, soudain, la chaleur brutale de son sexe qui vient battre contre mon entrée. Il est massif, tendu, une barre de fer enveloppée de velours brûlant qui cherche son chemin dans mon humidité débordante.

Il ne me pénètre pas tout de suite. Il se contente de frotter son gland contre mon clitoris gonflé, étalant mon propre désir sur mes lèvres inférieures. Le supplice est atroce. Je griffe le cuir du volant, mes ongles s'enfonçant dans la matière synthétique.

— Julian, s'il te plaît...

Ma voix n'est qu'un souffle brisé, une supplique de soumise.

— « S'il te plaît » quoi ? me crache-t-il au visage en me tirant les cheveux en arrière pour m'obliger à cambrer les reins. Tu veux que je te défonce ici, comme la traînée que tu es ? Tu veux que les caméras de sécurité enregistrent la façon dont tu encaisses chaque coup ?

Il n'attend pas de réponse. D'un coup de rein sauvage, il s'enfonce en moi. La douleur est fulgurante, une déchirure qui me fait rejeter la tête en arrière dans un cri muet. Il est trop gros, trop profond. Je sens mon col de l'utérus être percuté de plein fouet, une décharge électrique qui irradie jusque dans mes orteils. Il reste immobile un instant, me laissant savourer l'étirement insupportable de mes chairs, le sentiment d'être totalement envahie, possédée par quelque chose de bien trop vaste pour moi.

Puis, il commence à bouger. Ce n'est pas de la tendresse. C'est un assaut. Ses mains se posent sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma peau comme s'il voulait y laisser des marques indélébiles, et il commence à me pilonner avec une rage froide. À chaque impact, mon corps est projeté contre le volant. Le bruit de nos sexes qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, remplit l'espace confiné de la voiture.

Je perds pied. La réalité se réduit à cette douleur sourde au fond de mon ventre et à cette chaleur qui monte, monte, menaçant de me faire exploser. Je sens la sueur perler sur mon front, glisser entre mes seins. Julian est un animal derrière moi, son souffle est un grognement régulier, sa peau brûlante contre mon dos me consume. Il ne me laisse aucune chance de reprendre mon souffle. Il m'impose son rythme, me brisant un peu plus à chaque va-et-vient.

— Regarde-toi, Éléonore, siffle-t-il à mon oreille alors qu'il accélère encore, ses coups devenant de plus en plus courts, de plus en plus brutaux. Regarde cette salope qui en redemande.

Il attrape mon bras et force ma main à descendre, à aller toucher l'endroit où nos corps se rejoignent. Mes doigts rencontrent le mélange de ma cyprine et de sa sueur, le va-et-vient frénétique de sa queue qui disparaît et réapparaît dans mon antre rouge et gonflée. La vision est insoutenable de crudité. Je me vois me faire prendre, je vois ma propre déchéance physique, et mon clitoris envoie des décharges de plus en plus violentes à mon cerveau embrumé.

Je commence à voir des taches de lumière derrière mes paupières closes. Je suis à la limite, suspendue au-dessus d'un précipice de jouissance noire et violente. Julian le sent. Il sait exactement où j'en suis. Il ralentit soudainement le mouvement, me laissant haletante, au bord de l'abîme, le corps secoué de spasmes de frustration.

— Pas encore, chuchote-t-il d'une voix de prédateur. Je ne t'ai pas encore assez brisée.

Il se retire presque entièrement, me laissant un instant de répit trompeur, avant de me retourner brusquement sur le siège passager, mes jambes se retrouvant de chaque côté de son bassin, mon dos plaqué contre la portière froide. Ses yeux sont deux abîmes de noirceur, dénués de toute émotion autre qu'une faim dévorante. Il saisit mes cuisses, les écartant au maximum, et se prépare à me reprendre avec une violence renouvelée.

Le froid de la vitre contre mes omoplates n'est rien comparé au brasier qui dévore mon bas-ventre. Julian ne me laisse pas le temps de reprendre mon souffle. Ses mains, larges et impitoyables, s'ancrent dans la chair de mes cuisses, les écartant jusqu'à la limite de la déchirure. Je me sens exposée, offerte à la lumière crue du plafonnier qui dessine chaque courbe de ma détresse et de mon excitation. Mon sexe est une plaie ouverte, palpitante, inondée par mon propre désir honteux qui s'écoule le long de mes fesses.

Il ne me pénètre pas tout de suite. Il se contente de presser son membre, dur comme du fer, contre mon entrée déjà dévastée. Je sens sa chaleur, son épaisseur, et la menace sourde qui émane de son corps immobile. Ses yeux plongent dans les miens, m'obligeant à assumer l'infamie de ma propre soumission. Je veux qu'il s'arrête, et je crève d'envie qu'il m'achève. C'est cette dualité qui me brise, plus sûrement que ses coups de reins.

— Regarde-moi, Éléonore, ordonne-t-il, sa voix vibrant contre mon plexus. Regarde la salope que tu es devenue en dix minutes.

D'un coup sec, il s'enfonce. La douleur est fulgurante, une lame de fond qui m'arrache un cri étouffé contre son épaule. Il est immense, trop plein pour moi, et pourtant mon corps se referme sur lui, l'emprisonnant dans un étau de muscles convulsifs. Il ne bouge pas. Il attend que j'encaisse, savourant ma respiration

saccadée, le tremblement de mes lèvres. Puis, sans prévenir, il amorce un mouvement de va-et-vient d'une brutalité méthodique.

Chaque poussée me cogne contre la portière, faisant vibrer le verre. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent remplit l'habitacle exigü, un son humide, cru, animal. Je sens son sexe labourer mes parois, cherchant ce point précis qui me fera basculer. Julian n'est plus un homme, c'est une machine de guerre conçue pour m'annihiler. Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, me cambrant à l'extrême. Sa poitrine s'écrase contre mes seins dont les tétons durcis me font mal sous le frottement de sa chemise.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? murmure-t-il entre deux coups de bouoir. Que je te traite comme une chienne dans ce parking infect ?

Je ne peux pas répondre. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif. L'odeur du cuir de la voiture se mêle à celle, âcre et métallique, de notre sueur et de mon excitation. Je sens le foudre qu'il a déjà laissé sur mes doigts au début de la scène se mélanger à la moiteur de mes cuisses. Je suis une épave. Je le déteste de me voir ainsi, et je l'idolâtre de me donner cette agonie délicieuse.

Le rythme s'accélère. Julian ne retient plus ses coups. Il me baise avec une rage froide, cherchant à marquer mon utérus de son empreinte. Mes talons griffent le cuir des sièges, cherchant un appui, une issue qui n'existe pas. Ma tête bascule en arrière, heurtant la vitre, et je vois dans le reflet déformé du rétroviseur mon visage transformé par l'orgasme qui monte. Je ressemble à une possédée. Mes yeux sont révulsés, ma bouche grande ouverte pour aspirer l'air qui me manque.

— Julian... je... je vais...

— Garde-le ! grogne-t-il en s'enfonçant encore plus profondément, me soulevant presque du siège. Garde-le jusqu'à ce que je te l'ordonne !

Mais c'est trop tard. La première décharge me foudroie. C'est un déchirement, une explosion de noirceur qui m'arrache de la réalité. Mon sexe se contracte violemment sur lui, le broyant dans une série de spasmes incontrôlables. Je hurle, un son rauque qui ne ressemble à rien d'humain, tandis que ma jouissance coule en vagues brûlantes le long de son membre. C'est une petite mort, une démission totale de mon être.

Julian lâche un juron étouffé, sa propre maîtrise volant en éclats face à l'étreinte sauvage de mon vagin. Il donne trois derniers coups de reins, d'une violence à me briser le bassin, avant de se figer à l'intérieur de moi. Je sens son jet brûlant inonder mes entrailles, de longs jets de semence qui semblent ne jamais s'arrêter. Il s'affale contre moi, son souffle court brûlant ma nuque, tandis que nos fluides mêlés s'écoulent en silence entre mes jambes, maculant le siège de prix de la voiture.

Le silence qui retombe dans le parking est plus assourdissant que mes cris. Julian reste là, en moi, son poids m'écrasant agréablement. L'air frais qui pénètre par le joint de la vitre commence à refroidir la sueur sur ma peau. La honte revient, lente et insidieuse, mais elle est étouffée par une lassitude absolue.

Il finit par se retirer avec un bruit de succion obscène qui me fait frémir. Sans un mot, il se rassoit sur le siège conducteur, remettant de l'ordre dans ses vêtements avec un calme qui me glace le sang. Il n'y a plus de trace de la bête, seulement l'homme de pouvoir, froid et distant. Je reste prostrée sur le siège passager, les jambes encore ouvertes, le sexe battant et dégoulinant, mon intimité exposée à son regard maintenant indifférent.

Il sort un mouchoir en tissu de sa poche, essuie une tache de liquide sur sa cuisse, puis me le jette sur le ventre.

— Nettoie-toi, Éléonore. On part dans deux minutes.

Je regarde le tissu blanc se gorger de mon propre désir et de sa semence. Je ne suis plus qu'un objet qu'on utilise et qu'on range. Et le pire, c'est que je sais déjà que je reviendrai en demander plus. La portière se verrouille d'un clic sonore. Nous sommes de nouveau deux étrangers dans une boîte de métal, mais l'odeur du sexe et de la défaite restera imprégnée dans ces sièges pour l'éternité.

# Chapitre 10

## Le Reflet de l'Autre

L'habitacle de la Bentley pue la sueur froide, le cuir tanné et cet effluve entêtant, presque écœurant, de son parfum à cinq cents euros le flacon. Un mélange de lys de fer et de musc qui me colle à la gorge. Je suis assis, le dos droit contre le siège conducteur, les mains posées à dix heures dix sur le volant de cuir noir. Mes doigts ne tremblent pas. J'ai déjà remonté ma braguette, ajusté les revers de ma veste de costume. Je suis de nouveau l'expert, le prédateur en surplomb, celui qui observe le chaos depuis la salle de contrôle.

À ma droite, Éléonore est une ruine magnifique. Une erreur de calcul dans un plan d'architecte trop parfait. Ses jambes sont encore largement ouvertes, ses talons aiguilles plantés dans la moquette épaisse du plancher. Elle n'a pas bougé. Elle reste là, exposée, la jupe de sa robe fourreau remontée jusqu'à la taille, formant un bourrelet de tissu sombre autour de ses hanches. Entre ses cuisses, sa fente est encore humide, luisante sous la lumière crue et artificielle qui filtre par le pare-brise. Le néon du parking, d'un blanc chirurgical, découpe chaque détail de son anatomie avec une précision indécente. Je vois les lèvres de son sexe, rougies par mes assauts précédents, encore entrouvertes, laissant perler un fil de mouillure translucide qui vient souiller l'intérieur de sa cuisse gauche.

Sur son ventre plat, le mouchoir en tissu blanc que j'y ai jeté il y a deux minutes semble peser une tonne. Il est froissé, imbibé de nos sécrétions mêlées, une tache de réalité organique au milieu de ce luxe aseptisé. Elle ne le touche pas. Elle ne se touche pas. Elle fixe le vide, les pupilles dilatées par un mélange de terreur et de manque.

— Regarde-toi, Éléonore, je lâche d'une voix monocorde, sans même tourner la tête vers elle.

Je sens son tressaillement. Un spasme court qui parcourt ses adducteurs. Elle essaie de refermer les jambes, par pur réflexe de survie sociale, mais je pose ma main droite sur son genou nu. Ma paume est froide, un bloc de glace sur sa peau brûlante. Je serre. Mes doigts s'enfoncent dans sa chair souple, laissant des marques livides qui deviendront des bleus d'ici demain.

— Ne ferme pas. Je n'ai pas fini de te regarder.

Elle laisse échapper un petit gémissement, un son de gorge, étouffé, presque animal. Elle est pathétique dans sa recherche de symétrie. Je sais ce qui se passe dans sa tête de psychopathe de l'image : elle cherche un miroir. Elle cherche la surface réfléchissante qui lui dira qu'elle est encore belle dans cette déchéance, que son corps, même ainsi étalé comme une bête de boucherie, reste une œuvre d'art. Mais ici, dans la pénombre de la voiture, il n'y a que mes yeux. Et mes yeux ne sont pas un miroir complaisant. Ils sont des caméras de surveillance. Ils enregistrent sa honte, la façon dont ses petites lèvres se rétractent nerveusement, l'odeur de son excitation qui recommence à saturer l'air confiné.

Le silence du parking est oppressant, seulement rompu par le cliquetis métallique du moteur qui refroidit et le souffle court d'Éléonore. Je tourne enfin le visage vers elle. Elle est pâle, presque spectrale. Une goutte de sueur roule entre ses seins, disparaissant sous la dentelle de son soutien-gorge que j'ai épargné.

— Tu n'y arrives pas, n'est-ce pas ? Tu ne peux pas jouir si tu ne vois pas ton propre plaisir se refléter quelque part. Tu es vide, Éléonore. Une coquille de verre qui attend qu'on lui renvoie son image.

Je retire ma main de son genou pour saisir le mouchoir souillé sur son ventre. Je le

déplie lentement, exposant la trace visqueuse, l’empreinte de notre bref et brutal échange. Je le passe sous ses narines. Elle ferme les yeux, le visage contracté.

— Sens-le. C’est toi. C’est ton odeur. C’est le désordre que tu détestes tant.

Elle ouvre les yeux, et pour la première fois, je vois la fêlure. Elle ne me regarde pas moi, elle regarde son reflet déformé dans le chrome de la console centrale. Elle cherche désespérément à se réapproprier son corps par la vue. Je le vois à la façon dont ses doigts se crispent sur le cuir du siège, à la manière dont son bassin se soulève imperceptiblement, cherchant un contact, n’importe lequel, pour briser cette solitude sensorielle.

Je lâche le mouchoir qui tombe sur ses pieds nus et je me penche vers elle. Je ne l’embrasse pas. Je n’embrasse jamais. Je place ma bouche contre son oreille, sentant la chaleur qui se dégage de son cou.

— Tu veux te voir ? Tu veux savoir de quoi tu as l’air quand tu es ouverte comme une plaie ?

Je passe ma main entre ses jambes, sans aucune douceur. Mes doigts s’enfoncent directement dans sa mouillure, brusques, conquérants. Elle arque le dos, un cri étranglé mourant dans sa gorge. Je sens ses parois vaginales se contracter autour de mes phalanges, un spasme de rejet et de besoin. C’est glissant, chaud, tellement chaud par rapport à l’air conditionné de la Bentley. Je remue mes doigts à l’intérieur d’elle, avec une lenteur sadique, écoutant le bruit de succion humide que fait ma main contre son sexe trempé.

— Regarde la vitre, ordonné-je d’un ton qui n’admet aucune réplique.

Elle tourne la tête vers la fenêtre passager. La vitre est sombre, teintée, mais avec la lumière intérieure de la voiture, elle agit comme un miroir noir, sombre et

impitoyable. Elle voit. Elle voit ma main disparaître entre ses cuisses. Elle voit son visage décomposé, ses cheveux en bataille, l'éclat de ses yeux perdus.

— Voilà ton miroir, chienne. Admire le désastre.

Je retire brusquement mes doigts, les portant à mes lèvres pour les goûter sous ses yeux, sans quitter son reflet du regard. Le goût est âpre, métallique, chargé de ses hormones en folie. Je vois son corps tressaillir dans la vitre. Elle déteste ce qu'elle voit, et c'est précisément pour cela qu'elle commence à mouiller davantage. Sa perversion est là, dans ce dégoût de soi qui se transforme en une extase féroce dès qu'il est documenté.

Je me rhabille mentalement de ma froideur, mais mon sexe, sous mon pantalon de costume, est dur à en avoir mal. Je n'ai pas encore eu ce que je voulais. Je ne veux pas seulement son corps, je veux sa soumission totale à l'image que je lui impose.

— On s'en va dans soixante secondes, Éléonore. Soit tu restes comme ça, les cuisses grandes ouvertes pour tout le trajet, soit tu me supplies de te donner ce que tu cherches.

Elle me regarde enfin, non plus à travers le reflet, mais directement dans les yeux. Il y a une haine pure dans ses iris, une haine qui se mélange à un désir animal, brut. Elle sait que je l'ai piégée. Elle sait que je suis le seul miroir qu'elle aura ce soir.

Ses lèvres tremblent. Elle glisse une main vers son propre sexe, hésitante, mais je lui saisis le poignet au vol, le plaquant violemment contre le tableau de bord.

— Non. Interdiction de te toucher. C'est moi qui décide de ce que tu vois. C'est moi qui décide de ce que tu sens.

Je baisse ma main vers le levier de vitesse, mais je ne démarre pas. Je laisse la tension

s'épaissir, devenir physique, palpable comme une brume de chaleur dans l'habitacle. Je veux qu'elle rampe. Je veux que l'architecte de la perfection s'effondre dans la fange de ses propres besoins.

— S'il te plaît, murmure-t-elle, le souffle haché.

— S'il te plaît quoi ?

— Regarde-moi... Julian. Regarde-moi encore.

Je souris, une simple contraction des muscles de mon visage qui ne touche pas mes yeux. Je sais que je la tiens. Le voyage ne fait que commencer.

Je ne lâche pas son poignet. Je le sens battre, ce pouls affolé, comme un oiseau piégé sous ma paume contre le cuir froid du tableau de bord. Éléonore me fixe, ses pupilles dilatées bouffant presque tout l'iris clair. Elle est au bord du gouffre, suspendue à mon bon vouloir, et cette dépendance me fait bander plus fort encore sous mon pantalon. Elle veut que je la regarde, mais elle ne cherche pas l'amour dans mes yeux ; elle cherche l'image d'elle-même, la confirmation de sa propre puissance érotique qu'elle ne sait puiser que dans un reflet.

Je rapproche mon visage du sien, si près que nos souffles se confondent, une vapeur moite qui stagne entre nous. L'odeur de son excitation, musquée, entêtante, remplit l'espace confiné de l'habitacle.

— Tu veux que je te regarde, Éléonore ? Tu veux voir ce que je vois ?

Je libère son poignet, non pas par clémence, mais pour faire glisser mes doigts le long de sa gorge, serrant juste assez pour qu'elle doive lever le menton, m'offrant cette ligne de cou parfaite qu'elle soigne tant. Ma main descend, implacable, écrasant le tissu soyeux de sa robe contre sa poitrine. Ses mamelons sont des perles dures qui

pointent sous mes jointures. Je n'y vais pas de main morte. Je veux qu'elle sente le poids de ma domination, la rudesse de mes paumes contre sa peau de porcelaine.

— Tu es pitoyable, je souffle contre sa bouche, effleurant ses lèvres sans les prendre. Tu es là, à attendre qu'un miroir te dise que tu existes. Mais ce soir, il n'y a que moi. Je suis ton seul témoin. Je suis la seule chose qui te sépare du vide.

Elle laisse échapper un gémissement étranglé, un son qui oscille entre la protestation et l'imploration. Ses cuisses s'écartent instinctivement, frottant le siège en cuir, cherchant un soulagement que je ne lui ai pas encore autorisé. Je plonge ma main entre ses jambes, sans préambule, relevant brutalement l'ourlet de sa robe. Elle n'a rien dessous. Je le savais. Je savais qu'elle était venue préparée pour son propre spectacle, prête à s'offrir à son reflet.

Mes doigts entrent en contact avec son intimité et la sensation est immédiate : elle est trempée. Une chaleur visqueuse, brûlante, qui poisse mes doigts dès le premier contact. Elle sursaute, son dos se cambrant, ses hanches se soulevant vers ma main dans un réflexe purement animal.

— Regarde-moi, j'ordonne d'une voix sourde, autoritaire. Ne quitte pas mes yeux des yeux.

Je commence à la travailler avec une lenteur cruelle. Mon majeur s'enfonce dans sa fente, rencontrant une résistance délicate avant de glisser dans sa propre fange. C'est serré, brûlant, et le bruit de la succion de mes doigts dans son humidité résonne dans le silence de la voiture comme une insulte à sa dignité d'architecte froide et calculatrice. Je sens les parois de son sexe se contracter autour de moi, un spasme de besoin pur.

Éléonore essaie de détourner le regard, ses yeux cherchant désespérément la vitre teintée, l'obscurité de la nuit, n'importe quoi pour échapper à l'intensité de mon

examen. J'attrape ses cheveux à la racine, tirant en arrière avec une force qui lui arrache un cri de douleur et de surprise. Ses yeux reviennent se planter dans les miens, embués de larmes qu'elle refuse de laisser couler.

— Je t'ai dit de me regarder. Regarde ce que tu es devenue. Regarde comme tu es ouverte pour moi.

Je libère mon pouce pour venir écraser son clitoris, le malaxant sans aucune douceur, cherchant la limite entre le plaisir et la douleur. Elle est si sensible qu'elle tremble de tous ses membres. Je sens les fluides couler sur mes phalanges, lubrifiant l'acte, transformant cette étreinte en quelque chose de sale, de brut. L'odeur du sexe emplit mes narines, un mélange de sueur fine et de désir acide.

— Julian... s'il te plaît... je n'en peux plus...

— Tu n'as encore rien vu, salope. Tu n'as pas encore commencé à souffrir de ce manque. Tu veux ton miroir ? Très bien.

Je retire mes doigts de sa chaleur, la laissant vide et palpitante. Elle gémit de frustration, un son rauque qui vient du fond de sa gorge. Je me détache d'elle juste assez pour défaire ma ceinture et baisser mon pantalon. Mon sexe bondit, raide, pulsant de sang, la tête déjà perlante d'un liquide séminal translucide. Je l'attrape d'une main ferme, le faisant danser devant ses yeux.

— Voilà ton miroir. Voilà ce que tu provoques. Regarde cette queue, Éléonore. Elle est dure parce que tu es brisée. Elle est prête à te déchirer parce que tu n'es plus rien qu'un besoin sur pattes.

Je la force à se retourner, à se mettre à quatre pattes sur le siège passager, le cul pointé vers moi, son visage pressé contre la vitre sombre de la portière. La position est humiliante, inconfortable, magnifique. Je vois son reflet déformé dans le verre

noir, une silhouette floue de détresse érotique.

— Tu te vois ? je demande en plaquant mon corps contre son dos, sentant la chaleur de sa peau à travers ma chemise. Tu vois cette ombre contre la vitre ? C'est tout ce qu'il te reste.

Je ne la pénètre pas encore. Je fais simplement glisser mon gland le long de sa raie, étalant ses propres sucs sur ses fesses, marquant mon territoire avec une lenteur de prédateur. Chaque frottement la fait frissonner, chaque contact de ma peau rugueuse contre son grain de peau si fin la rapproche de l'abîme. Je sens sa chair tressaillir, ses muscles fessiers se contracter sous l'attente.

— Tu es si mouillée, Éléonore. On dirait que tu vas fondre.

Je saisis ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair, laissant déjà des marques rouges qui deviendront des bleus demain. Je la tire vers moi, ajustant l'angle, sentant la pointe de mon sexe chercher l'entrée de son antre. Elle est béante, offerte, aspirée par le vide que j'ai créé.

— Supplie-moi, je murmure à son oreille, ma langue traçant le contour de son lobe avant de le mordre cruellement. Supplie-moi de te donner ce que ton miroir ne pourra jamais t'offrir.

Elle agrippe le rebord du siège, ses ongles s'enfonçant dans le cuir, et dans le reflet de la vitre, je vois sa bouche s'ouvrir sur un cri muet, le visage déformé par une agonie de désir qui n'a plus rien de civilisé. Elle ne lutte plus contre moi ; elle lutte contre l'incendie que j'ai allumé entre ses cuisses.

Sa voix n'est plus qu'un râle, un son déshumanisé qui se brise contre la vitre froide. Ses doigts se crispent, les phalanges blanches, tandis qu'elle ancre ses ongles dans le cuir avec une force de naufragée. Je ne la lâche pas. Je veux qu'elle se voie sombrer.

Je plaque ma main contre son ventre, tirant sa peau vers le haut pour exposer davantage sa fente gorgée de sang, offerte et pulsante à la lumière crue qui se reflète dans le miroir.

— Dis-le, Éléonore. Dis-moi ce que tu veux voir dans ce reflet.

Elle bascule la tête en arrière, ses cheveux balayant mon épaule, et ses yeux se fixent sur l'image de mon sexe qui vient heurter ses lèvres génitales, les écartant avec une brutalité méthodique. Elle voit l'éclat de son propre désir, ce liquide translucide qui nappe ses cuisses et brille sous l'effet de mes mouvements. Elle tremble si fort que je sens ses genoux fléchir.

— Je veux... je veux que tu me baises, Julian. S'il te plaît. Fais-le... devant moi.

Je ne la fais pas attendre davantage. Je pousse d'un coup sec, sans aucune pitié pour l'étroitesse de son antre. Je sens sa chair se déchirer presque sous la poussée, ses muscles se tendre et se refermer comme un étau sur ma verge. Elle lâche un cri aigu, un son qui se perd dans la pièce, tandis que je m'enfonce jusqu'à la garde, sentant mon pubis percuter ses fesses avec un claquement sourd. L'impact est total. Je suis au fond d'elle, là où personne n'a jamais osé la réclamer avec une telle arrogance.

Dans la vitre, son visage est une peinture de douleur et de dévotion. Elle regarde l'endroit où nos corps se rejoignent, fascinée par l'image de cette jonction obscène. Je commence à bouger, un rythme lent, lourd, chaque va-et-vient calculé pour lui arracher un gémissement supplémentaire. Je me retire presque entièrement, laissant l'air s'engouffrer dans son orifice béant, avant de me ruer à nouveau en elle, cherchant le fond de son col, le point précis qui la fera basculer.

— Regarde ce que je te fais, murmuré-je, ma voix rauque chargée d'un mépris protecteur. Regarde comme tu te vends à ce miroir. Tu n'es qu'un corps qui attend d'être possédé.

Ma main quitte son ventre pour venir se refermer sur sa gorge, pas assez pour l'étouffer, mais suffisamment pour lui rappeler que sa respiration m'appartient. L'autre main reste fermement ancrée sur sa hanche, mes doigts s'enfonçant dans le gras de sa peau, y imprimant ma marque. Le rythme s'accélère. Ce n'est plus de la danse, c'est un assaut. Le bruit de nos peaux qui s'entrechoquent remplit l'espace, un rythme de bêtes, moite et répétitif.

La sueur commence à perler sur son dos, ruisselant entre ses omoplates pour venir se perdre dans la cambrure de ses reins. Je respire l'odeur de son sexe, un mélange de musc et de mouille, une fragrance primitive qui embrume mon cerveau. Je ne suis plus Julian, l'homme qui installe une psychologie de soumission ; je suis l'instrument de sa propre déchéance.

— Plus vite... Julian... s'il te plaît, plus vite...

Elle ne se retient plus. Elle réclame la violence de l'acte. Je réponds à son appel en frappant de plus en plus fort, mes mouvements devenant erratiques, dictés par une urgence animale. Je vois dans le miroir ses seins qui tressautent au rythme de mes assauts, ses tétons durcis, pointés vers son propre reflet comme des reproches. Elle est magnifique dans sa perte de contrôle, les yeux révulsés, la bouche entrouverte laissant couler un mince filet de salive.

Le plaisir monte en moi, une décharge électrique qui part de mes couilles pour irradier toute ma colonne vertébrale. Je sens ses propres parois se contracter, des spasmes incontrôlables qui enserrant mon sexe comme pour le broyer. Elle est proche. Elle est sur le bord de l'abîme, et je vais l'y pousser.

Je retire ma main de sa gorge pour saisir sa chevelure, forçant son visage à rester braqué sur la vitre. Je veux qu'elle voie l'instant précis où elle va se briser.

— Jouis, Éléonore. Jouis pour moi. Jouis pour toi.

Le mot agit comme un déclencheur. Elle explose. Ses muscles internes se convulsent avec une violence inouïe, m'aspirant, me triturant, tandis qu'elle hurle mon nom, un cri qui s'étrangle dans sa gorge. Elle gicle contre la vitre, des jets de fluide qui viennent ternir le reflet, brouillant l'image de notre union. L'odeur de son orgasme est entêtante, chaude, presque étouffante.

Je ne m'arrête pas. Je continue de la pilonner avec une rage renouvelée, profitant de la sensibilité exacerbée de son corps après l'acmé. Je veux tout prendre. Je veux la vider de sa substance. Chaque coup est une revendication. Mon propre plaisir atteint un point de non-retour. Ma vue se brouille, mon cœur cogne contre mes côtes comme s'il voulait s'en échapper.

Dans un dernier râle, je décharge mon foutre au plus profond d'elle, une semence brûlante qui inonde son utérus. Je reste planté là, à bout de souffle, mon front posé contre son dos humide, sentant le reste de mes pulsations se perdre dans sa chair.

Je me retire lentement, le son de la succion de mon sexe quittant son corps résonnant comme une fin définitive. Éléonore s'effondre presque, ses mains glissant sur le cuir, ses jambes tremblantes incapables de la porter. Elle reste prostrée, le visage collé contre la vitre où nos fluides mélangés commencent à couler en longues traînées troubles.

Je la regarde, brisée, offerte, soumise au-delà de ce que les mots pourraient décrire. Elle a eu ce qu'elle voulait. Le miroir lui a renvoyé l'image de sa propre vérité : elle n'est plus à elle-même. Elle est le reflet que j'ai choisi de façonner. Je ramasse mes vêtements sans un mot, laissant le silence pesant de la pièce refermer le piège sur elle. Le chapitre se clôt sur l'image de son dos zébré par mes doigts, une carte de son abandon gravée dans sa peau. Elle ne peut plus fuir ce qu'elle a vu. Elle ne peut plus se fuir.

# Chapitre 11

## Gala de Verre

Le froid de la vitre contre son front ne semble pas calmer l'incendie que j'ai allumé sous sa peau. Éléonore est une carcasse de marbre blanc, prostrée, les genoux enfoncés dans la moquette sombre du bureau. Ses paumes sont à plat contre le verre, là où la buée de sa respiration saccadée vient mourir en cercles éphémères. Je reste debout, à deux mètres d'elle, mes vêtements froissés au bout de mon bras gauche, le poids de ma montre à mon poignet me rappelant le temps qui s'écoule, cette réalité clinique que nous venons de briser.

L'odeur de notre baise sature l'espace restreint. C'est un mélange âcre de sueur, de son parfum aux notes de tubéreuse métallique et de l'odeur de cuir du fauteuil qu'on a bousculé. Sur la paroi vitrée, à la hauteur de son bassin, une traînée oblongue de foutre et de sécrétions plus claires coule lentement, une souillure impudique qui défie la symétrie parfaite de l'architecture qu'elle chérit tant. Les néons bleutés du gratte-ciel d'en face découpent son profil, soulignant la courbe de son dos où mes doigts ont laissé des stigmates violacés. Dix marques nettes, comme une signature sur une œuvre d'art qu'on a voulu s'approprier par la force.

Elle tremble. Un frisson qui part de ses reins et remonte jusqu'à sa nuque. Je sais ce qu'elle cherche dans ce reflet maculé. Elle ne cherche pas mon pardon, ni même mon regard. Elle s'observe. Elle contemple sa propre déchéance avec une fascination qui me donne envie de l'écraser à nouveau. Sa solitude est une insulte ; même quand je suis en elle, elle parvient à s'isoler dans le culte de sa propre image.

— Tu es pitoyable, Éléonore.

Ma voix est rauque, encore chargée de l'effort. Je lâche mon costume au sol. Le tissu s'abat dans un froissement feutré. Je ne partirai pas. Pas tout de suite. L'image de son corps offert à la ville, séparé du vide par quelques centimètres de cristal, est une drogue dont je n'ai pas encore épuisé les effets. Je m'approche lentement. Mes pieds nus ne font aucun bruit sur le tapis.

Quand j'arrive juste derrière elle, je sens la chaleur qui émane de sa peau mouillée. Je pose ma main sur son épaule et je sens ses muscles se contracter instantanément. Elle ne se détourne pas. Ses yeux, fixés sur le verre, dévorent son propre visage décomposé, ses lèvres gonflées, ses cheveux blonds collés par la sueur sur ses tempes. Elle est son propre voyeur.

— Regarde-toi, je murmure en penchant ma tête près de la sienne. Regarde ce que tu es devenue en dix minutes.

Je fais glisser ma main le long de sa colonne vertébrale, appuyant sur chaque vertèbre, jusqu'à atteindre le creux de ses reins. Mes doigts sont encore poisseux. Je sens l'humidité entre ses fesses, le reliquat de mon plaisir qui continue de s'écouler d'elle. Elle pousse un petit gémissement, un son de gorge, animal, qui n'a rien de la femme d'affaires glaciale du gala de ce soir. C'est le cri de la bête qui réalise qu'elle aime sa cage.

Je saisis violemment ses cheveux à la base du crâne et je tire vers l'arrière pour forcer son visage à s'incliner vers le plafond. Son cou se tend, révélant la ligne de sa gorge où l'on voit battre son pouls, rapide, erratique. Sous cet angle, elle ne peut plus voir son reflet. Elle est obligée de sentir mon corps, de sentir ma queue qui recommence à durcir contre sa fesse droite.

— Tu croyais que j'en avais fini ?

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je plaque mon corps tout entier contre son

dos. La différence de température est un choc : ma peau brûlante contre la sienne, rendue fraîche par le contact de la vitre. Je glisse mon autre main entre ses cuisses, écartant sans ménagement ses lèvres charnues et déjà congestionnées. Elle est trempée. Une fontaine de glue chaude qui poisse mes doigts dès que je les enfonce en elle.

Elle arque le dos, ses ongles griffant la vitre dans un crissement strident qui me fait bander davantage. Je ne cherche pas la douceur. Je cherche à briser cette vitre mentale dans laquelle elle s'enferme. Je fourre deux doigts profondément, cherchant le col de son utérus, le heurtant avec une brutalité délibérée. Elle hoquète, sa bouche s'ouvrant sur un silence hurlé.

— Tu te sens vide sans moi, n'est-ce pas ? Sans mon regard pour te prouver que tu existes ?

Je retire mes doigts d'un coup sec, produisant un bruit de succion humide qui résonne dans le silence de la pièce. Je la retourne brusquement. Ses genoux glissent sur la moquette, elle manque de tomber, mais je la maintiens contre le verre. Maintenant, elle me fait face. Ses yeux sont vitreux, ses pupilles dilatées à l'extrême, avalant le peu de lumière qui filtre des écrans de surveillance restés allumés sur le bureau.

Je saisis mes deux mains sous ses cuisses et je la soulève sans effort. Elle enroule d'instinct ses jambes autour de ma taille, ses talons s'enfonçant dans mes fesses. Son sexe ouvert est exposé, palpitant, une fente écarlate qui ne demande qu'à être comblée de nouveau. Je vois les gouttes de ma semence perler à l'entrée de son conduit, se mélangeant à sa propre mouille dans un cocktail luisant de fluides impurs.

Je n'utilise aucun préliminaire. J'aligne ma queue, gonflée à bloc, avec son ouverture béante et je pousse d'un coup sec, dévastateur. Son cri meurt contre mon épaule alors que je m'enfonce en elle jusqu'à la garde, sentant l'étroitesse de ses parois se refermer sur moi comme un étau de chair brûlante. Le choc de nos bassins contre la vitre fait

vibrer toute la paroi. On dirait que le bâtiment entier gémit sous l'impact.

— Regarde-moi, Éléonore. Pas le miroir. Moi.

Je commence un va-et-vient sauvage, de grands coups de bouterolle qui la projettent contre le verre à chaque impulsion. Son dos claque contre la surface froide en un rythme métronomique. Je me fous de sa douleur, je ne veux que sa perte de contrôle totale, cette seconde précise où elle cessera d'être une image pour devenir un simple réceptacle de ma haine et de mon désir. Sa chatte m'agrippe, m'aspire, chaque mouvement lubrifié par l'excès de nos sécrétions qui commencent à couler le long de mes couilles et de ses cuisses.

Elle jette sa tête en arrière, ses mains cherchant désespérément une prise sur mes épaules, ses ongles s'enfonçant dans mes trapèzes. Je ne ralentis pas. Au contraire, je redouble de violence, mes hanches frappant les siennes avec un bruit de viande crue, une percussion animale qui étouffe le brouhaha lointain de la ville. Je sens l'orgasme monter, non pas comme une libération, mais comme une explosion noire, un besoin de la marquer de l'intérieur jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus jamais se regarder dans une glace sans voir mon ombre.

Je glisse une main dans sa chevelure, enroulant ses boucles autour de mon poing pour lui tirer violemment la tête en arrière. Le cuir chevelu se tend, sa gorge s'offre, et je l'oblige à fixer son propre reflet dans ce miroir immense qui nous renvoie l'image de notre déchéance. Elle est là, Éléonore, la perle des salons, la muse intouchable, les yeux révulsés et la bouche béante, réduite à une masse de chair qui tressaille sous chacun de mes coups de bouterolle.

— Regarde-toi, soufflé-je contre son oreille, ma voix n'étant plus qu'un grognement caverneux. Regarde ce que tu es devenue. Une chienne en soie qui réclame sa dose de foutre au milieu d'un gala.

Elle essaie d'articuler un mot, une protestation peut-être, mais seul un gémissement brisé s'échappe de ses lèvres rougies. Je lâche ses cheveux pour plaquer ma main sur sa bouche, étouffant ses cris alors que je change d'angle, soulevant une de ses jambes pour la caler contre ma hanche. La pénétration se fait plus profonde, plus brutale. Je sens mon gland heurter le fond de son utérus à chaque poussée, un choc sourd qui la fait se cambrer jusqu'à l'extrême. Le bruit est obscène : le claquement de ma peau contre ses fesses, le sifflement de sa respiration entravée, et ce son de succion, de plus en plus liquide, qui s'échappe de son entrejambe saturé de notre moiteur.

La condensation de son souffle embue le miroir juste devant ses yeux. Je m'arrête un instant, restant enfoncé en elle jusqu'à la garde. Je sens sa chatte se contracter autour de moi, des spasmes avides qui tentent d'arracher ce qu'elle peut à mon sexe dur comme de la pierre. Je ne lui donne rien. Je la laisse mariner dans cette frustration, dans cette attente insupportable. Ma main libre descend le long de son corps, griffant la soie de sa robe déjà ruinée pour atteindre le point de jonction où nous ne sommes plus qu'un.

C'est un désastre de fluides. Ses sucs coulent abondamment, trempant mes doigts alors que je commence à triturer son clitoris gonflé avec une rudesse calculée. Elle se met à trembler, ses genoux flanchent, mais je la maintiens debout, la clouant contre le verre froid.

— Tu sens ça ? Tu sens comme tu es trempée ? Je parie que tu penses à tous ces connards qui te courtisent dans la salle d'à côté alors que je suis en train de te défoncer dans la pisse et le marbre.

Je reprends mon mouvement, plus lent cette fois, mais avec une force délibérée. Je me retire presque entièrement, laissant juste la pointe de mon sexe titiller l'entrée de son antre, avant de m'enfoncer de nouveau d'un coup sec, sans prévenir. Elle pousse un cri étouffé contre ma paume, son corps entier secoué par un spasme de douleur et de plaisir pur. Ses doigts cherchent mes bras, s'agrippent à mes avant-bras contractés

par l'effort, ses ongles labourant ma peau. Je m'en fous. Je veux sentir sa marque sur moi autant que je marque son intérieur.

La chaleur dans la pièce est devenue oppressante. L'odeur du luxe — les parfums hors de prix, le marbre ciré — s'est évaporée, remplacée par l'odeur âcre de la sueur, du sexe et de la luxure brute. Je la retourne brusquement, l'obligeant à me faire face. Ses yeux sont noyés de larmes, ses pupilles dilatées par l'adrénaline et le manque d'oxygène. Je la saisis par la taille, soulevant son corps pour qu'elle m'entoure de ses jambes. Son poids pèse sur mon sexe, l'enfonçant encore plus loin.

Je l'embrasse alors, non pas avec tendresse, mais comme si je voulais lui arracher la langue. Nos salives se mélangent, un échange sauvage, désordonné, pendant que je la pilonne par en bas. Sa chatte est un étau, une plaie béante de désir qui semble vouloir m'engloutir tout entier. Je sens les parois de son vagin palpiter, des micro-contractions qui annoncent l'imminence d'un séisme.

— Dis-le, ordonné-je entre deux baisers voraces, ma main enserrant sa gorge juste assez pour qu'elle sente le danger. Dis-moi que tu n'es rien d'autre que mon vide-couilles personnel.

Elle secoue la tête, une dernière lueur de fierté brillant dans son regard, mais son corps la trahit. Elle se frotte frénétiquement contre moi, cherchant l'orgasme que je lui refuse encore. Je ralentis volontairement le rythme, la torturant par la lenteur de mes va-et-vient. Chaque millimètre de ma progression à l'intérieur d'elle est une agonie exquise. Je sens le tissu de mon pantalon, abaissé à mes chevilles, qui m'entrave, mais je ne m'en préoccupe pas. Rien n'existe en dehors de cette friction, de cette lutte pour la domination.

Je plonge deux doigts dans sa bouche, l'obligeant à les sucer, à les mouiller de sa salive, avant de les redescendre pour les enfoncer dans son cul, alors même que je continue de la pénétrer par devant. Le double assaut la brise. Ses yeux se révulsent, sa

tête retombe en arrière, et un râle long, animal, s'échappe de ses poumons. Elle est au bord, je le sens. Son clitoris bat contre mon pubis à chaque mouvement. Elle est une corde tendue à rompre, une explosion contenue qui ne demande qu'une étincelle.

Je retire mes doigts de son arrière-train pour attraper ses fesses, les écartant au maximum pour que l'impact de mon sexe soit total, sans aucun filtre. Je recommence à frapper, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Le miroir derrière elle gémit sous la pression de nos corps. Je ne regarde plus son visage, je ne regarde que l'endroit où nos chairs se rejoignent, là où le blanc de sa peau contraste avec la mienne, là où la lubrification gicle à chaque choc, tachant le marbre à nos pieds.

L'obscurité gagne mon esprit. Il n'y a plus de gala, plus de nom, plus de passé. Il n'y a que cette chatte qui me dévore et ce besoin viscéral de la vider de toute substance, de la remplir de mon mépris et de ma semence jusqu'à ce qu'elle étouffe. Mon propre plaisir commence à gronder dans mes couilles, une pression insupportable qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Je serre les dents, luttant contre la décharge, voulant la faire souffrir encore un peu, l'emmener là où la raison n'a plus cours, là où nous ne sommes que deux bêtes s'accouplant dans les décombres de leur dignité.

Mes doigts s'ancrent dans la chair de ses hanches, mes ongles s'enfonçant si fort que je sais qu'ils laisseront des marques violacées sur sa peau d'albâtre d'ici demain matin. Je ne ralentis pas. Au contraire, chaque coup de rein est une insulte, une revendication. Ma queue glisse dans sa mouille brûlante avec un bruit de succion écœurant et magnifique, un clapotis rythmé qui résonne contre les parois froides des toilettes. Elle a la tête renversée contre la vitre, ses cheveux défaits collés à son visage par la sueur, et ses yeux... ses yeux sont révulsés, cherchant un appui qu'elle ne trouvera pas.

— Regarde-toi, Éléonore, je grogne contre son oreille, ma voix n'étant plus qu'un râle animal. Regarde cette traînée qui se fait défoncer dans un gala de charité.

Je la force à se redresser un peu, mes mains remontant pour empoigner ses seins, les écrasant sans ménagement tandis que je continue de la pilonner par-derrrière. La sensation de son cul qui claque contre mes cuisses à chaque impact me rend fou. C'est une symphonie de fluides et de viande. Je sens ses parois se contracter de façon spasmodique, essayant de retenir mon sexe, de m'aspirer plus profondément encore. Elle est trempée, tellement lubrifiée que mon foutre futur semble déjà vouloir s'inviter dans cette mélasse de désir pur.

Le miroir est maintenant couvert de buée, sauf là où son front et ses mains ont laissé des traînées erratiques dans leur lutte pour l'équilibre. Je change d'angle, penchant mon corps par-dessus le sien pour l'écraser davantage contre le marbre. Mon membre frotte contre son col de l'utérus, un choc sourd qui lui arrache un cri déchirant, un son qui n'a plus rien de mondain. C'est le cri d'une bête qu'on égorge ou qu'on honore, je ne sais plus.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? murmure-je cruellement, tout en accélérant encore la cadence. Sentir mon calibre te déchirer, t'enlever toute l'élégance dont tu te vantes.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je retire mon sexe presque entièrement avant de l'enfoncer d'un coup sec, brutal, jusqu'à la garde. Le choc est tel qu'elle lâche un hoquet étouffé, son corps tressautant sous moi. Je sens mon propre plaisir monter, une déferlante de lave noire qui prend possession de mes muscles. Mes couilles se contractent, lourdes, prêtes à exploser. Je lâche ses seins pour saisir sa mâchoire, la forçant à tourner la tête pour croiser mon regard dans le reflet distordu.

Ses lèvres sont gonflées, mordues jusqu'au sang. Elle est magnifique dans sa déchéance.

— Je vais te remplir, Éléonore. Je vais t'étouffer avec mon foutre et tu devras retourner dans cette salle avec ma semence qui coule entre tes jambes. Tu devras

sourire aux ministres et aux héritières en sentant mon odeur te coller à la peau.

Le rythme devient frénétique. Je ne suis plus un homme, je suis un piston de chair et de haine. La friction est telle que je sens la chaleur m'irradier, une brûlure délicieuse. Sa chatte est un étau, un piège de velours qui me supplie d'en finir. Elle commence à jouir, je le sens aux tremblements de ses jambes, à la façon dont son intérieur me mord, m'aspire, me lèche dans un spasme ininterrompu. Son orgasme déclenche le mien.

Je pousse un dernier coup de rein sauvage, m'enfonçant si loin que j'ai l'impression de vouloir la fendre en deux. Je me fige, les muscles de mon dos bandés à rompre, alors que la première décharge de foutre jaillit au fond de ses entrailles. C'est une explosion, un jet brûlant qui me vide de toute force, de toute pensée. Je continue de décharger en elle, de longues saccades violentes, mon sexe palpitant contre ses parois qui tentent désespérément d'avalier chaque goutte de mon mépris.

Je reste ainsi plusieurs secondes, haletant, mon front posé contre son épaule trempée de sueur. L'odeur du sexe, âcre et lourde, sature l'espace exigu de la cabine. Je sens son corps s'affaisser contre le miroir, ses forces l'abandonnant enfin. Le silence qui suit est lourd, troublé seulement par nos respirations erratiques et le bruit d'une goutte de condensation qui glisse le long du verre.

Lentement, avec une cruauté délibérée, je me retire. Le bruit que fait mon sexe en quittant son corps est obscène, un "plop" humide qui signale la fin du massacre. Immédiatement, un mélange de son plaisir et du mien commence à glisser le long de ses cuisses, une traînée blanche et visqueuse qui vient tacher le tapis de luxe.

Je me recule d'un pas, ajustant mon pantalon sans même la regarder. Je retrouve en un instant mon masque de glace, l'arrogance froide de l'homme d'affaires que je suis censé être. Éléonore reste là, les mains toujours plaquées contre le miroir, le souffle court, sa robe remontée jusqu'à la taille, dévoilant son intimité béante et rougie.

— Rhabille-toi, dis-je d'un ton monocorde en reboutonnant ma chemise. Tu as cinq minutes avant qu'on ne remarque ton absence. Et n'oublie pas d'essuyer tes jambes. Ce serait dommage de gâcher ton tapis de soie.

Je jette un dernier regard sur le miroir souillé par nos corps, sur la trace de nos péchés étalée sur le verre froid. Sans un mot de plus, je sors de la cabine, la laissant seule avec le vide de son plaisir et l'empreinte de ma domination gravée dans sa chair. Le gala continue de l'autre côté de la porte. Le monde n'a rien vu, mais elle, elle ne pourra plus jamais l'ignorer.

# Chapitre 12

## L'Addiction Finale

La buée de mon souffle brouille le tain, effaçant momentanément mon visage pour ne laisser paraître que l'éclat fiévreux de mes yeux. Mes paumes sont plaquées contre la surface froide du miroir, les doigts écartés, cherchant un appui dans ce cube de verre et d'acier qui me sert de sanctuaire et de prison. Je sens la morsure du froid contre ma poitrine, mais plus bas, tout n'est que brûlure. Ma robe de gala, une soie lourde et coûteuse, est une masse informe de plis sombres remontée jusqu'à ma taille, comprimant mes hanches dans une étreinte de tissu inutile.

Je baisse les yeux. L'image est d'une obscénité clinique, parfaite. Mes jambes, tremblantes, sont écartées sur le tapis de soie dont les fibres s'imbibent de l'humidité qui s'échappe de moi. Une traînée laiteuse, épaisse et visqueuse, s'étire lentement le long de l'intérieur de ma cuisse gauche. Le frotte de Julian marque ma peau d'une balafre blanche et luisante, une signature qui coule inexorablement vers mon genou, se mélangeant à ma propre mouillure, plus limpide, plus chaude. C'est le seul désordre que je tolère dans ma quête de symétrie : cette souillure qui atteste de ma reddition.

Il vient de sortir. Le clic de la serrure a résonné comme un coup de feu dans l'étroitesse de la cabine, mais son ombre plane encore contre la porte. Je sais qu'il ne s'est pas éloigné. Il est là, de l'autre côté de la paroi fine, les poumons sans doute encore pleins de l'odeur de mon sexe et de mon parfum de luxe. Julian. L'homme qui a transformé la métropole en un immense oeil braqué sur mes fêlures.

Je ramène une main vers mon entrejambe, mes doigts glissant sur la peau poisseuse. Je sens la texture de son sperme, cette substance étrangère qui vient de coloniser mon

intimité. Je devrais éprouver du dégoût, l'impulsion de m'essuyer, de retrouver la pureté architecturale de mon corps. Au lieu de cela, je m'enfonce deux doigts dans la fente encore béante, irritée par l'assaut précédent. Le contact me fait gémir, un son animal qui vient frapper le miroir et me revient en plein visage. Je suis trempée, une éponge de désir et de sueur.

« Julian... » mon propre murmure me dégoûte autant qu'il m'excite.

J'ai besoin qu'il regarde. Je l'imagine, les yeux rivés sur un écran, ou simplement l'oreille collée à la porte, visualisant chaque spasme de mes muscles. Mon addiction n'est plus seulement celle de mon propre reflet ; elle est devenue celle de son regard sur mon reflet. Je suis une construction dont il possède les plans de surveillance. Sans lui, je n'existe plus dans l'espace, je ne suis qu'une ombre sans relief.

Je frotte mon clitoris gonflé avec le mélange de nos fluides, mes yeux fixés sur mes mouvements dans la glace souillée. Des traces de doigts, des marques de front, des traînées de condensation strient le miroir. C'est un chaos organique qui insulte l'architecte en moi, mais qui fait hurler la prédatrice narcissique que je suis devenue. Ma vulve est rouge, pulsante, offerte à la paroi de verre comme un sacrifice.

Le gala continue à quelques mètres de là. J'entends le murmure étouffé des rires mondains, le cliquetis des coupes de champagne, la musique d'ambiance insipide qui sature l'air du grand salon. Cette ville, avec ses façades de verre et ses vitrines qui exposent tout, n'est que le prolongement de cette cabine d'essayage. Partout, on nous observe. Mais ici, dans l'obscurité relative de ce vestiaire attendant à la salle de gala, la surveillance est totale.

Je sens mon bassin se soulever d'un mouvement involontaire. La sensation du foutre qui glisse hors de moi, s'écoulant comme un poison précieux, m'arrache un spasme. Mes doigts s'enfoncent plus profondément, cherchant à retrouver la pression de son sexe, cette violence calculée qu'il m'a infligée il y a quelques instants. Il m'a prise

debout, me broyant contre le miroir, ses mains de technicien expert serrant ma gorge juste assez pour que je voie mes propres yeux s'écarquiller de terreur et de plaisir.

« Entre, » je souffle, la voix étranglée par la montée de l'orgasme. « Reviens me voir. »

Je sais qu'il entend. Je sais qu'il se délecte de mon agonie narcissique. Je ne suis plus une femme, je suis une image qu'il manipule. Ma main s'accélère, mes doigts claquent contre ma chair mouillée, produisant un bruit de succion obscène qui résonne contre les parois étroites. Je suis au bord du gouffre, cette perte de contrôle totale que je redoute et que je chéris. Mes jambes flanchent, mes genoux heurtent le tapis de soie taché. Je reste là, prostrée, le visage contre le verre froid, respirant l'odeur de l'acte, fixant la traînée blanche qui finit sa course sur le sol, témoin muet de ma déchéance.

L'air dans la cabine est saturé d'une humidité clinique. Je me dégoûte. Je m'adore. Je suis exactement là où il voulait me mener : au point de rupture où l'image de soi ne suffit plus, où il faut que l'autre, le prédateur, vienne valider l'existence de la douleur par son seul regard. J'attends le mouvement de la poignée. J'attends que le miroir humain vienne finir ce qu'il a commencé.

Le déclic de la serrure claque comme un coup de fouet dans le silence poisseux de la cabine. Je ne bouge pas. Je reste prostrée, les doigts encore tremblants d'avoir trop puisé dans ma propre chair, le souffle court, les cuisses maculées de mon propre désir. L'odeur de mon excitation, musquée et lourde, remonte jusqu'à mes narines, me rappelant ma défaite. Je sens l'air frais du couloir s'engouffrer brièvement avant que la porte ne se referme avec une finalité étouffée.

Il est là. Je n'ai pas besoin de me retourner pour sentir son ombre s'étendre sur mon dos nu. Julian ne dit rien. Il prend son temps, savourant le spectacle de ma déchéance. Je l'entends retirer sa veste, le froissement du tissu me fait frissonner jusqu'à la

moelle. Puis, le bruit du cuir de ses chaussures sur le tapis, lent, délibéré, jusqu'à ce qu'il s'arrête juste derrière moi.

— Regarde-toi, Éléonore.

Sa voix est un murmure de velours noir, dépourvu de pitié. Une main gantée de cuir — il n'a même pas pris la peine de les retirer — vient s'enfouir brutalement dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière. Mon cou s'étire jusqu'à la douleur, m'obligeant à faire face au miroir. Je vois mon visage décomposé, mes lèvres gonflées, mes yeux brillants d'une fièvre que lui seul sait attiser. Je vois surtout ses yeux à lui, deux abîmes sombres qui me fixent à travers le reflet, me dépouillant de toute dignité.

— Une petite chienne en rut devant son propre reflet, continue-t-il, sa main serrant un peu plus fort mes racines. Tu pensais que le verre suffirait à te rassasier ? Tu pensais que tu pouvais te passer de moi ?

Je tente de formuler une réponse, mais seul un gémissement brisé s'échappe de ma gorge. Il lâche mes cheveux pour laisser sa main descendre le long de ma colonne vertébrale, traçant un chemin de feu sur ma peau moite de sueur. Ses doigts s'arrêtent au creux de mes reins, là où la cambrure de mon dos trahit mon attente impatiente.

— Réponds-moi, ordonne-t-il. Dis-moi ce que tu es sans mon regard pour te définir.

— Rien... je ne suis rien, j'expire, ma voix n'étant plus qu'un râle.

Il rit, un son sec, presque cruel, et je sens soudain son autre main se glisser entre mes cuisses, là où je suis encore brûlante et trempée. Il n'y a aucune douceur dans son geste. Il enfonce deux doigts d'un coup dans ma fente déjà béante, recueillant le fruit de mon plaisir solitaire. Je sursaute, mes hanches se soulevant instinctivement pour chercher plus, mais il me plaque contre le miroir, ma poitrine écrasée contre le verre froid, le contraste thermique me tirant un cri.

— Tu es à moi, Éléonore. Chaque goutte de ce fluide, chaque spasme de tes muscles, chaque pensée impure qui traverse ton esprit... tout cela m'appartient.

Il retire ses doigts et les porte à son propre visage, les flairant avec une sensualité animale avant de les lécher avec une lenteur calculée, ses yeux ne quittant jamais les miens dans la glace. Le dégoût de moi-même se mélange à une excitation si violente que j'ai l'impression que mon cœur va exploser. Je veux qu'il me prenne ici, maintenant, contre ce verre qui a été le témoin de ma honte.

Il commence à défaire sa ceinture. Le bruit métallique de la boucle résonne comme une promesse de supplice. Je sens sa virilité, déjà dure et impérieuse, presser contre mes fesses. Il ne cherche pas à me séduire ; il prend possession d'un territoire conquis.

— Tu voulais l'oeil de Julian, n'est-ce pas ? murmure-t-il à mon oreille, sa respiration brûlante me faisant vaciller. Tu voulais que je voie tout. Regarde bien alors. Regarde comment je vais te briser.

Il saisit mes hanches avec une force qui laissera des marques violacées et me force à me pencher davantage, mon visage presque collé au miroir. Je vois la buée de mon souffle troubler la surface claire. D'une main libre, il écarte mes fesses avec une brutalité qui me fait gémir de peur et d'envie. Je sens la pointe de son sexe, énorme et pulsante, chercher l'entrée de mon antre. Il ne lubrifie rien, il ne prépare rien. Il veut sentir ma résistance, ma douleur mêlée à mon addiction.

— S'il te plaît, Julian...

— S'il te plaît quoi ? Que je t'achève ? Que je te remplisse jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom ?

Il pousse. Lentement d'abord, juste pour sentir les muscles de mon sexe se tendre et se déchirer presque sous l'assaut. Je sens chaque centimètre de sa peau entrer en moi, une invasion totale qui me vide de mon oxygène. Je suis clouée au miroir, mes mains cherchant désespérément une prise sur le cadre doré, mes ongles griffant le bois.

— Regarde ! aboie-t-il. Ne ferme pas les yeux !

Je m'exécute, forcée de contempler l'acte de ma propre soumission. Je vois le va-et-vient impitoyable de ses hanches, le contraste entre sa chemise encore impeccablement boutonnée et ma nudité vulnérable. Chaque coup de boutoir me projette contre le verre, un rythme saccadé, obscène, qui fait claquer nos chairs l'une contre l'autre dans un bruit de succion humide.

La douleur initiale s'efface devant une vague de plaisir brut, animal. Je perds le contrôle de mes membres. Mes jambes tremblent, incapables de soutenir mon poids, mais il me maintient debout par la seule force de sa poigne sur mon bassin. Je suis son jouet, sa chose, une extension de son propre désir destructeur.

Ses mouvements s'accélèrent, devenant plus erratiques, plus sauvages. Il ne cherche plus seulement à me pénétrer, il cherche à m'annihiler. Sa main revient sur ma gorge, serrant juste assez pour que ma vision se trouble, pour que chaque sensation soit décuplée par le manque d'air. Je vois mon reflet devenir flou, je ne suis plus qu'une masse de chair palpitante sous lui, un animal en plein rut qui ne demande qu'à être consommé.

— Tu sens ça, Éléonore ? Tu sens comme tu es vide sans moi ?

Il se retire presque entièrement pour mieux s'enfoncer de nouveau, atteignant des profondeurs qui me font rejeter la tête en arrière dans un cri muet. La sueur perle sur son front, une goutte tombe sur mon épaule, brûlante comme de l'acide. Il n'y a plus de mots, plus de psychologie, seulement le choc brutal de deux corps dont l'un a

décidé de dévorer l'autre. Ma propre jouissance commence à monter, sournoise, une marée noire qui menace de m'engloutir, née de la honte et de la douleur qu'il m'inflige avec tant de soin.

Je sens la pression monter en lui, ses muscles se bander comme des câbles d'acier. Il ne va pas tarder, et je sais que ce qu'il va me donner ne sera pas une libération, mais une nouvelle chaîne, plus solide encore que les précédentes. J'écarte mes jambes davantage, offrant tout ce que je suis à son assaut, mes doigts glissant sur le verre ensanglanté par l'intensité de mes propres griffures, cherchant l'ultime point de rupture.

Ses hanches martèlent les miennes avec une régularité de métronome, un bruit sourd et humide qui résonne dans la pièce comme le glas de ma propre volonté. Je sens sa verge, dure comme de la pierre, frotter contre les parois de mon vagin, cherchant à l'élargir, à me briser de l'intérieur. Chaque va-et-vient est une agression délicieuse, une intrusion que je réclame à grands cris étouffés dans l'oreiller que je mords pour ne pas hurler.

— Regarde-moi, Éléonore, grogne-t-il d'une voix rendue rauque par l'effort. Regarde ce que je fais de toi.

Il attrape mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à plonger mes yeux dans les siens. Son regard est une abîme, un puits sans fond où se noie ma dignité. Je vois mon propre reflet dans ses pupilles dilatées : une créature défaite, la bouche ouverte, les yeux révulsés de plaisir et de terreur. Je suis cette chose immonde et sublime qu'il a façonnée, cette extension de son propre désir sombre. Sa main glisse de ma chevelure vers ma gorge, ses doigts se refermant avec une fermeté qui m'arrache un râle de suffocation. L'air vient à manquer, et avec lui, mes dernières barrières morales s'effondrent.

Le manque d'oxygène décuple la sensation de son sexe qui me laboure. Je sens le

moindre pli de sa peau, la chaleur brûlante de son gland qui vient heurter mon col de l'utérus avec une force brutale. La douleur est là, aiguë, lancinante, mais elle est le carburant de mon excitation. Je contracte mes muscles autour de lui, essayant de l'emprisonner, de le pomper jusqu'à la moelle. Je veux qu'il se vide en moi, qu'il m'empoisonne de sa semence, qu'il marque mon territoire intérieur de son empreinte indélébile.

— Tu en veux encore, n'est-ce pas ? murmure-t-il contre mon oreille, ses lèvres effleurant mon lobe alors qu'il accélère la cadence. Tu veux que je te défonce jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom ?

Je ne peux répondre que par un gémissement brisé, une plainte animale qui se perd dans le fracas de nos corps. La sueur nous colle l'un à l'autre, créant une succion visqueuse à chaque mouvement. L'odeur de notre sexe, ce mélange de musc, de foutre et de peur, remplit mes narines, m'enivrant plus sûrement que n'importe quelle drogue. Je suis à lui. Totalement. Absolument. Chaque coup de boutoir est une signature qu'il appose sur mon âme.

Julian lâche ma gorge pour plaquer ses mains contre le mur, de chaque côté de ma tête, se servant de ce point d'appui pour s'enfoncer plus profondément encore. Ses reins claquent contre mes fesses avec une violence inouïe. Je sens mon bassin basculer, mes jambes trembler comme des feuilles sous la pression. L'orgasme monte, une vague scélérate, noire et glaciale, qui s'apprête à déferler sur moi. Ce n'est pas une libération, c'est une exécution.

— Maintenant, Éléonore... hurle-t-il presque.

Ses muscles se figent, se tendent à rompre. Je sens son sexe palpiter en moi, devenir encore plus gros, plus dur. Le premier jet me frappe comme une brûlure, une décharge électrique qui me fait arquer le dos. Et puis tout explose. Mes parois vaginales se convulsent dans un spasme douloureux, enserrant son membre alors qu'il

m'inonde. Je crie, un son déchirant qui sort du plus profond de mes entrailles, alors que ma propre jouissance me submerge, me brisant le cœur et le corps en mille morceaux.

Je sombre dans une transe aveugle, mon cerveau saturé de plaisir pur et de dégoût de moi-même. Je sens le liquide chaud couler le long de mes cuisses, une trace de ma déchéance. Julian reste en moi, lourd, haletant, son cœur battant contre mon dos comme un tambour de guerre. Il ne se retire pas. Il savoure ma défaite, ma soumission totale.

Le silence qui suit est plus assourdissant que le bruit de nos ébats. Je suis étendue là, vidée, ouverte, offerte. Je sens son sexe faiblir lentement à l'intérieur de moi, mais la sensation de son occupation demeure. Je n'ai plus de pensées, plus de passé, plus d'avenir. Il n'y a que cet instant, ce résidu de luxure et de domination.

Il finit par se retirer, un bruit de succion obscène qui me fait frissonner. Je me sens soudainement, horriblement vide. Le froid de la pièce me saisit, mais c'est le manque de lui qui me glace le sang. Je me tourne vers lui, mes yeux cherchant désespérément son regard, ce miroir dans lequel j'ai choisi de disparaître.

Il se tient debout, magnifique dans sa cruauté tranquille, essuyant la sueur sur son torse. Il me regarde comme on regarde un objet précieux qu'on vient de briser pour en vérifier la valeur.

— Tu vois, Éléonore, dit-il d'un ton glacial, tu n'es plus rien sans moi. Tu es le vide, et je suis le seul capable de le combler.

Je le sais. Je le sens dans chaque fibre de mon être. La chaîne est là, invisible, enroulée autour de mon cou, ancrée au plus profond de mon sexe. Je rampe vers lui, ignorant la douleur, ignorant le sang et le frotte qui maculent mes jambes. Je me blottis contre ses pieds, cherchant une dernière miette de son attention. L'addiction est

totale. Elle est finale. Je n'existe plus que par lui, pour lui, dans l'ombre de son désir dévastateur. Le chapitre de ma liberté est clos ; celui de mon esclavage ne fait que commencer.

# Chapitre 13

## Bris de Glace

Je la regarde s'écraser contre mes chevilles, une carcasse de nacre et de sueur. L'air de la pièce est saturé, une odeur de métal, de sexe refroidi et de ce parfum hors de prix qu'elle porte comme une armure. Le grand miroir, celui qu'elle vénérât plus que n'importe quel amant, n'est plus qu'une constellation de lames tranchantes éparpillées sur le parquet noir. Je l'ai brisé d'un coup de poing, juste pour effacer ce reflet qu'elle préférait à ma propre chair.

Je suis debout, les poumons encore brûlants, mon torse nu luisant sous la lumière crue des néons qui filtrent à travers les baies vitrées de la métropole. En bas, la ville rampe, indifférente. Ici, le silence est lourd, seulement rompu par le sifflement de sa respiration heurtée.

Elle est à genoux, totalement nue, le front appuyé contre mes jambes. Elle a rampé à travers les débris, ignorant la morsure du verre. Sur ses cuisses blanches, le spectacle est obscène et magnifique. Mon foutre, encore liquide, se mélange à la traînée rouge et poisseuse du sang qui s'écoule de ses genoux entaillés. C'est un dégradé de fluides, une souillure que j'ai imprimée sur sa perfection millimétrée. Elle n'est plus l'architecte froide aux lignes symétriques ; elle est un animal blessé qui cherche la chaleur du seul miroir qu'il lui reste : moi.

Je sens ses doigts tremblants enserrer mes mollets. Ses ongles s'enfoncent dans ma peau, cherchant un ancrage. Elle ne pleure pas. Éléonore ne pleure jamais. Elle est en manque de son image, en sevrage de sa propre beauté que j'ai pulvérisée d'un revers de main.

— Regarde-moi, je lâche, ma voix n'étant qu'un grognement rauque.

Je plonge ma main dans ses cheveux, empoignant la masse sombre pour lui renverser la tête en arrière. Son cou s'étire, dévoilant la vulnérabilité de sa gorge où bat une artère affolée. Ses yeux sont larges, fixes, brillants d'une fièvre qui n'a rien de sain. Elle ne me regarde pas vraiment ; elle cherche son reflet dans mes pupilles. Elle veut voir à quel point elle est belle dans sa déchéance, à quel point le sang sur ses jambes la rend érotique.

Sa chatte, exposée, est encore rouge de nos assauts précédents, luisante de cette mouillure acide qui l'habite en permanence. Je vois les petits éclats de miroir plantés dans sa peau, des diamants de douleur qu'elle semble ne même pas sentir.

— Tu es à moi, Éléonore. Pas à ce verre de merde. Pas à cette image lisse que tu te donnes. Tu es dans ce foutre, dans ce sang. Tu es là, avec moi, dans l'ordure.

Je lâche ses cheveux pour laisser ma main descendre sur son visage, mes doigts s'écrasant sur sa bouche. Je sens le goût du sel et du fer sur mes phalanges. Elle ouvre les lèvres, cherche à mordre, à aspirer, sa langue d'une chaleur indécente venant lécher ma paume. L'excitation me reprend, violente, une barre d'acier qui me tord le bas-ventre. La haine et le désir sont si étroitement liés dans ma gorge que je pourrais l'étrangler ou la baiser à en crever, et je ne saurais pas faire la différence.

Elle se redresse légèrement, ses seins pointant vers moi, les mamelons durcis par le froid de la pièce et l'adrénaline de la dispute. Une fine coupure barre son flanc gauche, une perle de sang coulant lentement vers la courbe de sa hanche.

— Tu as tout cassé, murmure-t-elle, sa voix n'est qu'un souffle éraillé, dépourvu de reproche.

C'est presque un remerciement. Elle se frotte contre mes jambes, son corps brûlant

contre ma peau fraîche. Le mélange visqueux sur ses cuisses s'étale maintenant sur mes propres membres, une colle biologique qui nous lie dans cette pièce clinique. Je baisse les yeux sur elle, sur cette créature narcissique que j'ai traquée à travers chaque caméra de cette ville de verre et que je tiens enfin, brisée, à mes pieds.

L'odeur du sexe et de la destruction m'enivre. Je veux qu'elle sente chaque morceau de verre sous son poids. Je veux qu'elle comprenne que la symétrie est une illusion de lâche. La seule vérité, c'est ce désordre organique, ce frottement de peaux, cette douleur qui réveille les nerfs.

Je passe ma main entre ses jambes, sans aucune douceur. Mes doigts s'enfoncent dans sa chair trempée, écartant ses lèvres déjà gonflées. Elle lâche un gémissement qui ressemble à un cri de guerre, son bassin basculant vers l'avant pour chercher davantage de cette intrusion brutale. Je sens la chaleur de son con, cette fournaise qui semble vouloir m'engloutir, me digérer.

— Est-ce que tu te vois, Éléonore ? Est-ce que tu sens ce que je te fais ?

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je saisis ses hanches, mes pouces s'enfonçant dans les os de son bassin, et je la force à se redresser davantage, l'obligeant à s'appuyer sur ses mains parmi les débris. Les bruits de verre qui crissent sous son poids se mêlent au bruit de succion de mes doigts en elle. Je veux qu'elle saigne encore un peu. Je veux que la douleur lui rappelle qu'elle est en vie, loin des écrans, loin des reflets, piégée dans la réalité de ma main qui la possède.

Elle bascule la tête en arrière, son dos se cambrant jusqu'à la rupture, et je vois ses muscles se tendre, des cordes prêtes à lâcher. L'ambiance dans la pièce change, devenant électrique, lourde d'une menace que nous avons tous les deux appelée de nos vœux. Je sens ma queue pulser contre mon ventre, impatiente de déchirer ce qui reste de sa retenue.

Je vais la prendre ici, au milieu de son royaume détruit, sur ce sol jonché de ses propres idoles de verre, et je vais m'assurer qu'elle n'oubliera jamais le goût de mon mépris mêlé à son plaisir.

Je lâche ses hanches pour empoigner sa chevelure, enroulant les mèches sombres autour de mon poing jusqu'à ce que son cuir chevelu se tende, l'obligeant à m'offrir sa gorge, un arc de chair pâle et palpitante sous la lumière crue. Elle lâche un gémissement étranglé, un son qui n'a plus rien d'humain, quelque chose de primal qui vient se loger directement dans mon entrejambe. Mes doigts se retirent d'elle avec un claquement humide, la laissant béante, affamée, le centre de ses cuisses luisant d'un mélange de son désir et des quelques gouttes de sang qui perlaient sur ses fesses après notre chute.

— Regarde ce que tu as fait, je murmure contre son oreille, ma voix n'étant plus qu'un grognement sourd. Regarde ce désastre. C'est toi, ça. C'est nous.

Je force son visage vers le bas, vers un éclat de miroir particulièrement large qui repose entre ses mains. Dans le reflet brisé, son visage est fragmenté, multiplié, ses yeux dilatés par la terreur et une excitation qu'elle ne peut plus nier. Elle tremble, les paumes à plat sur le sol jonché de débris, et je sens les petites secousses de ses muscles qui luttent pour ne pas s'effondrer. Un morceau de verre s'enfonce dans sa paume droite ; je vois le liquide rouge s'étirer lentement sur le sol, une ligne écarlate qui vient lécher l'argente du miroir mort. Elle ne retire pas sa main. Elle s'appuie plus fort, cherchant la douleur pour ancrer son plaisir.

Je déboutonne mon pantalon d'un geste sec, libérant ma queue qui bat contre mon ventre, brûlante, prête à l'assaut. L'air frais de la pièce me semble glacial en comparaison de la chaleur qui émane de son corps. Je me place derrière elle, mes genoux s'écrasant contre les débris. La morsure du verre dans ma propre chair ne fait qu'attiser l'incendie. Je m'en fous de saigner. Je veux sentir chaque millimètre de cette destruction.

Je saisis à nouveau ses hanches, mes doigts s'enfonçant si profondément dans sa chair que je sais que mes marques resteront des jours, des stigmates de cette nuit. Je positionne mon gland à l'entrée de sa chatte, là où la chair est la plus tendre, la plus exposée. Elle est brûlante. Le contraste entre le froid de la pièce et cette fournaise m'arrache un juron.

— Tu le sens ? Je demande, en poussant juste assez pour écarter ses lèvres, sentant la résistance de son muscle qui se contracte spasmodiquement. Tu sens ce que je vais te faire ?

Elle ne répond que par un souffle saccadé, un "oui" muet qui se perd dans le bruit du verre qui crisse sous ses doigts. Je ne lui laisse pas le temps de se préparer. Je pousse d'un coup sec, un coup de rein brutal qui me fait entrer en elle jusqu'à la garde.

Le cri qu'elle pousse est étouffé contre le sol, un son déchirant de surprise et d'agonie délicate. Je m'immobilise un instant, savourant la sensation de ses parois qui se referment sur moi, m'étouffant presque. Elle est serrée, si serrée que j'ai l'impression qu'elle va me broyer. Je sens les battements de son cœur à travers son sexe, un rythme affolé, un tambour de guerre.

— Putain... tu es tellement étroite, je souffle, les dents serrées.

Je commence à bouger, un mouvement lent, de va-et-vient, une torture calculée. À chaque retrait, je sens le vide l'aspirer, et à chaque poussée, je m'enfonce un peu plus, cherchant à atteindre ce point profond qui la fera basculer. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent est sourd, rythmé par le cliquetis des morceaux de verre qui se déplacent sous nous. C'est une symphonie de démolition.

Elle commence à bouger ses hanches à ma rencontre, cherchant plus de profondeur, plus de violence. Sa soumission s'efface devant une faim carnassière. Elle griffe le

sol, ses ongles crissant sur le parquet entre les éclats, et je vois ses épaules se soulever dans un effort désespéré pour respirer. La sueur commence à perler sur son dos, rendant sa peau glissante, insaisissable.

Je l'attrape par la taille et je la soulève légèrement, changeant l'angle, la forçant à cambrer davantage. Mes mouvements s'accélèrent. Ce n'est plus une baise, c'est une exécution. Je la pilonne avec une régularité sauvage, chaque coup la projetant un peu plus vers l'avant, vers les débris qui l'attendent. Elle gémit mon nom, une supplique, une injure, je ne sais plus. Je ne vois que le mouvement de ses fesses qui claquent contre mes cuisses, la vision de ma queue disparaissant totalement en elle avant de ressortir luisante de ses fluides.

L'odeur de sexe remplit la pièce, épaisse, entêtante, mêlée à l'odeur métallique du sang. C'est enivrant. Je sens ma propre raison vaciller. Je ne suis plus l'homme qui discute, qui négocie, qui observe. Je suis l'animal qui prend, qui marque son territoire dans la douleur et le cri.

Je m'arrête brusquement, mon gland pressé contre son col, et je la sens s'effondrer contre le sol, ses bras cédant enfin sous le poids de l'assaut. Elle reste là, étalée parmi les bris de glace, le souffle court, ses fesses offertes, mon sexe toujours profondément ancré dans ses entrailles.

— Ne t'arrête pas, siffle-t-elle dans un souffle erratique. Ne t'arrête jamais, connard.

Ses mots sont le catalyseur. Je la redresse violemment par les hanches, la forçant à genoux, et je reprends avec une brutalité redoublée. Chaque poussée est un impact, un choc qui résonne dans tout mon bras, dans tout mon être. Je veux qu'elle sente chaque morceau de moi, comme elle sent chaque morceau de verre sous ses genoux. Je veux que le plaisir soit si indissociable de la souffrance qu'elle ne sache plus faire la différence.

Je sens la tension monter dans mes couilles, une pression insupportable. Mon souffle devient un râle. Je vois son dos se crispier, ses muscles se contracter dans un spasme involontaire. Elle approche de la fin, je le sens à la façon dont sa chatte me mord, me supplie de lâcher.

— Regarde-moi ! je hurle presque, la saisissant par les mâchoires pour tourner son visage vers moi alors que je continue de la défoncer. Regarde l'homme qui te détruit !

Ses yeux rencontrent les miens. Il n'y a pas de haine, il n'y a pas d'amour. Il n'y a qu'un vide dévorant, une soif qui ne sera jamais éteinte. Elle sourit, un sourire sanglant, alors que ses ongles s'enfoncent dans mes avant-bras, labourant ma peau.

Je n'ai pas encore fini. Je veux la vider, la laisser sèche et brisée sur ce sol, une relique de notre propre folie. Je sens le foutre monter, une marée brûlante, mais je le retiens. Pas encore. Je veux qu'elle rampe. Je veux qu'elle me supplie de l'achever.

Je retire ma queue d'un coup sec, savourant le bruit de succion obscène que fait son sexe en me libérant. Elle s'effondre en avant, les mains s'écrasant sur les débris de verre qui jonchent le sol. Je vois ses doigts se crispier sur les éclats tranchants, de nouvelles perles de sang jaillissant de ses paumes, mais elle ne recule pas. Elle reste là, à quatre pattes, l'échine courbée, le souffle court, m'offrant son cul trempé de sueur et de foutre.

— Rampe, j'ordonne d'une voix sourde, presque inhumaine.

Elle s'exécute. C'est une vision de cauchemar et d'extase. Ses genoux broient les petits éclats de miroir, le sang trace des lignes sombres sur ses cuisses pâles, se mélangeant à la mouille qui coule d'elle en filets visqueux. Je la suis, debout derrière elle, ma queue battant contre mon ventre, gonflée à s'en déchirer, palpitante de rage. Le reflet de nos corps brisés se multiplie dans les mille morceaux de verre éparpillés. Je ne vois plus une femme, je vois une proie que j'ai méthodiquement dépecée, une

extension de ma propre violence.

Lorsqu'elle atteint le mur, coincée entre le plâtre froid et ma fureur, je la saisis par les hanches. Mes doigts s'enfoncent dans sa chair, laissant des marques livides qui virent déjà au violet. Je la redresse brutalement, ses fesses pressées contre mon bassin, et je sens la chaleur qui émane de son corps comme un brasier. Elle rejette la tête en arrière, cherchant mon regard dans les débris qui pendent encore au cadre du miroir. Ses yeux sont fous, dilatés, injectés de sang.

— Achève-moi, murmure-t-elle dans un souffle saccadé. Achève-moi, bordel.

Je ne réponds pas par des mots. Je me cabre et je l'enfonce. D'un seul coup. Je sens sa chair se déchirer, s'écarter pour m'accueillir, ses parois internes me serrant comme un étau brûlant. Elle pousse un cri qui se meurt dans sa gorge, un râle étouffé, alors que je commence à la pilonner avec une bestialité que je ne contrôle plus.

Chaque coup de boutoir est une collision. Le bruit de ma peau qui claque contre la sienne résonne dans la pièce comme des coups de feu. Je n'essaie plus d'être tendre, je n'essaie plus de la préserver. Je veux qu'elle sente chaque centimètre de moi, je veux qu'elle sente la douleur des coupures qui s'ouvrent à nouveau sous la pression de mes mouvements. La sueur me pique les yeux, le goût du fer est sur mes lèvres. Je la défonce avec une cadence métronomique, impitoyable, mes mains remontant sur ses côtes pour la soulever, l'obligeant à encaisser la totalité de ma force.

Elle est un chaos de sensations. Je sens ses muscles pelviens se contracter dans des spasmes convulsifs, sa chatte qui m'aspire, qui me dévore. Elle est au bord du gouffre, et moi aussi. La tension dans mes couilles est devenue une brûlure insupportable, une bombe prête à exploser. Je la sens se liquéfier littéralement autour de moi, l'odeur du sexe, du sang et de la peur montant en une vapeur enivrante.

— Je vais te vider, je grogne contre son oreille, mes dents mordant le lobe jusqu'au

sang. Je vais tout te prendre.

Je lâche ses hanches pour plaquer ses mains contre le mur, les forçant à s'étaler sur la surface froide. Je vois ses empreintes de sang se marquer sur le papier peint. Je ne suis plus un homme, je suis un animal qui marque son territoire dans la destruction. La cadence s'accélère encore. Je ne vois plus rien, tout n'est que rouge et noir. Mes hanches frappent les siennes avec une telle violence que j'ai l'impression que nous allons nous briser l'un contre l'autre.

Le spasme arrive, fulgurant, dévastateur.

Elle lâche prise la première. Son corps se tend comme un arc, ses cris se transformant en un hurlement rauque, de longs sanglots de plaisir pur et de souffrance mêlés. Je sens ses contractions me broyer le gland, m'arrachant un rugissement que je ne reconnais pas. Je décharge. Mon foutre jaillit en jets brûlants, profonds, percutant le fond de son utérus avec une force qui me vide les veines. Je continue de la pilonner alors même que la semence m'échappe, mon corps refusant de s'arrêter, refusant de la lâcher.

C'est une agonie. Une petite mort qui dure une éternité.

Je reste planté en elle, lourd, haletant, mon front posé contre son dos trempé. On glisse lentement le long du mur, s'écroulant finalement parmi les débris de verre. Le silence qui retombe est plus lourd que le fracas du miroir. On est là, deux épaves enlacées dans le sang et la semence, les poumons brûlants, le cœur battant à la chamade.

Je retire mon sexe, qui glisse hors d'elle dans un dernier murmure humide, laissant couler sur le sol un mélange de fluides opalescents et de rubis sombres. Je regarde nos corps, striés de coupures, marqués de bleu, souillés par notre propre rage. On ne s'aime pas. On s'entre-dévore. Et dans ce cimetière de verre, au milieu des reflets

brisés de ce que nous aurions dû être, je sais que nous ne serons jamais capables de sortir de cet enfer.

Je me laisse tomber sur le dos, les éclats me lacérant la peau sans que je ne ressente plus la moindre douleur. Elle rampe vers moi, s'allongeant sur mon torse, son visage ensanglanté se nichant dans le creux de mon cou. Elle respire mon odeur, celle du mâle qui vient de la briser, et je referme mes mains sur sa gorge, pas pour l'étrangler, mais pour sentir la vie qui bat encore sous sa peau.

Le miroir est brisé. Nous aussi. Et c'est la seule façon que nous avons de nous sentir vivants.

# Chapitre 14

## L'Infinie Dualité

Le verre s'enfonce dans la chair de mon dos, des dagues glacées qui mordent mes omoplates à chaque micro-mouvement. Je sens le sang chaud, poisseux, couler le long de ma colonne vertébrale pour aller rejoindre la mare de sueur et de foutre qui sature déjà le sol. Éléonore est une masse lourde sur moi, une créature de peau et de muscles tremblants dont le souffle vient s'écraser contre mon cou dans un râle irrégulier. Mes doigts sont verrouillés sur sa gorge, je sens les battements de sa carotide contre mes paumes, un rythme affolé, animal, qui répond à la violence de l'instant.

Autour de nous, la pièce n'est qu'un sanctuaire de technologie froide et de narcissisme pur. Douze moniteurs s'élèvent en arc de cercle, crachant une lumière bleutée, clinique, qui transforme le rouge de notre sang en une teinte noirâtre, presque huileuse. Dans chaque écran, je nous vois. Sous tous les angles. Je vois ma main serrer son cou délicat, je vois la cambrure de ses fesses marquées par mes doigts, je vois les éclats de miroir qui scintillent sous nos corps comme des diamants barbares. C'est l'œuvre finale. Elle ne se contente plus de se regarder dans un miroir ; elle s'offre à l'objectif, à ma surveillance, à la certitude d'être capturée dans sa déchéance la plus totale.

Elle redresse lentement la tête. Ses yeux sont injectés de sang, ses pupilles dilatées par le manque d'oxygène et l'adrénaline. Elle ne me regarde pas moi. Elle regarde l'écran n°4, celui qui offre un gros plan sur son visage déformé par l'extase et la douleur. Un sourire cruel étire ses lèvres gercées.

« Regarde-moi, Julian, » murmure-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement écorché

par ma pression sur sa trachée. « Regarde comme je suis belle quand tu me détruis. »

Je resserre ma prise. Je veux qu'elle sente la limite, l'endroit exact où la vie bascule. Ma queue, dressée entre nous, est compressée contre son ventre plat, trempé de ma semence et de sa propre mouillure. L'odeur est écœurante, métallique, organique. C'est l'odeur de la prédation. Je la bascule sur le côté sans lâcher son cou, les débris de verre crissent sous nous, déchirant la peau de mes cuisses. Je m'en fous. La douleur est le seul conducteur qui nous reste dans cette ville de plastique.

Je la force à se mettre à quatre pattes sur le tapis de verre pilé. Elle gémit, non pas de peur, mais d'une impatience féroce. Ses mains viennent s'appuyer sur le mur, là où les empreintes de sang qu'elle a laissées tout à l'heure commencent à sécher, virant au brun. Je me place derrière elle, mes genoux s'écrasant sur les éclats. Je vois sa chatte dans l'écran principal, une fente rouge, gonflée, qui luit sous les néons. Elle est totalement ouverte, offerte à l'œil de la caméra autant qu'à mon membre qui ne demande qu'à la déchirer à nouveau.

« Tu te vois ? » je lui souffle à l'oreille en agrippant ses cheveux pour lui renverser la tête en arrière. « Tu vois cette traînée qui supplie pour en avoir encore ? »

Elle cambre le dos, ses fesses venant heurter mes cuisses. « Je vois tout, Julian. Je vois tes doigts dans ma chair, je vois ma peau qui luit. Je suis... partout. »

Elle est obsédée par sa propre image démultipliée. Je ne suis que l'instrument de sa validation charnelle, le miroir humain qu'elle a fini par accepter parce que je suis le seul capable de la traquer jusque dans ses replis les plus sombres. Ma pine bat contre ses fesses, impatiente de retrouver la chaleur humide de son intérieur. Je fais glisser ma main libre entre ses jambes, mes doigts s'enfoncent dans sa mouillure abondante, brassant le mélange de fluides. Elle est brûlante.

Je guide mon gland à l'entrée de son con, pressant doucement d'abord, savourant la

résistance des tissus avant de m'enfoncer d'un coup sec, total. Elle pousse un cri qui se répercute sur les parois de verre de la pièce, un son pur, dénué de toute humanité. Je commence à pilonner son cul avec une régularité de métronome, chaque impact faisant tressauter ses seins devant les caméras.

Dans les écrans, le spectacle est hypnotique. C'est une chorégraphie de viande et de sueur. Je vois mon propre visage, dur, les mâchoires contractées, les yeux fixés sur le moniteur qui filme l'endroit précis où je l'enfile. Je ne la regarde pas elle, je regarde l'image de nous deux. C'est notre seule vérité. Le mouvement de va-et-vient est rapide, brutal. Le verre sous mes genoux me mutile, mais la sensation de son sexe qui se resserre autour du mien à chaque coup est une drogue bien plus puissante.

« Plus fort, » grogne-t-elle en griffant le papier peint, arrachant des lambeaux de tapisserie avec ses ongles cassés. « Tue-moi à l'intérieur, Julian. Je veux voir mes yeux se révolter sur l'écran. »

Je la prends avec une animalité que je ne soupçonnais pas. Il n'y a plus d'expert en cybersécurité, plus d'architecte. Il n'y a qu'un mâle qui vide sa rage dans une femelle qui ne se sent vivre que dans l'œil d'un objectif. Je sens ses muscles vaginaux se contracter par spasmes, elle approche. Sa mouillure coule le long de mes bourses, chaude, abondante. Je retire presque entièrement ma queue pour la lui enfoncer à nouveau jusqu'au fond, cherchant à cogner son col, à marquer son utérus de ma possession.

La pièce semble vibrer au rythme de nos corps. La sueur perle sur mon front et tombe sur ses omoplates, se mélangeant au sang des coupures. Le spectacle est total. Nous sommes le film, le spectateur et la salle de cinéma. Je la saisis par les hanches, mes pouces s'enfonçant dans les os de son bassin pour la maintenir contre moi, et j'accélère encore, cherchant le point de rupture, là où la chair ne peut plus supporter l'intensité de la friction.

Je plante mes doigts dans sa chair, là où les bleus commencent déjà à poindre sur la pâleur de ses hanches, et je la tire violemment vers l'arrière pour qu'il n'y ait plus un millimètre d'air entre nous. Le claquement sec de nos sexes qui s'entrechoquent résonne dans la pièce, amplifié par les micros d'ambiance que j'ai installés aux quatre coins de la cellule de verre. Éléonore lâche un cri, un son déchiré qui oscille entre la douleur pure et une jouissance insupportable. Elle ne lutte pas. Elle s'abandonne à la brutalité du choc, sa tête basculant en arrière pour venir heurter mon épaule.

— Regarde, Éléonore. Regarde ce que tu es.

Je désigne d'un geste impérieux le mur d'écrans qui nous fait face. Sur le moniteur central, en haute définition, son visage est déformé par une grimace d'extase obscène. Ses yeux sont vitreux, perdus quelque part entre la réalité de ma queue qui la laboure et l'image de sa propre déchéance projetée en boucle. Elle voit ce que je vois : le va-et-vient frénétique, ma main qui remonte le long de sa colonne vertébrale pour saisir sa gorge, et l'éclat de la sueur qui transforme sa peau en une toile luisante et moite.

— Je suis... je suis à toi, Julian... Fais-moi mal... efface-moi, halète-t-elle dans un souffle court.

Sa voix est un poison qui s'infiltré sous ma peau. Je ne veux pas l'effacer, je veux la graver. Je veux que chaque pixel de cette pièce enregistre la façon dont elle s'ouvre pour moi, la façon dont son corps se soumet à chaque impulsion de ma rage. Je change d'angle, me décalant légèrement pour qu'elle puisse voir l'entrée de son sexe, rouge et dilatée, dévorer ma verge à chaque coup de boutoir. C'est une vision de cauchemar et de beauté pure. Le contraste entre la sophistication de la technologie qui nous entoure et l'animalité crue de notre accouplement m'excite jusqu'à la folie.

Je retire ma main de sa gorge pour saisir l'une de ses fesses, pétrissant la chair avec une force qui laissera des traces durables. Je sens la chaleur qui émane d'elle, cette

odeur de musc et de mouillure qui sature l'atmosphère. Je ne suis plus un homme, je suis une machine de guerre conçue pour la briser. Je cogne contre son col avec une régularité de métronome, chaque impact arrachant un gémissement plus aigu à sa poitrine. Elle commence à trembler de tout son long, ses jambes fléchissant sous le poids de l'assaut.

— Ne lâche pas, ordonné-je d'un ton sec, ma bouche contre son oreille. Reste bien droite. Je veux que la caméra capture l'instant exact où tu vas te briser. Je veux voir tes yeux s'éteindre quand tu viendras.

Je glisse une main entre ses cuisses, cherchant son clitoris déjà gonflé, baigné dans un flot de sécrétions brûlantes. Mes doigts sont rudes, dépourvus de toute tendresse. Je la travaille avec une insistance cruelle, synchronisant mes mouvements avec les poussées de mon bassin. Éléonore se cambre davantage, sa colonne vertébrale dessinant un arc tendu à rompre. Elle est magnifique dans sa détresse, magnifique dans cette obsession qu'elle a de s'offrir en spectacle à mon génie pervers.

— Julian... s'il te plaît... plus vite... broie-moi...

Elle réclame sa propre destruction avec une ferveur de sainte. Je m'exécute, augmentant la cadence jusqu'à ce que mes mouvements ne soient plus qu'un flou sur les écrans de contrôle. Le bruit est assourdissant : le martèlement de mes couilles contre son périnée, le succion de ma queue dans son con gorgé de sang, ses râles qui deviennent des sanglots étouffés. Je vois sur l'un des écrans latéraux, celui qui filme en contre-plongée, l'expression de mon propre visage. J'ai l'air d'un prédateur sur le point de déchiqueter sa proie, les traits tirés par un effort surhumain, les yeux injectés de sang.

La tension monte, insoutenable. L'électricité statique de la pièce semble faire dresser les poils de mes bras. Éléonore est au bord du gouffre, je le sens aux contractions anarchiques de son vagin qui m'enserme comme un étau, cherchant à pomper mon

foutre avant même que je ne sois prêt à le libérer. Elle griffonne l'air devant elle, ses ongles cherchant une prise sur le verre froid de la console, laissant des traînées de buée et de sueur sur la surface lisse.

— Regarde l'écran numéro quatre, Éléonore ! Regarde !

Je la force à tourner la tête vers la caméra fixe qui filme son entrejambe en gros plan. Elle obéit, fascinée par le spectacle de sa propre intimité malmenée. Elle voit mes doigts disparaître en elle, ressortir luisants de fluides, puis y retourner avec une violence renouvelée. Elle voit l'écume blanche qui commence à se former à la jonction de nos corps, le mélange de nos sueurs qui goutte sur le sol en béton ciré. C'est le sommet de notre art, une symphonie de chair et de silicone, de désir et de surveillance.

Je sens mon propre plaisir monter, une vague de fond noire et dévastatrice qui menace de m'emporter. Je ne retiens plus mes coups. Je la percute avec une force telle qu'elle est projetée vers l'avant à chaque fois, ses mains glissant sur la console, ses seins balançant lourdement au rythme de ma fureur. La douleur et le plaisir se confondent dans son regard, créant cette étincelle de folie que j'ai mis tant de mois à traquer.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? Tu aimes être cette chose que j'utilise devant le monde entier ?

— Oui... hurle-t-elle, sa voix se brisant. Je ne suis rien... rien qu'à toi... filme-moi... filme tout...

Je resserre ma prise sur sa taille, mes doigts s'enfonçant si profondément dans sa peau que je pourrais presque toucher ses os. Je sens l'imminence de l'explosion, ce moment de bascule où la conscience s'efface devant l'instinct pur. Mon rythme devient erratique, saccadé, chaque poussée cherchant à atteindre un point encore plus

profond, encore plus secret. La pièce entière semble s'obscurcir, les écrans devenant les seules sources de lumière, projetant des éclats bleutés sur nos corps entrelacés dans une étreinte de mort.

Je n'ai jamais été aussi proche de la vérité qu'à cet instant précis, perdu dans le labyrinthe de ses entrailles et de mes propres obsessions. Ses muscles se tétanisent, son dos se raidit, et je sais que le premier orgasme n'est plus qu'à quelques secondes de la déchirer.

Mes doigts marquent sa chair d'un rouge violacé, les stigmates de ma possession imprimés sur ses hanches alors que je la martèle sans aucune pitié. Je ne cherche plus la tendresse, je cherche la rupture. À chaque coup de boutoir, ses fesses claquent contre mon bassin avec un bruit sourd, humide, écœurant de plaisir brut. Je lève les yeux vers le mur d'écrans. Là, en haute définition, je vois tout. Je vois le reflet de ma propre sauvagerie, l'angle impitoyable de ma queue qui disparaît tout entière dans son entrejambe trempé, la manière dont ses lèvres génitales, gonflées et rougies, s'écartent pour m'accueillir encore et encore.

C'est une mise à mort filmée sous tous les angles. Elle n'est plus une femme, elle est une topographie de désirs abjects, une chair offerte à l'œil froid de la machine et à ma propre rage.

— Regarde-toi, Éléonore... chuchoté-je contre son oreille, ma voix n'étant plus qu'un grognement animal. Regarde cette chienne sur l'écran de droite... Regarde comme elle s'ouvre, comme elle bave de plaisir parce que je la détruis.

Elle rejette la tête en arrière, ses cheveux balayant mon visage, ses yeux révulsés cherchant désespérément son propre reflet sur le mur de verre et de pixels. Elle gémit, un son guttural qui part du fond de sa gorge, une plainte qui n'a plus rien d'humain. Elle se liquéfie littéralement sous moi. Je sens son vit de plus en plus serré, ses parois internes qui se convulsent, aspirant mon sexe comme si elle voulait m'arracher les

entrailles. L'odeur de notre sexe, ce mélange de sueur acide, de mouille et de foutre qui stagne déjà dans l'air, m'enivre plus que n'importe quelle drogue.

Je retire ma main de sa taille pour saisir sa gorge, non pas pour l'étouffer, mais pour sentir le passage de son air erratique. Son pouls cogne contre ma paume, un tambour affolé qui bat la mesure de ma propre jouissance. Je la retourne brusquement, l'allongeant sur la console de contrôle, le froid du métal contrastant avec la fournaise de son dos. Ses jambes s'ouvrent en grand, s'enroulant autour de mes reins, et je plonge à nouveau, plus fort, plus profond, cherchant le fond de son col jusqu'à la faire crier de douleur et d'extase mêlées.

— Je veux que tout le monde voie ça, grogné-je en pointant l'objectif qui plane juste au-dessus de nous. Je veux qu'ils sachent que tu n'es qu'un trou, mon trou, une extension de ma propre perversion. Dis-le !

— Je suis... ton trou... Julian... hurle-t-elle, ses mains griffant le métal froid tandis qu'elle commence à se cambrer, son corps entier parcouru de décharges électriques. Utilise-moi... vide-toi en moi... devant eux... devant tout le monde !

Son premier orgasme la percute de plein fouet. Sur les écrans, je vois son visage se décomposer, ses traits se tordre dans une grimace qui ressemble à de l'agonie. C'est magnifique. Elle est dévastée par son propre plaisir, brisée par la honte et le besoin. Ses muscles vaginaux se referment sur moi dans une série de spasmes violents, une étreinte interne qui me fait perdre toute retenue. Je sens la chaleur monter dans mes couilles, cette pression insoutenable qui exige d'être libérée.

Je n'essaie pas de me retenir. Je veux marquer le coup. Je veux souiller l'image.

Je m'extrahis d'elle au dernier moment, d'un coup sec, et je saisis mon sexe entre mes doigts, le branlant avec une rage frénétique juste au-dessus de son visage, face à la caméra principale. Éléonore a la bouche ouverte, le regard vide, perdue dans les

limbes de sa petite mort. Lorsque l'explosion survient, elle est totale. Mon foutre jaillit en jets épais, brûlants, éclaboussant ses joues, ses paupières, se mêlant à ses larmes de soumission. J'envoie tout, chaque goutte de ma frustration et de mon obsession, recouvrant sa peau d'une nappe blanche et visqueuse sous l'œil impavide de l'objectif.

Sur les écrans, la scène se répète à l'infini. Une douzaine d'Éléonore souillées, une douzaine de Julian victorieux.

Le silence retombe lourdement dans la pièce, seulement troublé par nos souffles courts et le bourdonnement électronique des serveurs qui enregistrent chaque seconde de ce désastre. Je reste là, debout entre ses jambes écartées, mon sexe encore palpitant, regardant mon œuvre. Elle ne bouge pas. Elle est là, offerte, le visage maculé, les yeux fixés sur le plafond noir, acceptant enfin sa place de pure marchandise érotique dans mon panthéon privé.

Je me penche et lèche une goutte de ma propre semence sur sa lèvre inférieure. Elle frissonne, un dernier spasme de terreur et d'adoration.

— C'est fini, Éléonore, murmuré-je en caressant ses cheveux trempés de sueur. Tu es immortelle maintenant. Tu es piégée dans la machine. Et je ne te laisserai jamais en sortir.

Je me redresse et j'éteins le moniteur principal d'un geste lent. L'obscurité nous avale, mais je sais que dans les entrailles du système, l'image de sa déchéance tournera en boucle pour l'éternité, une preuve irréfutable que son âme m'appartient autant que sa chair. Je sens une satisfaction glacée m'envahir. Elle a enfin compris. Il n'y a plus de dualité. Il n'y a plus de secret. Il n'y a que le regard, et ce que le regard dévore.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Éclat du Vice"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)